

tu vois  
comment  
far° festival  
des arts vivants  
Nyon  
7-17 août 2013  
festival-far.ch

REVUE DE PRESSE

# SOMMAIRE

## PRESSE ÉCRITE / QUOTIDIENS

- Le Courrier, *Karim Bel Kacem - Le jeu des 7 familles*, 22 juin 2013
- Tribune de Genève, *Un été entre balades, musique et mensonges*, 26 juin 2013
- La Côte, *Le far°, fabrique à artistes*, 28 juin 2013
- 24 Heures, *le far° invite le public à «voir comment»*, 2 juillet 2013
- Le Courrier, *Le far° vous éclaire*, 4 juillet 2013
- Le Temps, *Avignon, les bulles poétiques font pocpoc*, 22 juillet 2013
- Le Courrier, *Perrine Valli*, 3 août 2013
- Tribune de Genève, *Le far° démarre à Nyon*, 6 août 2013
- Le Matin, *Quand le théâtre a la bougeotte*, 6 août 2013
- 24 Heures, *Le far° à Nyon décortique la fabrication d'une oeuvre*, 6 août 2013
- Le Temps, *«Avec Ulysse, les yeux scintillent»*, 7 août 2013
- Le Courrier, *Philippe Saire, artiste de l'ouverture*, 7 août 2013
- La Côte, *Outrepasser, c'est leur credo*, 7 août 2013
- La Côte, *Des ateliers d'écriture et une loterie*, 7 août 2013
- Le Courrier, *«J'ai découvert le théâtre par accident»*, 8 août 2013
- La Liberté, *L'art qui se demande ce qu'il est*, 8 août 2013
- La Côte, *Une création dans un alpage*, 8 août 2013
- La Côte, *Découper des images dans des livres*, 8 août 2013
- 20 minutes, *«On a l'impression que tout fait partie du spectacle»*, 8 août 2013
- Le Temps, *Vincent Thomasset, la parole décantée*, 9 août 2013
- La Liberté, *Le festival far° investit Nyon*, 9 août 2013
- La Côte, *Échange de bons procédés entre les étudiants et le festival*, 9 août 2013
- La Côte, *Révérance et référence*, 9 août 2013
- Tribune de Genève, *Le far°, festival des arts vivants à Nyon, flirte avec l'étrangeté*, 12 août 2013
- Le Temps, *Circulez de nuit, il y a tout à voir*, 12 août 2013
- 24 Heures, *Le festival du Far, à Nyon, hisse l'insolite et flirte avec l'étrangeté*, 12 août 2013
- La Côte, *Devenir instruments de mesure*, 12 août 2013
- La Côte, *Un véritable excercie d'équilibrisme*, 13 août 2013
- La Côte, *Ils sont conférenciers de l'absurde*, 13 août 2013
- Le Courrier, *L'atelier d'écriture 2013*, 14 août 2013
- La Côte, *Ouvrez les yeux!*, 14 août 2013
- Le Temps, *Sexe, argent et musique sur un plateau*, 15 août 2013
- Le Courrier, *Au far°, il en reste encore à voir*, 15 août 2013

# SOMMAIRE

## PRESSE ÉCRITE / QUOTIDIENS (suite)

La Côte, «*Est-ce que la vue est indispensable pour voir?*», 15 août 2013

24 Heures, *À Nyon, les corps prennent la parole au far°*, 15 août 2013

20 Minutes, *Le public fait partie du show*, 15 août 2013

La Côte, *Le public éteint la lumière*, 16 août 2013

Le Matin, «*Le coït est moins aisé que la poésie*», 17 août 2013

Tribune de Genève, *Les spectateurs mis à nu*, 19 août 2013

24 Heures, *En osant la mise à nu, le far° a séduit le public*, 19 août 2013

La Côte, *La fin du far° sonne le début de la suite*, 19 août 2013

Le Courrier, *Bilan positif pour le far°*, 20 août 2013

# SOMMAIRE

## **PRESSE ÉCRITE / HEBDOMADAIRES, MENSUELS, TRIMESTRIELS**

Gauchebo, *Le féminin et le masculin font récit et performance*, 28 juin 2013

Vector Gestion, *lettre d'information*, juin 2013

Sortir.ch, *Cette année le far° voit comment*, 29 juin 2013

Mouvement, *far° far away*, juillet-octobre 2013

Edelweiss, *Philippe Saire*, 1er juillet 2013

Scènes Magazine, *far° festival des arts vivants*, 3 juillet 2013

Go Out! / Magazine Culturel Genevois, *Festivals estivals*, 4 juillet 2013

Le Matin Dimanche, «*Je ne pars pas, je voyage dans ma tête*», 14 juillet 2013

Sur la Terre, *far° festival des arts vivants*, 16 juillet 2013

Bien Vivre en Pays de Vaud, *Festivals*, 22 juillet 2013

Migros-Magazine Gesamt, *Des spectateurs impliqués*, 22 juillet 2013

GHI / Le Journal matin des Genevois, *Les bons plans de la semaine*, 25 juillet 2013

Migros-Magazine Gesamt, *Place aux créateurs*, 5 août 2013

# SOMMAIRE

## PRESSE ÉCRITE / MÉDIAS INTERNET

mouvement.net, *far° far away*, 3 juillet 2013

lecourrier.ch, *Le far° vous éclaire*, 4 juillet 2013

prohelvetia.ch, *Newsletter*, 18 juillet 2013

lecourrier.ch, *Perrine Valli, l'homme d'à côté*, 3 août 2013

grandgenevemagazine.ch, *Manifestation pluridisciplinaire à Nyon*, 4 août 2013

letemps.ch, *Le far°, mode d'emploi*, 6 août 2013 festival-far.ch Nyonfar° festival commenttu vois

letemps.ch, «*Avec Ulysse, les yeux scintillent*», 6 août 2013

ATS, *Le festival far° investit Nyon jusqu'au 17 août*, 7 août 2013

Festival Les Urbaines Lausanne, *Newsletter*, 7 août 2013

geneveactive.com, *Pas de deux en miroir au far°*, 7 août 2013

espazium.ch, *Tu vois comment?*, 7 août 2013

bluwin.ch, *le festival far° investit Nyon jusqu'au 17 août*, 7 août 2013

letemps.ch, *Vincent Thomasset, la parole décantée*, 8 août 2013

lacote.ch, *Ces étudiants qui marchent avec le far°*, 8 août 2013

20min.ch, «*On a l'impression que tout fait partie du spectacle*», 8 août 2013

geneveactive.com: *Carla Demierre : jeux de langues avec vue sur les corps*, 9 août 2013

laliberte.ch, *le festival far° investit Nyon*, 9 août 2013

letemps.ch, *Sur les routes la nuit, circulez, il y a tout à voir*, 11 août 2013

buzzromand.rougefm.com, *le far° festival investit Nyon jusqu'au 17 août*, 11 août 2013

lacote.ch, *Conférenciers de l'absurde*, 12 août 2013

lacote.ch, *Ouvrir les yeux sur Nyon*, 13 août 2013

letemps.ch, *À Nyon, des spectateurs sont invités à simuler un coït sur scène*, 14 août 2013

tink.ch/romandie, *Une virée déroutante au cour de la ville de Nyon*, 14 août 2013

lacote.ch, *Le Festival des arts vivants veut un public actif*, 15 août 2013

lecourrier.ch, *Au far°, il en reste encore à voir*, 15 août 2013

bluwin.ch, *Le festival far° à Nyon tire un bilan positif de sa 29e édition*, 18 août 2013

lacote.ch, *Le far°: fin de festival et début de la suite*, 18 août 2013

myword.it, *Coltivare talento Svizzera, con uno sguardo all'Italia*, 18 août 2013

24heures.ch, *À Nyon, des spectateurs simulent un coït sur scène*, 19 août 2013

tdg.ch, *À Nyon, les spectateurs sont payés pour simuler un coït sur scène*, 19 août 2013

bluwin.ch, *Plus de 3000 spectateurs pour le far° à Nyon*, 20 août 2013

myword.it, *Naturale a cento per cento*, 20 août 2013

myword.it, *L'infinita fabbrica dell'arte*, 22 août 2013

# SOMMAIRE

## PRESSE AUDIOVISUELLE / RADIO, TV

NYON REGION TV, *Art O'Baz, Interview de Véronique Ferrero Delacoste*, 11 juillet 2013  
[http://www.dailymotion.com/video/x11shmj#user\\_search=1](http://www.dailymotion.com/video/x11shmj#user_search=1)

WRS, *The Weekender*, 2 août 2013  
<http://www.worldradio.ch>

RTS / Espace 2, *Grandeur Nature, - Philippe Saire grandeur nature*, 3 août 2013  
<http://www.rts.ch/espace-2/programmes/grandeur-nature/5004926-grandeur-nature-du-03-08-2013.html>

RTS / La Première, *Vertigo - Rencontre avec Véronique Ferrero Delacoste*, 5 août 2013  
<http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/5016375-vertigo-du-05-08-2013.html>

RTS / Couleur3, *La Pravda - Rencontre avec Véronique Ferrero Delacoste*, 5 août 2013  
<http://www.rts.ch/couleur3/programmes/la-pravda/5082695-la-pravda-05-08-2013.html?f=player/popup&date=2013-08-05>

RTS / Espace 2, *Les matinales, - Rencontre avec Véronique Ferrero Delacoste*, 6 août 2013  
<http://www.rts.ch/espace-2/programmes/matinales/5007176-les-matinales-d-espace-2-du-06-08-2013.html>

Yes FM, *Présentation du festival - Journal de 17.30*, 7 août 2013  
<http://www.yesfm.ch>

RTS / UN, *Le journal 12.45*, 7 août 2013  
<http://www.rts.ch/video/info/journal-12h45/5119013-festival-des-arts-vivants-les-explications-de-veronique-ferrero-delacoste-directrice-du-festival.html>

Rouge FM, *Présentation du festival*, 7 août 2013  
<http://buzzromand.rougefm.com/wp/blogredaction/2013/08/07/le-far-festival-investit-nyon-jusquau-17-aout>

RTS / La Première, *Vertigo - «La Dérive des continents» de Philippe Saire*, 8 août 2013  
<http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/5016765-vertigo-du-08-08-2013.html>

Léman Bleu, *Léman Bleu Info - le collectif Strasse*, 12 août 2013  
<http://www.lemanbleu.ch/vod/leman-bleu-info-14>

RTS / La Première, *Conférence de choses*, 15 août 2013  
<http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/5017508-theatre-conference-de-choses-15-08-2013.html>

Yes FM, *Bilan du festival - Journal de 17.30*, 20 août 2013  
<http://www.yesfm.ch>

**PRESSE ÉCRITE / QUOTIDIENS**

Karim

# BEL KACEM

**THÉÂTRE** A la pointe du contemporain, ce fonceur attachant questionne sans relâche la nécessité de son art dans la cité. Aujourd'hui dans le sillage politique d'Arpad Schilling, demain au Belluard, cet été au Far...

## Le jeu des 7 familles

CÉCILE DALLA TORRE

Il parle vite, avalerait presque certains mots. Et son actualité est quasiment aussi foisonnante que son débit. Après l'avoir vu à La Comédie de Genève dans *Noéplanète* d'Arpad Schilling, on allait trouver Karim Bel Kacem pour évoquer sa performance au Belluard de Fribourg, début juillet. Et parler sur place, à Vidy, du dernier coup de collier qu'il est en train de donner aux côtés du metteur en scène hongrois, qui dirige les comédiens de *Provocation*. Un titre éloquent pour ce travail de fin d'étude de La Manufacture – Haute école de théâtre de suisse romande –, né d'interrogations sur la politique purement helvétique.

Il est 21 heures et Karim Bel Kacem discute au bar du théâtre. Baskets noires, allure élanée, il vient juste de quitter cet artiste hors norme dont il a choisi d'être l'assistant pour plein de raisons. Adulté très jeune pour sa mise en scène de grandes œuvres du répertoire, Arpad Schilling monte désormais ses propres créations, utilise la vidéo et la performance, et défend avec une ferveur inégalée son théâtre social auprès de la communauté rom – hélas entravé par les dérives autocratiques de son pays. Après Ariane Mnouchkine, avec qui il suit trois semaines de stage marquantes, Karim Bel Kacem, 28 ans, a le chic pour s'entourer des bonnes personnes.

### ESPRIT CRITIQUE

Pour en discuter, on arpente avec lui les couloirs de la grande-maison lausannoise en quête d'un coin de fraîcheur et de tranquillité. Et l'on découvre l'ampleur d'une personnalité sagace, bourrée de projets, tous alimentés par «le même moteur», contrairement aux apparences. Franc, direct, et habité par ses convictions, le Franco-Marocain est bien conscient de scier parfois la branche sur laquelle il repose. «Assez critique et sans concession», se dit-il. Y compris à son propre égard, même s'il craint de passer pour l'idéaliste romantique et exalté qu'il ne donne pourtant pas l'impression d'être.

A lui seul, le Lausannois d'adoption est plutôt un manifeste. «Je fais du théâtre pour savoir si les gens en ont encore vraiment besoin». Posant d'emblée des questions essentielles: «Quelle est la place de cette discipline dans ce vaste champ qu'est l'art? Ou encore: «La scène est-elle le lieu du cognitif, comme l'université?»

«Si l'on n'a plus besoin d'aller voir des pièces, c'est que le théâtre n'a pas su évoluer avec son temps. Mais qu'est-ce, au juste, évoluer avec son temps? On touche là des problématiques que les programmeurs connaissent bien, et qui jalonnent les créations de l'artiste. Peut-on nous

forcer à franchir le seuil des théâtres à coups d'e-mails et de réductions?, songe-t-il à voix haute. Mais dans l'Antiquité, on payait le public pour qu'il s'y rende, non? «Aujourd'hui, on a accès au savoir, donc la donne est différente. C'est en connaissance de cause qu'on décide que le théâtre n'est pas le médium pour traiter de ce savoir», nous rétorque l'intéressé. Qui se demande comment en donner de nouveau le goût. Et comment le faire circuler à travers les autres arts. «Une question primordiale pour qu'il retrouve son origine politique.»

Démonstration. Karim Bel Kacem allume son ordi et nous voilà propulsés au cœur de son projet avec Adrien Kuenzy, jeune réalisateur suisse. Après ses explications sur *Pièce de chambre n°1*, qui emprunte le concept de «théâtre élargi» au cinéma – s'étant lui exporté dans les musées avec succès –, on comprend une chose. Quel que soit le dispositif qui nous fera sortir du plateau de théâtre – ici une sorte de chambre froide aux vitres sans tain derrière lesquelles on observe la scène, le casque d'écoute collé sur les oreilles –, la finalité est de «réinventer sa façon de regarder».

Par un moyen simple, hérité de Gilles Deleuze: dissocier ce qu'on voit de ce qu'on entend, comme dans le 7<sup>e</sup> art. D'où la réinjection de sons au gré des envies de la régisseuse, perçus depuis le casque du spectateur. Ce qui frappe, à entendre le concepteur, ce n'est pas tant la technique en jeu, mais plutôt le fait que tout se construit autour d'un texte: ici Sarah Kane, pour la suite Paul Claudel, bien que jugés «ringards».

Comme quoi le procès d'un soi-disant théâtre texto-centré ne tient pas. Pour Karim Bel Kacem, être contemporain, c'est bel et bien se poser la question du lien avec le public. Des questionnements formels qui font sens. Idem avec son *Kleroterion* participatif, présenté cet été au Far, à Nyon. Quésaco? A l'origine, chez les Grecs, une machine à tirer les politiques au sort. Là, chaque boule de loterie matérialisera un projet artistique, que le festival s'engage à monter l'année suivante pour l'heureuse gagnante. En question ici: le système de la loterie, gros financer de la culture. Décider aussi qui fait art.

### LES BONNES CARTES

En aficionado du sport, il a également conçu pour le Belluard un genre de one-man-show futuriste, pour en dénoncer la récupération politique. Moins conceptuel, mais l'occasion de prolonger les enseignements sur la performance de Yan Duyvendak et Christophe Kihm, ses maîtres à la HEAD – beaux-arts genevois. Ecole qu'il rallie délibérément après un an à La Manufacture, à Lausanne. «J'ai toujours su que c'était ce qui se

faisait de mieux. Mais j'avais besoin d'aller plus loin que le jeu d'acteur, questionnant la création dans l'absolu, pas forcément liée à la scène.»

Et si Karim Bel Kacem a côtoyé la fine fleur de l'art contemporain à Genève, il y a surtout appris une chose: développer un point de vue critique. Un immense atout. Justement, à en juger par sa verve et son propos, on pensait qu'il avait fait Sciences Po. Ses cinq sœurs oui, dont de brillantes avocates, ont suivi de longs cursus académiques. Son frère cadet, en architecture. Lui quitte l'école tôt, privilégie les études par correspondance et vadrouille pas mal, passe deux ans à Paris dans un conservatoire d'art dramatique et une année dans un théâtre londonien, où il finit par hasard sur les planches, avant la Suisse.

De la politique, tout le monde en fait dans sa famille. On lui demande des précisions. Et son sourire gêné révèle une hypothèse trop rapide-

ment écartée. Même si l'orthographe diffère légèrement, du fait d'erreurs à l'état civil, la ministre des droits des femmes et porte-parole du gouvernement Hollande est bien sa sœur. Najat. «Ce rapport au politique nous vient de notre mère, qui nous a élevés dans l'idée qu'on suive chacun notre propre chemin.» N'appartenant en rien à ce cénacle, celle-ci vit à Lyon. De son père, plus de nouvelles. Karim Bel Kacem n'en reste pas moins à l'écoute du monde: c'est cela pour lui être contemporain. En écho à son projet sur la loterie, on a l'impression d'avoir joué au jeu des 7 familles. Et d'avoir tiré un sacré numéro. Qui semble tenir toutes les (bonnes) cartes en main.

*Provocation*, dirigé par Arpad Schilling, 26-30 juin, Vidy-Lausanne, 2-3 juillet, Théâtre du Loup (Genève), les 5-6 La Belle Uine (Fully), et du 15 au 18 au Festival d'Avignon, [www.hetsr.ch](http://www.hetsr.ch)  
*You will walk alone, une micro-histoire du sport*, ve 5 et sa 6 juillet à 20h, Festival du Belluard (Fribourg), [www.belluard.ch](http://www.belluard.ch)  
 Festival des arts vivants de Nyon, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



«J'aimerais que ce ne soit pas quelqu'un du monde de l'art qui gagne», dit-il de son projet *Kleroterion*, présenté cet été au Far - Festival des arts vivants de Nyon. DR

## Loisirs

# Un été entre balades, musique et mensonges

Céline Garcin et Marie Prieur

**Une montée en téléphérique, un atelier de potager, une visite au Père Noël... Découvrez les bons plans du Grand Genève**

Vous ne savez pas quoi faire cet été? Pourquoi ne pas en profiter pour découvrir les richesses du Grand Genève? Des grands classiques, comme la montée en téléphérique, aux plus insolites, tel le concours de menteries, les activités ne manquent pas. Petit panorama non exhaustif.

### Sport

Spectateur ou acteur, le sport a la cote dans le Grand Genève. La 100<sup>e</sup> édition du Tour de France passe dans le coin. Vendredi 19 juillet, les coureurs arriveront au Grand-Bornand. Le lendemain, départ d'Annecy pour une montée au Semnoz. Le spectacle vous donne des fourmis dans les jambes, enfourchez votre bécane. Par exemple aux Portes du Soleil. Le domaine franco-suisse propose un passe à 1fr.50 par jour donnant accès à plus de 50 activités, dont les

remontées mécaniques.

Autre secteur, autre sport. Evian inaugure son golf flamboyant neuf et Divonne son centre équestre. Pour les fanatiques, l'Ultra Trail du Mont-Blanc se tient à la fin d'août.

### Sorties nature

Plus accessible, le Salève est à portée de baskets! La grotte d'Orjobet rénovée attend les plus courageux. Les autres peuvent opter pour le téléphérique. Vous préférez les palmes? Une carte des plages du Léman recense les 115 points de baignade autour du lac. Enfin, toujours au bord de l'eau, il sera possible de chiner. Les Puces de Nyon s'étendent sur un kilomètre dimanche 28 juillet.

### Musique et théâtre

Certes, il y a le Paléo et les concerts des Fêtes de Genève. Mais pas que! Mark Knopfler, guitariste de Dire Straits, se produira le 22 juillet à Saint-Julien, dans le cadre du festival Guitare en scène. Avec Fantasia, Annemasse met en avant les musiques du monde, tous les vendredis à 19 h, au parc municipal. Fort l'Ecluse et Nyon partagent une passion pour le jazz. Au fort, les dates s'enchaînent pour la première manifestation du genre. Tandis que Rive jazzy fête ses 20 ans du 28 juin

au 25 août. Nyon propose aussi un festival des arts vivants du 7 au 17 août.

### Patrimoine

L'été, c'est aussi la saison du potager. Le château de Prangins organise une série d'ateliers dédiés à la culture des fruits, légumes et autres plantes. Pour ceux qui n'y auraient pas encore mis les pieds, Yvoire reste un incontournable. Pourquoi ne pas se rendre dans la cité médiévale en bateau? Autre idée: à Bellegarde, une bourse numismatique et cartophile attirera les passionnés le 21 juillet.

### Enfants

Les enfants ne sont pas en reste. Au Grand-Bornand, le festival Au bonheur des mômes (25 au 30 août) leur est dédié. Et si vous trouvez que l'hiver n'a pas assez duré, sachez que le hameau du Père Noël, au col du Mont-Sion, est ouvert toute l'année.

Enfin, si vous avez encore le temps, prenez votre plume... pour écrire des mensonges. L'artiste Sylvie Santi, en résidence à Saint-Julien, propose un concours de menteries (à [concours.menteries@st-julien-en-genevois.fr](mailto:concours.menteries@st-julien-en-genevois.fr)).

**ARTS VIVANTS** L'édition 2013 explorera le processus de création.

## Le Far, fabrique à artistes

CÉCILE GAVLAK  
cgavlak@lacote.ch

«Partout sauf au théâtre!» C'est avec ce slogan que Anne Delahaye et Nicolas Leresche, les deux nouveaux artistes associés du Festival des arts vivants de Nyon, signent l'édition 2013. Avec «Le pouvoir du point», tiré du nom de logiciel PowerPoint, les deux Genevois aborderont à travers une fausse conférence la notion de débordement: déborder du cadre, déborder du festival, déborder du plateau de théâtre. Sur deux ans de compagnonnage, pendant et hors de la période du Far, la danseuse Anne Delahaye et l'artiste de cirque Nicolas Leresche élaboreront une expérience théâtrale avec la collaboration d'élèves de la Haute école d'art et de design de Genève.

«Tu vois comment», titre de cette édition 2013 dévoilée jeudi, invite le public au cœur du processus de création artistique. Du 7 au 17 août, plongeon assuré dans la fabrique de l'imaginaire.

### Artistes du cru

Dans cette même tendance de spectacles aux allures de faux exposés, le Lausannois François Gremaud de la 2b company, artiste associé du festival en 2012, revient cette année avec «Conférence de choses», portée par le comédien Pierre Mifsud qui prendra comme point de départ le pianiste Alfred Cortot pour faire le tour du champ des connaissances. Le chorégraphe lausannois Philippe Saire présentera «La dérive des continents», liant chorégraphie et texte, avec la jeune auteure Antoinette Rychner.

Toujours du côté des Lausannois, Philippe Wicht, tout juste sorti de l'école de théâtre de La



Anne Delahaye et Nicolas Leresche, artistes associés de cette 29<sup>e</sup> édition, présenteront leur «Pouvoir du point», ou PowerPoint. DR

Manufacture, explorera dans «Commande» l'authenticité des artistes dans leur démarche.

### Une invitation aux voyages

Les fondateurs emmèneront quant à eux les spectateurs, en bus, dans le Jura. A partir des verts pâturages entourés de murs de pierres sèches, ces artistes suisses inventeront une scénographie en live qui servira de point de départ à une trame dramaturgique. Autre voyage, la Suédoise Gunilla Heilborn emmènera le public dans «This is not a Love Story», un road movie

chorégraphique conçu en plusieurs résidences, au fil d'un périple reliant le cap Nord à Lisbonne. Le Sicilien Cristian Chironi nous fera voyager jusqu'au Château de Nyon. Dans le cadre de l'exposition actuelle, il présentera «Cutler», découpage géant de livres, accompagné de bandes sonores. Il s'agit de la première collaboration entre le Far<sup>2</sup> et le Musée historique.

### L'interactivité, toujours

Toujours interactif, le Far, édition 2013, ira titiller le public dans son intimité. «Drive\_in #6

/Nyon», création des Italiens de Strasse, proposera à un seul spectateur d'embarquer à bord d'une voiture pour un trajet tout en surprises, avec cette question en filigrane: comment une histoire se crée-t-elle dans notre imagination?

L'Helvète Karim Bel Kacem installera dans la cour de l'Usine à gaz sa machine «Klérotèrion» où un projet de performance sera tiré au sort parmi des propositions du public, pour une concrétisation en 2014. Les Suisses Trickster-p reviennent après leur passage de l'année dernière.

A travers une bande-son, la voix enregistrée d'un aveugle ou d'un malvoyant décrira le lieu où le spectateur se trouve, pour mettre en lien les différentes perceptions. Et dans «Tonight, Lights Out!», du Belge David Weber-Krebs, une expérience réunira le public pour une action collective: éteindre la lumière tous ensemble. ○

### INFO

«Tu vois comment»  
Du 7 au 17 août, Nyon  
Programme complet:  
[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## Le FAR° invite le public à «voir comment»

### Festival

**Le rendez-vous nyonnais se penche cette année sur la façon de fabriquer une œuvre d'art. Aperçu d'un programme foisonnant**

«Tu vois comment?» Un clin d'œil au parler romand, mais pas seulement. Le thème du FAR° Festival des arts vivants 2013 vise surtout à comprendre comment on fabrique une œuvre d'art. «Mais aussi à demander au public: «Et toi, comment vois-tu les choses?» explique la directrice et responsable de la programmation, Véronique Ferrero Delacoste. Dans le spectacle du collectif italien Strasse - qui propose un parcours en voiture à un spectateur à la fois le passager observateur aura tout le loisir de départager la création de la vie quotidienne.

Pour mieux comprendre le processus de création, le public pourra apprécier la distance entre un classique du cinéma et un spectacle. Dans *Bodies In The Cellar*, avec **Lorenzo de Angelis**, le metteur en scène

Vincent Thomasset a réécrit pour la scène le film hollywoodien *Arsenic et vieilles dentelles*.

Le public pourra également faire partie du spectacle. «Celui du Belge Ivo Dimchev ne se réalise que si les spectateurs se produisent eux-mêmes sur scène, contre rémunération. Et ce qu'il demande au public va très loin», prévient la programmatrice...

Les chorégraphes Anne Delahaye et Nicolas Leresche, nouveaux artistes associés au FAR°, interrogeront la notion de débordement. *Le pouvoir du point* invite à un voyage dans Wikipédia par le biais des liens hypertextes. Explosion des limites, encore, avec le chorégraphe Philippe Saire. Il s'est associé avec l'auteure Antoinette Rychner pour une recherche inédite entre mouvement et texte.

Citons encore le nouveau spectacle en première suisse du danseur français François Chaignaud,

le retour au FAR° d'Eszter Salamon, qui raconte la vie d'une de ses homonymes. Ou encore la Haute Ecole d'art de Genève (HEAD), qui proposera notamment un parcours déambulatoire dans la ville. **Caroline Rieder**

**Nyon, du me 7 au sa 17 août**

Rens.: 022 365 15 50

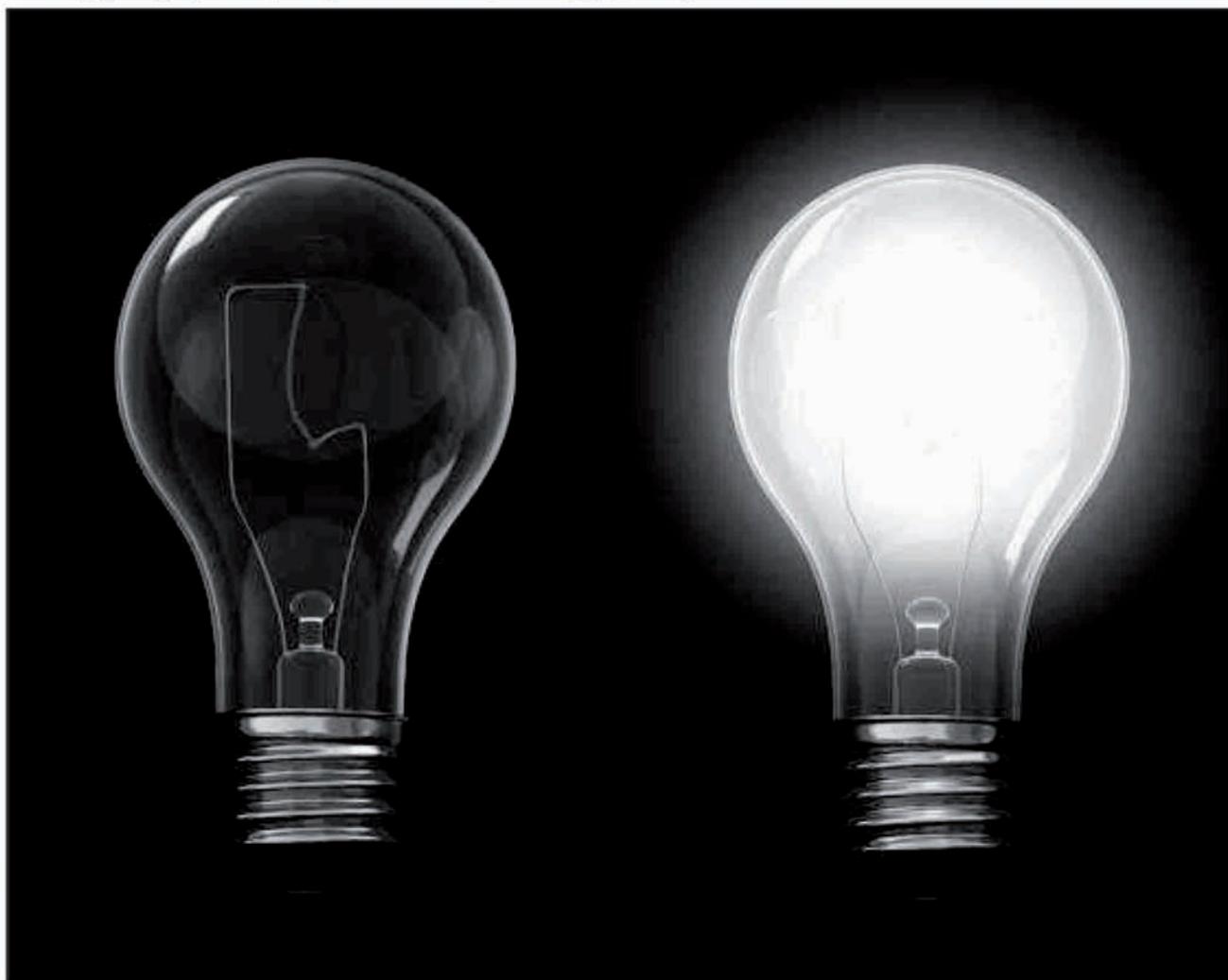
Billetterie ouverte dès le ve 19 juillet

[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



# Le Far vous éclaire

**NYON** • Dès le 7 août, le Festival des arts vivants intitulé «Tu vois comment» vous fera participer à tout ou presque, aux côtés d'artistes d'ici et d'ailleurs.



Les 16 et 17 août, le belge David Weber-Krebs proposera d'éteindre les lumières avec «Tonight, Lights out». DR

**CÉCILE DALLA TORRE**

Sous de grosses montures noires, les billes bleues de Véronique Ferrero Delacoste ne dissimulaient pas le plaisir éprouvé à l'arrière d'une automobile serpentant dans Milan. On aurait pu imaginer le contraire dans une urbanité grouillante où le klaxon est roi. Mais il y a sans doute du pittoresque dans cette affaire-là: un trajet noctambule d'une demi-heure au bon vouloir de votre chauffeur. Vous y serez à l'affût des menus détails visuels et sonores – même ceux qui ne seront pas expressément composés pour vous.

C'est dans les rues de Nyon que la directrice du Far-Festival des arts vivants vous invite à tenter cette expérience déroutante. Ne lui reste plus qu'à trouver les véhicules «écolo», vraisemblablement au gaz, dans lesquels vous embarquera le collectif Strasse.

**La fabrication, de a à z**

Le road-movie sera aussi celui de la chorégraphe suédoise Gunilla Heilborn, mêlant l'intime et le politique tout au long de son périple du Grand Nord au Portugal. En bus eux, les Fondateurs vous emmèneront sur les hauteurs jurassiennes pour improviser in situ avec des troncs d'arbre, mais toujours sur le mode théâtral. Théâtre qui se réappropriera *Arsenic et vieilles dentelles* avec *Bodies in the Cellar* de Vincent Thomasset, et les bruitages de Jonathan Capdevielle.

A quelques enjambées du Léman, dans l'une des salles de la villa nyonnaise où se niche le Conservatoire de musique de

l'ouest vaudois, Véronique Ferrero Delacoste, ancienne danseuse, dévoilait jeudi dernier le parcours artistique que propose le rendez-vous estival des arts vivants du 7 au 17 août. Baptisée «Tu vois comment», la 29<sup>e</sup> édition du Far questionne à la fois la fabrication d'un projet artistique et la lecture que chacun peut en faire.

Dans cette même salle «Alfred Corto» où trône le portrait du compositeur et pédagogue nyonnais, ce sont nos connaissances que François Gremaud et sa 2b company mettront à l'épreuve en prenant la toile pour point de départ. Pierre Mifsuc, comédien drôle et charismatique, sera chaque soir l'artisan d'une foisonnante *Conférence de choses* (du 8 au 15).

**Nouveaux artistes associés**

Dans la veine de Wikipédia aussi, les nouveaux artistes associés, Anne Delahaye et Nicolas Leresche – venant respectivement de la danse et du cirque – interrogeront le *Pouvoir du point*, aux côtés d'un troisième conférencier, Sébastien Grosset. Leur concept de «débordement» hors les murs du théâtre, Karim Bel Kacem<sup>1</sup>, jeune artiste diplômé de la Haute école d'art et de design de Genève avec qui le Far collabore cette année, y renvoie aussi avec son *Klérotèrion* participatif. Le principe? Inciter tout un chacun à concevoir sa propre proposition créative.

**Préserver la planète**

Pour la relève également,

Philippe Wicht, fraîchement sorti de La Manufacture (Haute école de théâtre de Suisse romande) réfléchira sur l'authenticité de l'artiste par le prisme d'Andy Warhol dans une *Commande* que lui a passé le festival.

De retour cette année, Philippe Saire, dont la renommée n'est plus à faire, mariera texte et chorégraphie dans une création avec l'auteure Antoinette Rychner. Marco Berrettini présentera son couple symbiotique avec la danseuse Marie-Caroline Hominal, et Bastien Gachet poursuivra ses recherches chorégraphiques en extérieur. Perrine Valli, répondant elle aussi à une commande

du Far, chorégraphiera *Le Cousin lointain*, pendant masculin de son travail sur l'identité féminine avec l'auteure Carla Demierre et leur *Cousine machine*. La Hongroise Eszter Salaman, fidèle du festival, revient elle aussi avec une performance-documentaire autour d'un étrange récit de vie.

Le far accueillera en outre le Français François Chaignaud pour un rituel dansé inédit et la transe tribale des Italiens Barokthegreat. Et pour préserver notre planète, le Belge David Weber-Krebs nous fera éteindre les lumières de la salle dans *Tonight, Lights out!* Mention spéciale au *P Project* du Bulgare Ivo Dimchev, qui ne pourra voir le jour sans la participation de son public. A bon entendeur. |

Programme complet sur [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

<sup>1</sup> Lire notre portrait dans Le Mag du 22 juin dernier.

## A Avignon, les bulles poétiques font pocpoc

> **Festival** «Swamp Club» et «Germinal», deux spectacles ouverts aux espaces imaginaires

**Marie-Pierre Genecand** AVIGNON

Au Festival d'Avignon, il y a des spectacles tremblements de terre qui déversent une furie de mots sur l'exil, les plaies de l'Histoire, la guerre. *Shéda*, de Dieudonné Niangouna, artiste associé de cette édition 2013, a été de ceux-là. Dans la carrière de Boulbon, cette création a déterré les traumatismes du Congo-Brazzaville avec le chaos comme credo (LT du 12.07.2013). Mais, sous l'ère Baudrillard-Archambault, il y a aussi des spectacles ténus, en suspens, qui freinent le temps et travaillent avec humour sur les possibles de la scène comme pour dire: «Revenons à ce qui est, ici et maintenant, et le monde sera moins cruel.» *Swamp Club*, de Philippe Quesne, et *Germinal*, d'Antoine Defoort et Halory Goerger, appartiennent à cette catégorie. Bonne nouvelle, ces deux prouesses de finesse viennent en Suisse.

Ces compagnies ne sont pas inconnues en terres romandes. On a déjà pu les apprécier au far° Festival des arts vivants à Nyon, à l'Arsenic, à Lausanne ou encore au Théâtre de l'Usine ainsi qu'à La Bâtie-Festival de Genève. Mais à Avignon, Cité des Papes qui, traditionnellement, célèbre le texte, le duo de directeurs a dû faire preuve de ténacité pour imposer ces formes décalées. Aujourd'hui, le pari est gagné. Les deux spectacles affichent complet et le public ressort joyeux de ces bulles d'étrangeté.

*Swamp Club*, d'abord. Fidèle à sa démarche d'entomologiste, Philippe Quesne présente un groupe d'humains qui, au cœur d'un décor de science-fiction, semble cons-

truire à vue et en direct son quotidien. Ici, il s'agit d'un centre de résidences d'artistes situé au milieu d'un marais fumant, qui accueille des nouveaux venus et qui, après les présentations, doit faire face à une menace mystérieuse stressant (un peu) l'action. Les protagonistes évoluent lentement, passent de l'aquarium qui sert de salon et de sauna à la grotte qui regroupe les activités du centre et une mine d'or (pour que la culture soit indépendante!). Surtout, ils parlent peu et,

quand ils parlent, c'est sans théâtralité. Ennuyeux? Non, car le décor et le climat hypnotisent. Des hérons se dressent autour du marais vaporeux et la grotte libère une taupe géante. L'affaire déborde d'humanité, de soin pour son prochain, d'humour aussi, quand la taupe, épuisée, est l'objet de toutes les cajoleries ou quand Robin des bois surgit pour sauver les espèces menacées. Pour la première fois chez Philippe Quesne, un quatuor à cordes rejoint l'aventure et les accents de Chostakovitch et de Schubert amènent une pointe de lyrisme dans cette partition lunaire. Le spectacle sera à La Bâtie et à l'Arsenic en août et septembre prochains.

### Hilarité du muet

Même sens du détail facétieux chez les Belges Antoine Defoort et Halory Goerger. *Germinal*, spectacle pour quatre chercheurs de plateau, se conçoit comme une traversée de tous les possibles, matériels et philosophiques, de la scène. Tout commence dans le noir. Des rais de lumière dévoilent quatre individus assis par terre et affairés

à leur console. On comprend qu'ils sont les auteurs de ces tentatives d'éclairage. Puis vient le langage. Visuel d'abord. Les échanges des protagonistes, activés à coups de manette, s'affichent sur le mur du fond. Hilarité du muet. Bientôt, les apprentis réalisent que cet échange de pensée peut se passer des manettes, puis, via un micro trouvé sous une dalle du plateau, découvrent qu'ils peuvent... parler. Plus tard, se posera le problème de la catégorisation des données observables «dans ce qui fait pocpoc et ce qui ne fait pas pocpoc» et, au final, le public aussi ébaubi par la précision de la réalisation que réjouit par le ton potache de l'interprétation, comprend qu'il a assisté l'air de rien à la construction d'un monde. A voir jusqu'au 24 juillet au Festival d'Avignon et à l'Arsenic, les 8 et 9 mai 2014.

**Festival d'Avignon, jusqu'au 26 juillet, 0033 490 14 14 14, [www.festival-avignon.com](http://www.festival-avignon.com)**

## Perrine

# VALLI

## L'homme d'à côté

CÉCILE DALLA TORRE

**S**ilhouette effilée, jambes galbées. Chez Perrine Valli, 33 ans, le port est gracieux, l'allure délicate et la voix douce. Mais le ton affirmé. En somme, la jeune danseuse franco-suisse sait ce qu'elle veut. Et s'avoue d'ailleurs peu flexible et sans concessions. «Mes défauts», dit-elle. Toute ouïe, elle se raconte volontiers sur un coin de canapé, avec cette intonation qui nous rappelle les héroïnes de la Nouvelle Vague, pour son mystère autant que son assurance, son éloquence ou son raffinement. Car Perrine Valli porte encore la jupe et les hauts talons qu'elle arborait en répétition quelques minutes plus tôt dans *Le Cousin lointain*, une commande du Far-Festival des arts vivants de Nyon à découvrir dans une petite semaine.

Son dada, depuis qu'elle chorégraphie ses propres pièces, et les dernières plus particulièrement? Evoquer l'identité féminine – «un sujet inépuisable» –, et en l'occurrence ici, son pendant masculin, après avoir exploré avec sa comparse, l'auteure genevoise Carla Demièrre, l'identité sexuelle de *La Cousine machine*, premier volet du diptyque. Côté pile et face d'une même monnaie, qui ne font pas toujours bon ménage, mais que l'artiste aimerait réconcilier dans un seul et même panier.

Décaper les clichés de la masculinité et trouver un terrain d'entente avec les hommes. Des questions qui devaient inconsciemment la «tracasser», venues peu à peu à elle au fil du temps, comme quelque chose de naturel. Sans doute cela l'est-il pour cette fille de médecin suisse, soutenue par ses deux parents – sans lesquels la persévérance dans ce métier éprouvant se serait vite essouffée au mépris de la passion.

### EN FINIR AVEC LA MASCULINITÉ

Elle se dit l'héritière d'une lignée de femmes féministes ayant vécu seules ensemble, sans hommes, depuis la génération de son arrière-grand-mère – solitude imposée à l'é-

poque par la guerre. Un schéma ensuite cassé par sa propre génitrice française, ayant donné naissance à deux filles, dont elle, l'aînée, aux côtés d'un père bien présent, relate-t-elle.

Est-elle aussi féministe, Perrine Valli? A sa façon, comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, qui ne se retrouvent pas dans un courant radical, même si sa pièce s'inspire largement d'Elisabeth Badinter et de son *XY, de l'identité masculine*, qu'elle a lu assidument. «Elle est finie, cette espèce de guerre menée contre les hommes par nos mères et nos grands-mères», lâche-t-elle.

D'où le souhait d'embarquer un escadron masculin dans sa dernière aventure: le danseur Rudy Van der Merwe partage le plateau avec elle, et la voix du comédien Stanley Weber – fils de Jacques – improvise les réponses d'un écrivain interviewé par une journaliste, sur une bande enregistrée. La pensée féministe de John Stoltenberg résolu à en finir avec la masculinité, ou celle de Pierre Bourdieu, habite aussi *Le Cousin lointain*.

### PSYCHÉ EN QUÊTE DE SON ÉROS

Quand on l'observe sur scène, la contraction du muscle de la danseuse dessine de nouvelles terres de contrastes. La peau devient toile. Ce dos nu, on le devine à peine dans le clair-obscur de la salle. Mais on en voit assez pour que l'esthétique des corps imprime sur la rétine toute la beauté du geste artistique. Un geste ici en duo, où l'homme et la femme cherchent la compréhension mutuelle, identitaire, sociale, sexuelle. Psyché, en quête de son Eros, histoire de faire taire la misogynie.

Ce geste-là rappelle celui de *Si dans cette chambre un ami attend*, où les contractures dorsales déferlaient comme des vagues se fondant avec celles du drap noir dans lequel Perrine Valli ondulait. Pour cette pièce forte qu'elle a créée en 2012, la danseuse et chorégraphe convoquait l'attente, le désir. Mais surtout le fantasme amoureux et charnel, au travers de la poétesse Emily Dickinson. Une figure masculine y faisait son apparition, comme un objet insondable qu'on ne

**DANSE** Au Far, à Nyon, la chorégraphe flirte avec l'identité féminine dans «La Cousine machine». Mais arpente aussi le versant masculin avec son «Cousin lointain», performance bienveillante et nouvelle quête formelle.



Perrine Valli, en répétition au Far, pour sa nouvelle création.  
JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

pourrait jamais atteindre. Là, Perrine Valli semblait prête à s'abandonner à des amours romantiques comme seule la littérature sait les porter.

Ce n'était pas le cas dans son *Je pense comme une fille enlève sa robe*, où, par le mouvement, elle brossait le tableau de la prostitution, avec son grand art de la suggestion. Et ce, après enquête auprès de prostituées, milieu où elle se sentait presque «illégitime». Et comme si le reportage sur le terrain fondait sa démarche artistique.

Justement, ce qui trouble dans sa dernière création dont on a vu une ébauche, ce sont les limites entre fiction et réalité. Car cette fois-ci, Perrine Valli, qui aime «ouvrir les formes», bouscule de nouveaux genres dans une performance mêlant théâtre, danse, récit et émission radiophonique. La journaliste en question, Aurélie Charon, officie d'ailleurs bel et bien sur les ondes de France Culture dans son vrai «Atelier intérieur».

«Ma génération a tout à réinventer», dit-elle, en tant qu'héritière de la

non-danse, dont Jérôme Bel porte l'étendard, et dont elle confie être une grande fan. Plus question d'inventer de nouveaux langages chorégraphiques, comme Cindy Van Acker, qui la débaucha pour être son interprète – ce qu'elle fut longtemps –, après avoir vu l'une de ses premières pièces.

### MESSAGÈRE DU CORPS

Elle est donc loin l'abstraction des débuts, lorsque Perrine Valli chorégraphiait pour la première fois à 25 ans, alors qu'on l'en dissuadait, estimant qu'il fallait atteindre d'abord un niveau de maturité suffisant. Depuis ces dernières années en tout cas, l'envie d'inclure un propos social ou narratif ne la quitte plus. Comme si la danse avait fini par guérir la jeune élève timide qu'elle était, incapable de lever le doigt en classe pour prendre la parole. Elle a pourtant toujours navigué «à contre-courant» dans les établissements chorégraphiques fréquentés – dont le Conservatoire de Lyon en classique et en contemporain

ou le Centre de développement chorégraphique de Toulouse –, où elle finit le plus souvent par claquer la porte, mais toujours en douceur.

Aujourd'hui, la petite danseuse qui a grandi hors les murs de pierre d'Aix-en-Provence continue de raconter des histoires, non plus à partir d'un battement d'aile de papillon, comme elle aimait déjà le faire à quatre ans, mais dans un élan de libération d'un corps de femme. Celui d'une passeuse de sens qui, toujours à contre-courant, préfère le processus de création à l'œuvre finie, la maturation de l'intellect au plaisir de la scène. L'espace-temps dans lequel son art s'épanouit, elle le réfléchit. «En messagère du corps», comme elle le dit. Tout simplement, pour faire passer ses «théories». Qui l'aime la suivie.

*La Cousine machine*, suivie de *Cousin lointain*, les 9 et 10 août, 19h, Far-Festival des arts vivants de Nyon (7-17 août), www.festival-far.ch.

# Le far° démarre à Nyon

● Marco Berretini, François Chaignaud, Strasse, Eszter Salamon ou Ivo Dimchev: Véronique Ferrero Delacoste, directrice du far°, et son équipe accompagnent les artistes de la 29e édition dans leur processus créatif, la fabrication d'une œuvre ou d'une pensée. En témoigne le nom donné à la cuvée 2013, *Tu vois comment*, qui est aussi une interrogation destinée aux spectateurs, invités à être partie prenante de la création. Le far°, qui démarre mercredi, privilégie le mouvement dans plusieurs domaines, notamment celui de la danse (*La dérive des continents*, de Philippe Saire ou *Dumy Moyi* de François Chaignaud). Les coups de cœur de la directrice vont à *Indigenous* des Italiens de Barokthegreat, à la recherche de la pulsion primaire et du geste qui s'adresse à notre cerveau reptilien, et à *iFeel2*, du Genevois Marco Berrettini. Avec la danseuse Marie-Caroline Hominal, il se livre à une «battle» de danse hypnotique en face à face. A noter aussi, le projet de Strasse, où une voiture emmène un spectateur à travers Nyon ou la balade cartographique dans le Jura avec Les fondateurs. **C.J.**

---

Du 7 au 17 août. [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

# QUAND LE THÉÂTRE À LA BOUGEOTTE

**FAR°** Le Festival des arts vivants, qui démarre demain à Nyon, offre notamment trois œuvres où le spectateur sera en mouvement.

«**T**u vois comment» Sans point d'interrogation. Sans point du tout. La phrase d'accroche de cette nouvelle édition du Festival des arts vivants de Nyon (far°) prend le pouvoir. Nous allons donc voir. Et, dès demain. Avec une grosse vingtaine de propositions artistiques, entre créations, productions locales et premières nationales, le Far° offre chaque année une bonne douche de culture de la scène aux cerveaux atrophiés par la chaleur. Philippe Saire sera présent avec «La dérive des continents» (en collaboration

avec l'auteure Antoinette Rychner) demain soir. Toujours des Suisses, Anne Delahaye et Nicolas Leresche proposeront trois soirs leur «Pouvoir du point». Et la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD) enfilera ce week-end le costume d'invité d'honneur. Mais ce qui marque les esprits en feuilletant le programme 2013, c'est cette (agréable) volonté de mettre le spectateur en mouvement. Trois d'entre elles ont retenu notre attention.

## Dans la bagnole

Dès vendredi, et jusqu'à la fin du

festival, le collectif italien Strasse invite le public à prendre, un à un, la place du mort. Installé sur le siège passager d'un véhicule, il devra faire confiance au chauffeur qui le baladera, de nuit, dans les rues de Nyon. Et lui seul connaît le trajet. Avec «Drive\_in», la scène c'est le bitume. Dirigé par Francesca De Isabella, ce groupement d'artistes s'interroge, entre art visuel, vidéo et performances, sur la vie quotidienne et sur les gestes de la vie urbaine moderne. On se repassera la BO de «Drive» avant d'attacher sa ceinture.



«Drive\_in #6/Nyon», du collectif italien Strasse. Tous les soirs dès vendredi, à bord d'une voiture dans les rues de Nyon.



«Dumy Moyi» de François Chaignaud, demain et jeudi à la salle communale de Nyon.

## Dans la nature

Tout autre décor, même recherche de mouvement. La compagnie suisse Les Fondateurs, pour leur deuxième passage au Far°, va s'emparer d'un alpage pour en faire une scène naturelle. Armés d'éléments dénichés sur place (on peut faire beaucoup de choses avec des branches d'arbre), Les Fondateurs sont chargés, avec beaucoup d'humour, d'improviser une œuvre dramaturgique. Et c'est en car que les spectateurs devront rejoindre ce théâtre aussi naturel qu'éphémère.

## Dans l'ordre

Pour le danseur et chorégraphe français François Chaignaud, l'important est ailleurs. Enfin, ailleurs

que dans un théâtre. Un lieu fermé, sans scène, ni gradins. Pour son passage au Far°, la salle communale de Nyon fera l'affaire. Les spectateurs, plongés dans une ambiance de rituel, seront placés stratégiquement pour permettre le mouvement de chacun et pourront choisir la représentation. Car, comme au cinéma, la performance se déroulera trois fois par soir, demain et jeudi. Le spectacle? François Chaignaud l'explique mieux que personne: «Rythmé par des airs d'envoûtements ukrainiens, philippins ou séphardiques, j'imagine ce récital polyglotte pris au piège d'un costume-sculpture de Romain Brau comme une distribution sinieuse de danses, de chants... et de liqueurs.» Prêts?

● FRED VALET

fred.valet@lematin.ch

tu vois  
comment  
far° festival  
des arts vivants  
Nyon  
7-17 août 2013  
festival-far.ch

far° festival, Nyon, du 7 au 17 août

Infos, programme complet, réservations,  
abonnements sur le site [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



«Les Fondateurs dans le Jura» emmène le public en car vers une scène naturelle et improvisée. Vendredi 9, samedi 10 et dimanche 11 août.

Photos: DR

## Le far° à Nyon décortique la fabrication d'une œuvre

### Festival

La 29<sup>e</sup> édition du Festival des arts vivants débute demain.

Elle incite les spectateurs à participer aux créations

Marco Berrettini, François Chaignaud, Strasse, Eszter Salamon ou Ivo Dimchev: les yeux bleus de Véronique Ferrero Delacoste, directrice du far°, étincellent quand elle évoque les artistes de la 29<sup>e</sup> édition, qui débute demain. Car ce qu'elle aime avant tout, c'est eux! Elle et son équipe les accompagnent dans leur processus créatif, la fabrication d'une œuvre ou d'une pensée. En témoignage le nom donné à la cuvée 2013, «Tu vois comment», et le choix des nouveaux artistes associés du festival, Anne Delahaye et Nicolas Leresche, pour qui l'important est de déborder des limites traditionnelles de l'art vivant et d'être «partout sauf au théâtre». «Ce sont des artistes qui se questionnent sur leur devenir. C'est intéressant de les soutenir à ce moment précis. Je suis curieuse de voir ce qui va se passer et révéler peut-être de nouvelles formes artistiques», souligne la directrice. Première étape du processus, *Pouvoir du point*, une triple conférence à partir de l'article «débordement» inscrit dans Wikipédia.

«Tu vois comment», c'est aussi une interrogation destinée aux spectateurs, qui sont invités à être partie prenante des créations. «Je ne suis pas fan des projets participatifs, mais je suis pour ceux qui impliquent», note Véronique Ferrero Delacoste. Le spectateur est dans la fabrication dans le sens qu'il peut sortir transformé d'une expérience artistique, et il n'est pas nécessaire qu'il y participe concrètement. A contrario, Ivo Dimchev nous intéressait aussi car il est à l'extrême de cette transformation intime.»

Refusant catégoriquement la passivité du spectateur, l'extravagant performeur bulgare invite les courageux sur scène pour participer à son spectacle «sans pudeur». «Même ma fille adolescente a adoré, car si cela semble trash, ce qui est proposé est toujours poétique, drôle et touchant.»

Outre un focus sur la fabrication, le far°2013 privilégie le mouvement dans plusieurs domaines, notamment mental et géographique, mais surtout avec des spectacles issus du monde de la danse. Ainsi *La dérive des continents*, de Philippe Saire, qui paradoxalement s'intéresse au texte avec l'auteure Antoinette Rychner, mais aussi avec François Chaignaud, danseur exceptionnel à l'aura charismatique.

Véronique Ferrero Delacoste, ancienne programmatrice de danse au festival de La Bâtie, trouve qu'«il y a un retour du mouvement des corps». Ses coups de cœur vont d'ailleurs à deux spectacles issus de la danse: *Indigenous*, des Italiens de Barokthegreat, à la recherche de la pul-

sion primaire et du geste qui s'adresse à notre cerveau reptilien, et *iFeel2*, du chorégraphe genevois Marco Berrettini. Avec la danseuse Marie-Caroline Hominal, il se livre à une «battle» de danse hypnotique en face-à-face.

Plus d'une vingtaine de spectacles originaux, intrigants, parfois déstabilisants, mais toujours propices à ouvrir de nouvelles perceptions sont à découvrir au far°. A noter en particulier le projet de Strasse, où une voiture emmène un seul spectateur à travers Nyon, une balade cartographique dans le Jura avec Les fondateurs ou la redécouverte d'une perspective nyonnaise avec Bastien Gachet et Gregory Stauffer.

**Corinne Jaquéry**

### Nyon

Du me 7 au sa 17 août

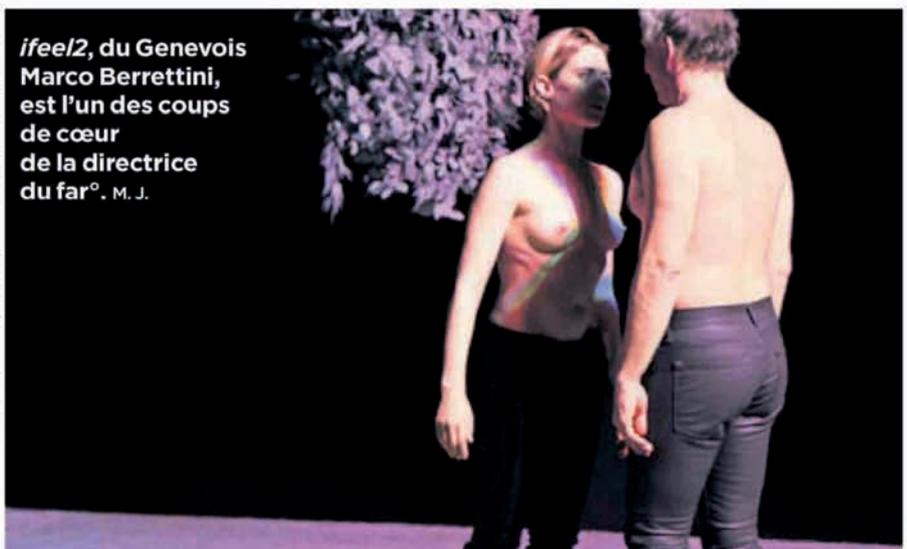
Rens.: 022 365 15 50

[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

«Je suis curieuse de voir ce qui va se passer et révéler peut-être de nouvelles formes artistiques.»

**Véronique Ferrero Delacoste,**  
directrice du far°

*iFeel2*, du Genevois Marco Berrettini, est l'un des coups de cœur de la directrice du far°. M. J.



## «Avec Ulysse, les yeux scintillent»

### > Scène

Le chorégraphe Philippe Saire ouvre les feux du 29<sup>e</sup> far<sup>o</sup> Festival des arts vivants, à Nyon

> Son spectacle explore le côté aventurier de «L'Odysée»

Marie-Pierre Genecand

Des haches qui claquent, une flèche qui fuse, des crânes qui dansent. Dans *La Dérive des continents*, à découvrir ce soir au far<sup>o</sup> Festival des arts vivants, à Nyon, Philippe Saire livre une version animée et machinée de *L'Odysée*. L'idée de ce spectacle, écrit avec la jeune auteure Antoinette Rychner d'après Homère? Quatre passionnés d'Ulysse se retrouvent dans un atelier et bricolent des machines infernales en évoquant le héros rusé. En plus de vingt-cinq ans de carrière, c'est la première fois que le chorégraphe et directeur du Théâtre Sévelin 36, à Lausanne, conçoit un objet théâtral. Directrice du far<sup>o</sup>, Véronique Ferrero Delacoste a favorisé cette nouvelle expérience, dont le résultat sera aussi à l'affiche du Théâtre de Vidy dès la fin d'octobre. Rencontre avec un danseur qui aime les mots et joue lui-même un des quatre fondus d'Ulysse.

**Le Temps: Pourquoi ce spectacle autour de «L'Odysée»?**  
**Philippe Saire:** Pour l'enchantement. Quand on évoque ce texte fondateur, les yeux des gens scintillent. Les quatre passionnés sont fascinés par cette invitation au voyage. En même temps, ils n'ont pas tous la même vision d'Ulysse. D'où des séquences où les quatre protagonistes se disputent autour du héros.

**– Au-delà de l'aventure, «L'Odysée» a aussi sa part souffrante: Pénélope qui attend, Calypso qui est quittée, Télémaque qui grandit sans son père...**

– Oui, mais ce n'est pas cet aspect que j'ai voulu explorer. C'est clairement la part plus masculine, aventureuse. D'où la présence à mes côtés de trois hommes, le comédien Christian Geffroy Schlittler, le musicien Stéphane Vecchione et le danseur Philippe Chosson. Nous incarnons des individus se retrouvant dans un lieu protégé où ils peuvent laisser aller leur imaginaire sans souci des conséquences, sans idée de rendement et d'efficacité.



Philippe Saire: «Je trouve intéressant de dissocier action et parole.» NYON, 6 AOÛT 2013

**– Un univers masculin semblable à l'une de vos précédentes créations, «Lonesome Cowboy», où l'on voyait des hommes s'affronter?**

– Non, car, ici, l'univers est plus complexe, moins versé dans le combat et le sport. Le personnage qui interprète Ulysse se trouve lui-même dans un moment charnière de sa vie, en train de quitter sa compagne. Il y a donc un effet miroir avec le héros errant, et non une célébration de la force virile. Par ailleurs, Christian Geffroy compose une Calypso très décalée!

**– Adrien Moretti, scénographe et bricoleur de génie, a imaginé des machines dites de Goldberg, qui fonctionnent selon un principe de réactions en chaîne. Pourquoi de telles machines?**

– Pour traduire la notion de destin. Ulysse n'est pas maître des éléments, il en dépend. Il n'est même pas si rusé: lorsqu'il demande à ses matelots de se boucher les oreilles pour ne pas succomber au chant des sirènes, ce n'est pas son idée, mais une consigne reçue des dieux... Les machines traduisent cette force qui dépasse l'homme. On retrouve la même idée dans le titre du spectacle, *La Dérive des continents*. *L'Odysée*, c'est un homme qui voyage à travers les continents. Ici, ce sont les continents

qui dérivent et l'homme qui subit ce déplacement.

**– Vous êtes chorégraphe avant d'être metteur en scène. Qu'est-ce que votre connaissance du mouvement apporte au théâtre?**

– Peut-être une confiance dans la force du geste. Dans certaines séquences, on a aboli le texte car le corps parlait suffisamment clairement. Également une capacité à faire dire au corps un contenu qui diffère des mots. Par exemple, quand Ulysse annonce à Calypso qu'il la quitte, son corps, lui, s'accroche. Je trouve intéressant de dissocier action et parole. Enfin, je suis particulièrement attentif au rythme d'une pièce, attention qui découle

peut-être de ma première fonction de chorégraphe.

**– Aujourd'hui, on assiste à une recrudescence d'écrivains de plateau, c'est-à-dire de jeunes metteurs en scène essentiellement issus de la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, qui créent des spectacles multidisciplinaires sans texte préalable. Vous qui enseignez à la Manufacture depuis dix ans, comment analysez-vous ce phénomène?**

– Il y a incontestablement une joie et une liberté de ton, que je salue. Rien de ce qui peut exister sur un plateau (image, son, mouvement, matières diverses, jeu et texte) n'est a priori écarté. L'inconvénient pourrait être l'omniprésence du «je» au détri-

ment des grands textes de théâtre, qui seraient pourtant des sources magnifiques à explorer.

**– Vincent Baudriller, ex-directeur du Festival d'Avignon, va diriger le Théâtre de Vidy dès septembre prochain. Votre avis sur cette nomination?**

– Je suis enchanté. Je suis retourné au Festival d'Avignon lorsqu'il en était le directeur avec Hortense Archambault pour la qualité des spectacles programmés. Je me réjouis de voir cette même qualité à Lausanne.

**La Dérive des continents**, les 7 et 8 août, au far<sup>o</sup> Festival des arts vivants, à Nyon, [www.far-festival.ch](http://www.far-festival.ch)  
 Du 29 oct. au 17 nov. au Théâtre de Vidy-Lausanne, [www.vidy.ch](http://www.vidy.ch)

## Le far<sup>o</sup>, mode d'emploi

> De l'art d'impliquer le spectateur

«Tu vois comment.» C'est sous cet intitulé typique du parler romand que se présente la 29<sup>e</sup> édition du far<sup>o</sup> Festival des arts vivants, à Nyon. Au-delà du clin d'œil, l'expression désigne pour de bon la thématique de cette année 2013: «Il s'agit non seulement de savoir comment se construisent les spectacles, mais

aussi comment le spectateur construit sa réception», explique Véronique Ferrero Delacoste, directrice qui signe sa quatrième programmation.

Ainsi, outre la présence d'artistes audacieux et confirmés, des projets interactifs proposent à la population à revisiter la notion de spectacle. Dans *Drive in*, des artistes italiens invitent les spectateurs un par un dans leur voiture et leur offrent une virée tout à fait particulière. Dans

*P Project*, le Bulgare Ivo Dimchev est doté d'une caisse de 1000 francs et paie véritablement le public pour qu'il réalise des actions qu'il ordonne. Enfin, dans *Tonight, lights out!*, le Belge David Weber-Krebs implique l'auditoire dans l'éclairage de la salle. «Tu vois comment», ou le spectateur à la tâche. **M.-P. G.**

**Far<sup>o</sup> Festival des arts vivants**, du 7 au 17 août, à Nyon, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## FAR-ARTS VIVANTS, NYON

### PHILIPPE SAIRE, ARTISTE DE L'OUVERTURE

Ce soir, Philippe Saire présente sa dernière création au Far, à Nyon, qui ouvre ses portes pour onze jours de festivités plaçant les arts vivants sur le devant de la scène, ou dans des projets *in situ*. Avec *La Dérive des continents*, le chorégraphe lausannois marque une ouverture vers le théâtre et l'écriture dramatique, aux côtés de la jeune auteure Antoinette Rychner. L'occasion de faire le tour de *L'Odyssée* d'Homère, en duo paritaire, et de revisiter quelques mythes, dont la sécurité ou l'égalité des sexes.

CDT/PHILIPPE WEISSBRODT

Ce soir et demain, à 21h, au Far, Usine à Gaz, Nyon. Puis à Vidy-Lausanne (29 octobre-17 novembre) et au Centre culturel suisse à Paris (27-29 novembre).

Far-Festival des arts vivants de Nyon (7-17 août), [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



**COLLABORATION** Les artistes associés Anne Delahaye et Nicolas Leresche explorent le thème du débordement. Un sujet politique.

## Outrepasser, c'est leur credo

CÉCILE GAVLAK  
cgavlak@lacote.ch

La 29<sup>e</sup> édition du Far, qui débute ce soir, a deux artistes associés: Anne Delahaye, danseuse, et Nicolas Leresche, issus respectivement de la danse et du cirque. Avec le dramaturge Sébastien Grosset, et réunis sous le nom de Compagnie de Genève, ils présenteront dès demain soir «Pouvoir du point», premier volet de leur compagnonnage de deux ans pendant et hors des dates du Festival des arts vivants. Les deux autres volets sont encore à mettre en place.

«Pouvoir du point» rappelle le logiciel célèbre dans le milieu des conférenciers: PowerPoint. Le trio d'artistes se présentera dans un «opéra parlé», selon leur formule, où les voix se superposent. La fausse conférence prendra comme point de départ la définition du mot «débordement» dans Wikipédia. «L'image de la pointe de Manhattan submergée par les eaux lors de l'ouragan Sandy nous a confirmé que le débordement perçu dans ce cas comme une catastrophe naturelle était en fait un événement politique», exposent Nicolas Leresche et Anne Delahaye. Un constat s'est imposé à eux: pour qu'il y ait débordement, il doit y avoir des limites.

### Cellule de réflexion

Entouré du Léman et de la France, le territoire nyonnais est sans cesse confronté à la notion de frontières. Deuxième volet de leur démarche, Nicolas Leresche et Anne Delahaye prévoient de s'entourer de professionnels (écrivain, philosophe, archéologue, etc.) pour décortiquer ce thème. Cette cellule de réflexion sera constituée à l'automne.



Anne Delahaye, Nicolas Leresche et Sébastien Grosset ont aussi mené un travail avec les étudiants de la HEAD qui prennent part au festival. DR

«Nous sommes déjà dans une démarche pluridisciplinaire, commente Nicolas Leresche. Etre «artistes associés» peut être l'occasion de penser des projets dans des domaines différents: l'édition ou les arts visuels, par exemple.» Sortir du cadre est encore une manière de déborder.

### Artistes cherchent terrain

Pour récolter les fruits de cette cellule de réflexion, la Compagnie de Genève souhaite investir un site nyonnais, «qui n'a pas de statut, pas de rôle», qualifie la directrice du festival qui les aide dans leurs démarches. Sur ce terrain, qui reste à trouver, Nicolas Leresche et Anne Delahaye comptent développer un travail performatif et partager leur processus de création. «Quand on

sort du cadre qui nous est astreint, il peut y avoir des problèmes et des incompréhensions. Il faut donc doubler d'efforts pour expliquer sa démarche. Mais il faut aussi que l'envie d'entendre existe chez les interlocuteurs.» L'appel est lancé.

Troisième volet de l'exploration du débordement: installer dans la ville de Nyon un mur de sacs de sable de quelque 50 centimètres de hauteur. Ce rempart, inspiré là encore des protections érigées contre l'ouragan Sandy aux entrées des bâtiments new-yorkais, prendrait la fonction fictive de barrage en cas de montée du Léman. «Nous essayons de mettre cela en place pour l'année prochaine en collaboration avec la Protection Civile, explique Nicolas Leresche. A voir si cela pourra se faire, car la PC a besoin de ce

matériel en cas de crues exceptionnelles des rivières.» Pour cet imposant montage, il leur faudra empiler 3000 sacs de sable de 25 kilos chacun. ◉

### INFO

«Pouvoir du point» (45')  
jeudi 8, mardi 13 et vendredi 16 août  
22h30. Cour de l'Usine à Gaz, Nyon.  
Entrée libre.

### COMMENT VOIS-TU?

En ville, l'une des deux affiches du Far amuse ou énerve. Enigmatique et laconique, seul le titre de l'édition y est inscrit: «Tu vois comment». Directe, la formule tutoie d'emblée. La phrase issue du parler local résume le thème de cette 29<sup>e</sup> édition: la fabrication d'une œuvre artistique du côté des créateurs mais aussi du public. «Qu'est ce que les spectateurs font d'une représentation dans leur fabrique interne?», questionne Véronique Ferrero Delacoste, directrice. «Ce thème de la fabrication était récurrent dans les spectacles que j'ai vus pour élaborer la programmation de cette édition.» Celle de 2011, intitulée «On parle de toi», s'adressait déjà au public à la deuxième personne du singulier. Pour la directrice, c'est une manière d'interpeller et d'amuser les passants. Quant à la sobriété du graphisme, elle y voit un contrepoint à la logique publicitaire actuelle. «Les affiches sont toujours plus chargées, parfois même agressives, on a voulu proposer une image complètement épurée.» ◉

**PARTICIPATIF** Chaque jour, les spectateurs peuvent prendre part à ces rendez-vous.

## Des ateliers d'écriture et une loterie

Les ateliers d'écriture du Far seront un des fils rouges de cette édition 2013. Les spectateurs intéressés doivent s'inscrire pour un ou plusieurs jours et côtoieront des spécialistes de la plume, invités par le festival. Un texte choisi dans la production journalière paraîtra dans le journal «La Côte» dès vendredi. Pilotées par la dramaturge et chercheuse Bojana Bauer, ces rencontres seront l'occasion d'explorer les relations intimes qu'entretiennent la création artistique et l'écriture.

Une opportunité que ne pouvait laisser passer Bojana Bauer. «J'ai été invitée par la direction du festival à venir diriger cet atelier», s'enthousiasme la chercheuse qui soutient une thèse sur le statut et la fonction de dramaturge

en danse contemporaine à l'université Paris VIII. «La formule mise en place est pertinente car elle est rigoureuse dans sa conception. Nous devons respecter un cadre horaire précis en travaillant par groupes avec, dans un premier temps, des discussions le matin, puis dans la foulée, la création d'un texte.»

### Critique et dialogue

Deuxième rendez-vous du même genre: «Watch and talk». Un anglicisme pour une Bojana Bauer qui voit dans cette démarche un espace d'expérimentation. «Ces ateliers sont ouverts aux artistes et intellectuels qui gravitent dans le milieu de la danse (cinq y ont été invités sur toute la durée du festival) ainsi qu'aux

spectateurs qui souhaitent y participer. L'idée est de reformuler la pensée critique face à la création artistique, une pensée critique qui a tendance à se déliter dans nos sociétés», précise Bojana Bauer.

Cette démarche démontre que la performance artistique est devenue un prolongement de la pensée, même dans la danse.

C'est certainement la raison pour laquelle la philosophe Julie Gogu a accepté de faire partie du voyage en rejoignant ce groupe.

«C'est l'idée de la création par la discussion, autour des spectacles, qui m'a beaucoup plu, mais aussi la programmation et la réputation du festival», lance la philosophe française. **DANIEL BUJARD**

### KLÉROTÉRIUM: VOS IDÉES!

Elaboré spécialement pour le Far par l'artiste suisse Karim Bel Kacem, «Le projet Klérotérium» propose au public de faire part de ses idées de performances ou de spectacles, durant toute la durée du festival. A la fin, un tirage au sort déterminera le projet que l'équipe s'engage à soutenir pour l'édition 2014.

Les intéressés doivent se rendre à la billetterie pour connaître la marche à suivre et glisser leur suggestion dans cette étrange machine. Le nom «Klérotérium» s'inspire d'une loterie de la Grèce antique qui permettait de définir la constitution du tribunal. Un projet résolument politique. **CLAK**

### DÉCOR

## Le scénographe transmet son virus



Il lui donne le nom de «virus spatial». Pour le décor de cette nouvelle édition du Far, Bernard Delacoste expose les règles du jeu: 200 triangles isocèles de 90 cm de côté, qu'il a fallu assembler les uns aux autres. «La forme de la sculpture n'est pas définie à l'avance, elle apparaît au fur et à mesure de la fabrication.» L'époux de la directrice du festival, architecte dans la vie, s'occupe de la scénographie presque chaque année, depuis quinze ans. Pour rappeler la notion de débordement, la sculpture a été fabriquée à cheval sur

la barrière de l'Usine à Gaz.

«On ne sait pas si c'est le festival qui déborde sur la ville ou l'inverse», s'amuse le concepteur. Le but de ce véritable jeu de construction? Comme chaque année, «inciter le passant à entrer dans la cour». Respectant le thème de la fabrication de cette édition 2013, il a opté pour du bois aggloméré laissé à l'état brut. Sous la tente du bar, un plafond réalisé avec 480 petits triangles, de 32 cm de côté, rappelle la structure de l'entrée de la cour, qui sera éclairée de l'intérieur par une lumière rouge, la nuit tombée. La partie haute du site sera meublée avec des tables basses faites avec ces mêmes triangles isocèles. Avec un budget de 10 000 francs, le même depuis plusieurs années, c'est avec une équipe de cinq bénévoles que l'architecte, basé à Genève, a monté ce décor atypique. Une respiration pour ce professionnel habitué à suivre des plans précis. **CLAK**

# «J'ai découvert le théâtre par accident»

**NYON • Au Far, Vincent Thomasset présente ses deux dernières créations. Rencontre avec un artiste aux coudées franches, taillant la fiction en pièces.**

PROPOS RECUEILLIS PAR  
**CÉCILE DALLA TORRE**

Ce soir, ses *Protragonistes* sont à l'affiche du Far - Festival des arts vivants de Nyon, démarré hier. Le titre est effectivement impropronçable avec ses r utilisés à tire-larigot. A dessein, évidemment. Car Vincent Thomasset aime les accidents. Et quand il n'en est pas lui-même l'objet, il les provoque artificiellement sur le plateau.

Comme avec sa dernière création, à voir aussi au Far, *Bodies in the Cellar*, qui déterre les secrets de la pièce devenue célèbre par le film *Arsenic et vieilles dentelles*. Le résultat scénique est proche d'un cocktail de formes inédites, où le mime des comédiens rivalise de drôlerie avec le doublage *live* de Jonathan Capdevielle. On n'est pas loin non plus du cinéma muet, mais son concepteur, lui, a le débit foisonnant. Rencontre avec un artiste aux coudées franches, qui jongle allégrement avec les mots et les corps. Pour mieux tailler la fiction en pièces.

**Vous êtes présent sur scène comme narrateur, vous écrivez vos pièces, et en signez la mise en scène et la chorégraphie. Vous vous frottez qui plus est au cinéma.**

**Quel a été votre parcours?**

Vincent Thomasset: J'ai toujours beaucoup lu gamin. Je me prenais pour un poète maudit. Après une dépression, puis un échec à une prépa littéraire, je ne savais pas quoi faire de ma vie. Jusqu'à ce que je sorte avec une fille qui faisait du théâtre. Ça a donc été une découverte par accident. Mais là, en tant qu'interprète, dirigé notamment par Pascal Rambert au Théâtre de La Colline, j'avais l'impression d'être du bon côté des mots. Puis un peu par hasard, à 33 ans, j'ai été pris à Ex.e.r.ce (*Centre chorégraphique national de Montpellier, à la pointe de la recherche contemporaine, ndr*). J'étais le plus vieux des quatre candidats français sur les douze retenus! Mais ma formation principale, c'est l'école du regard: observer tous les signes sur le plateau.



Michèle Gurtner et Lorenzo De Angelis, dans *Bodies in the Cellar*, à voir ce week-end au Far. ILANIT ILLOUZ

**Quel rapport entretenez-vous justement avec la scène, et en l'occurrence le théâtre?**

Vincent Thomasset: Avant d'y revenir par la création, j'ai fui le théâtre parce qu'on veut y parler des choses: la guerre, l'amour, la mort, etc. Mon but était de chercher comment parler des choses sans en parler: ouvrir des possibles. Je ne voulais pas faire de spectacle, mais des performances, comme dans *Topographie des forces en présence*. Jusqu'au moment où l'envie de créer du reproductible m'est venue, avec *Sus à la bibliothèque!*, mon premier spectacle et le premier épisode des *Protragonistes*. Ce qui m'intéressait, c'était de m'attaquer au savoir.

**Pourquoi vous réappropriez aujourd'hui le matériau théâtral qui a inspiré Frank Capra avec son mythique *Arsenic et vieilles dentelles* (1944)?**

Vincent Thomasset: *Arsenic et vieilles dentelles*, d'abord un gros succès à Broadway, est la première pièce que je suis allé voir au théâtre, avec mon professeur de français. Ma démarche n'a donc rien de cinématographique. Le film est un prétexte. Sur ses 1h50, j'en ai retranscrit 1h10 à partir de l'an-

glais, que je maîtrise moyennement. J'ai démembré le texte, dans un rendu parfois volontairement incompréhensible.

**Vous aimez donc détourner la fiction...**

Vincent Thomasset: Oui, un peu comme quand je me suis mis à lire *Treblinka* à 12-13 ans, ouvrage qui m'était interdit dans la bibliothèque de mes parents. On y décrit la construction de la gare où s'arrêtent les trains de déportés, qui n'est autre qu'un décor de cinéma. L'impact et la violence de cette lecture ont créé un schisme en moi, un vrai tremblement de terre mental qui engendre de nouveaux repères. Ça dépasse l'entendement. Comment, dès lors, croire en une fiction et arriver soi-même à la mettre en jeu?

**D'où votre souhait constant de la déconstruire par le théâtre?**

Vincent Thomasset: Petit à petit, je vais en effet vers le théâtre, mais en cherchant à échapper à l'interprétation. J'ai démarré mon travail en faisant dire le texte par un logiciel de reconnaissance vocale. Ensuite, j'ai eu recours au chœur, à trois voix. Dans *Arsenic et vieilles dentelles*, ce n'est pas le texte qui

m'intéresse, mais le corps de l'acteur. Celui de Cary Grant y est assez hallucinant, dans un surjeu permanent relayé par Lorenzo De Angelis, mon alter-ego sur scène. J'ai d'ailleurs dissocié corps et texte sur le plateau. Moi, je fais le narrateur côté cour. Et Jonathan Capdevielle se charge des voix de tous les comédiens, au micro. C'est le travail de la partition chorégraphique qui m'interpelle, et les écarts de sens constants.

***Bodies in the Cellar* est-elle la suite des *Protragonistes*?**

Vincent Thomasset: Même s'il ne s'agit pas d'un autre épisode, il existe des liens évidents entre les deux. Comme la présence de l'anorak, qu'on avait utilisé initialement pour se protéger du froid. Aujourd'hui, je m'en sers pour échapper au public. Car être sur scène est porteur d'une certaine violence. Je trouvais donc assez juste de se protéger. Etre réfractaire au plateau, c'est le thème de ma prochaine création. Une autre façon d'explorer l'acte de résistance. I

*Les Protragonistes*, ce soir à 19h, *Bodies in the Cellar*, di 11 et lu 12 à 21h, au Far, jusqu'au 17 août, www.festival-far.ch

## L'art qui se demande ce qu'il est

**CRÉATION** • Philippe Wicht questionne l'émergence de l'art dans la vie. Influencé par Warhol, le jeune comédien présentera sa «Commande» au festival Far° à Nyon.

THIERRY RABOUD

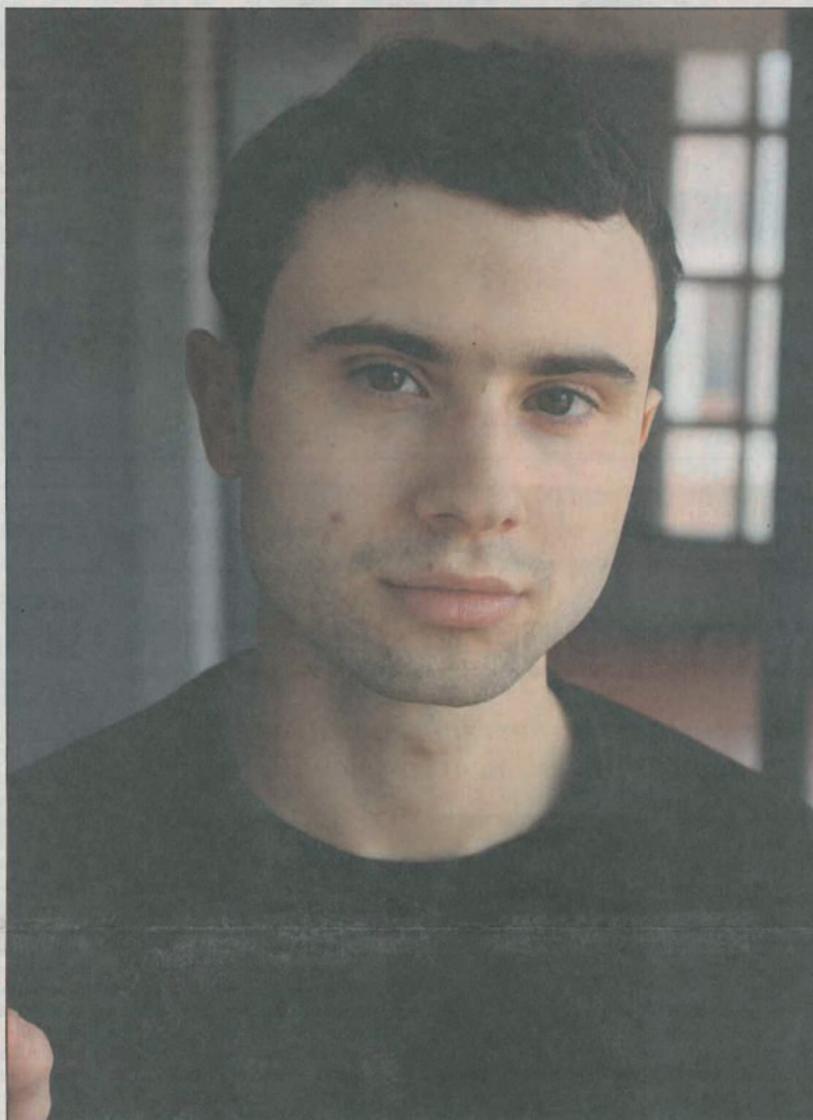
«Tu vois comment.» Cette interjection bien de chez nous est placée au fronton du Far°, festival des arts vivants qui a débuté hier à Nyon, et qui s'étend sur dix jours de spectacles et de questionnements. Appliquée à la création contemporaine, la formule invite à découvrir ces démarches qui dessinent l'art en forme de point d'interrogation.

Parmi celles-ci, la performance de Philippe Wicht aimerait bien «voir comment» l'art se fabrique et se définit. Passionné par la quête du sens dans la pratique artistique, le comédien fribourgeois s'est vu commander une création par la directrice du festival, Véronique Ferrero Delacoste. Le jeune artiste y a répondu avec «Commande», un projet qu'il présentera trois soirs à Nyon et qui cherche à saisir avec une transparence extrême comment la vie peut donner naissance à l'art.

### Construire le sens

Rencontré dans un bistrot lausannois pour évoquer son projet, Philippe Wicht se montre disert, passionné, à tel point qu'il en laisse refroidir son café. «Véronique voulait quelque chose qui puisse construire une interaction avec le public, remettre en question la dynamique entre l'artiste et les spectateurs. J'ai accepté avec plaisir, car c'est un thème qui se situe dans la droite ligne de mes réflexions sur pourquoi et comment faire de l'art aujourd'hui.»

Des réflexions qui se sont affinées durant ses années de formation. Après avoir été initié à la scène au sein de la troupe du Collège Saint-Michel dirigée par Anne Dumas, il se rend une année à La Paz, en Bolivie, pour se former au théâtre de mouvement. De retour à Fribourg, et après un passage par la section d'art dramatique du Conservatoire de Fribourg, il entre à La Manufacture, Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, à Lausanne. Une formation vue comme une thérapie personnelle, parfois violente, mais qui



Philippe Wicht utilise la scène pour fabriquer de l'art et mieux voir de quoi il est fait. MARIO DEL CURTO

permet un grand travail sur soi. Car «on n'y apprend pas à être comédien. On y apprend plutôt une discipline du désir, qui donne envie d'y croire, de ne rien lâcher». Et lorsque le Far° lui propose de mettre en scène

le rapport de l'artiste au public et à l'art en général, il choisit de s'accompagner de Christophe Jaquet, Marinka Limat et Julia Perazzini, trois performeurs avec lesquels il monte son projet, ironiquement intitulé

«Commande», comme pour souligner l'authenticité et la sincérité de la démarche artistique.

Une authenticité que le Fribourgeois installé à Lausanne qualifie de plastique, en réf-

rence à Andy Warhol, une figure dont il s'est beaucoup inspiré pour le projet. «Chez lui, tout est aplati, plaqué de manière frontale sur des choses très générales, comme des images en série de boîtes de soupe ou de personnalités. Il donne un objet à voir dans sa répétitivité, et c'est au spectateur de construire le sens de cet objet en tant qu'œuvre d'art.»

### Fabrique d'art vivant

Tout comme cette tasse, désormais vidée, que Philippe Wicht brandit, se demandant ce qui en elle peut devenir art. De même avec cette banane qu'il prévoit de placer au cœur de l'une des scènes du projet, s'interrogeant par le jeu théâtral sur le statut ontologique du longiligne fruit. «Est-elle considérée autrement car nous l'utilisons au théâtre, étant dans une position de créateur? Si je prends cet objet et je le montre, devient-il pour autant un accessoire artistique? Je n'ai pas fait cet objet, ce n'est pas ma main qui l'a créé. Mais le fait de la placer sur un plateau de théâtre peut suffire à en faire un objet artistique.»

Le spectateur est alors invité à contempler ce théâtre miroir de lui-même, proposé comme un tableau ouvert au sens. «C'est une performance machinique et répétitive, dans laquelle les artistes travaillent, fabriquent de l'art sur scène à partir de thématiques volontiers primitives. Mais c'est cette répétition qui permet d'ouvrir la réflexion sur le sens de l'art. La performance se veut radicale, car faite de choix clairs et systématiques, comme un tableau extrêmement cadré dans lequel il y aurait tout un vivier en mouvement.»

Dans ces scènes où rien devient prétexte à la création, la vie est faite art par la magie du théâtre et le courage de ceux qui acceptent d'y croire. Histoire de voir comment. I

> «Commande», par Philippe Wicht, 12, 13 et 14 août, 19h, Esp'Asse, Nyon.

> [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

**PLEIN AIR** Dès vendredi, le collectif genevois Les Fondateurs improvise un spectacle performance dans un pâturage jurassien.

## Une création dans un alpage

CONTESSA PIÑON  
contessa@lacote.ch

Le point de départ des «Fondateurs dans le Jura» est une balade. Jusqu'à vendredi, soir de la première, le lieu sera tenu secret pour créer un effet de surprise auprès des spectateurs. Durant trois soirées, si la météo le permet, ils seront conduits en car quelque part dans le Jura sur le site où la compagnie genevoise Les Fondateurs joueront, ou plutôt improviseront. Juste là au milieu des pâturages, au cœur de ce paysage qui se suffit à lui-même, dans une sorte d'enclos délimité par un muret de pierres, 2150 pour être exacte.

Sur cet espace verdoyant de 3000 m<sup>2</sup> où habituellement paissent des vaches, les dix comédiens doivent s'approprier les lieux et raconter une histoire. Le fil rouge, ce sont ces 27 troncs lourds à porter qui pèsent tant sur les épaules de Julien, Fiamma, Vincent, François, Aurélie, Pauline, Camille, Pierre-Jean et les autres acteurs. Pour leur création, «Les Fondateurs dans le Jura» ont besoin de 105 mètres de cordes, 55 kilos de branches et 63 mètres de ficelle, rien de plus.

### L'histoire se scénarise de manière collective

A la base, rien est écrit, la troupe improvise tout en défendant l'idée de départ germée dans l'esprit de Zoé Cadotsch et de Julien Basler, les deux concepteurs. «L'espace à occuper étant vaste, les comédiens misent sur l'aspect visuel et performatif, soulignent-ils, les dialogues ne sont pas l'essentiel. On se bat contre un lieu qui est vaste.» Le spectateur peut être happé, détourné



Dans un alpage jurassien, proche de Nyon, le collectif genevois Les Fondateurs improvise avec 27 troncs. Cette création est à découvrir dans le cadre du Festivals des arts vivants à partir de vendredi. AUDREY PIGUET

de l'action par le paysage, le ciel, un chant d'oiseau ou le tintement des cloches au loin. «Peu importe, nous sommes accueillis par cet endroit, on s'y inscrit, on construit un monde là au milieu, mais après notre passage nous ne laisserons aucune trace, le lieu est plus fort que nous», commente Zoé Cadotsch et de Julien Basler.

L'équipe travaille en groupe, sans metteur en scène. Julien Basler joue, tandis que Zoé Cadotsch porte tout de même ce regard extérieur. «Mais je n'ai pas davantage de poids que les autres», précise-t-elle. Mardi lors de la répétition, elle cadrerait les actions, demandant davantage de lisibilité aux comédiens qui

n'ont pas un personnage à défendre. Ces derniers sont partie prenante du projet, amenant des propositions pour débloquer une situation ou la clarifier.

Tous endossent une salopette bleue de travail de style différent, sorte de marque de fabrique du collectif. «L'individualité est au service du groupe. Les Fondateurs racontent une civilisation qui se met en place, avec une certaine technique, qui construit son propre environnement, mentionne les deux concepteurs. Le groupe s'organise pour mettre ensemble les troncs et ériger une structure qu'on imagine tente, tipi, maison, temple, église... A chacun de

se l'approprier.

Pourtant si le groupe prime, un individu doit bien donner l'impulsion de la construction, l'ordre de réunir les troncs, de les assembler... Un leader doit bien se détacher à un moment ou un autre pour qu'une action se déclenche et que la trame de l'histoire avance. Sans vouloir nier les personnalités, les concepteurs refusent de donner des caractères aux individus. «Ils arrivent vides, il y a des règles de base à respecter. L'un ne doit pas prendre le dessus, à chacun de trouver sa place et de servir le collectif.»

La troupe joue aussi avec un chrono, le site n'étant pas éclairé, la création doit être bouclée

en 70 minutes environ, avant que la nuit ne tombe. La fin semble la plus clairement écrite: «elle est plus carrée et moins libre.»

Depuis quatre ans, Les Fondateurs improvisent à l'Usine à Genève. Ils ont créé plusieurs séries autour de cette idée: «Les Fondateurs font du théâtre», en septembre «Les Fondateurs se marient», «les Fondateurs font des enfants»... ●

### INFO

**Les Fondateurs dans le Jura**  
Du vendredi 9 au dimanche 11 août, 18h45, départ en bus, rendez-vous à l'Usine, prévoir des habits chauds et des bonnes chaussures.  
Retour assuré vers 22 heures.

**PERFORMANCE** Cristian Chironi évoque avec nostalgie la perte de nos repères.

## Découper des images dans des livres

La volonté n'est ni de choquer ni de provoquer. L'artiste italien Cristian Chironi joue avec des choses apparemment sacrées: découper des images dans un livre d'art dans un musée: lieu qui met en scène la culture dans un certain décorum.

Cristian Chironi s'installe deux soirs au Musée historique et des porcelaines pour une performance intitulée «Cutter» qui se regarde, s'écoute et se touche. Caméra vissée sur le front, il s'assoit à une table et feuillette des livres d'art des années 50 à 70 aux feuilles légèrement jaunies. «Ce sont des livres achetés à petit prix, 1 ou 2 euros sur des marchés», mentionne-t-il. Image après image, il découpe les représentations qui touchent la faune, la flore, les déserts, les glaciers, les paysages, tout ce qui est menacé de disparition ou qui a déjà disparu. Ensuite, il les réunit, les assemble formant une nouvelle identité, forçant les images au dialogue. «Je suis comme Robinson Crusoe», dit-il. Ou



L'artiste coupe des photographies dans des livres d'art et les assemble pour les faire dialoguer. DR

Dieu? «Non, cela ne se situe pas sur ce plan. Je suis un botaniste, c'est le regard du touriste que j'interroge, qui a perdu son sens. Aujourd'hui on contemple l'Himalaya, un hamburger à la main. Nous consommons, nous avons perdu le contact direct avec la réalité. «Cutter» est une découverte, une réinterprétation nostalgique puisque je travaille sur quelque chose de perdu.» Les ouvrages issus de cette proposition pourront être feuilletés au Musée historique

et des porcelaines dans le cadre de l'exposition «Un été sicilien». «Je ne souhaitais pas qu'ils soient placés dans des vitrines. Je voulais que le public puisse les toucher et les consulter.»

• COPIN

### INFO

**Cutter**  
samedi 10 et dimanche 11 août, 19 heures,  
Musée historique et des porcelaines à Nyon.

### A VOIR

## Echange sur fond de road-movie



© STEFAN BOHLIN

Mais si, rappelez-vous des essuie-glaces dans la pluie et la nuit, la poésie incantatoire d'un road-movie européen qui mène ses personnages d'Allemagne au Portugal. La découverte de soi, la nostalgie de Lisbonne, tirée à quatre épingles par la caméra de Wim Wenders dans son film «Lisbonne story». «On m'a beaucoup parlé de ce film et des similitudes avec mon spectacle, explique Gunilla Heilborn, créatrice suédoise de «This is not a love story». C'est vrai que je suis très influencée par le cinéma». Dans sa pièce à voir demain et samedi, ils sont deux, Vera et Kowalsky, et partent du cap Nord pour

rejoindre Lisbonne. Ils parlent, dansent et ne cessent de poser des questions sur «qui fait quoi?», «où?», «quand?» et «comment?». L'introspection renvoie à la recherche de soi, sur le mode de l'échange. Comme son nom l'indique, «This is not a love story» n'est pas une histoire d'amour, mais une histoire tout court. «Je me suis inspirée de ma propre expérience, confie la chorégraphe. J'ai voyagé en train du Cap Nord à Lisbonne, en respectant des arrêts dans les différentes villes d'Europe que je traversais.» Ce temps long du voyage en train, c'est l'occasion, pour les protagonistes, d'aller au fond d'eux-mêmes, d'essayer de se comprendre, de se découvrir, de découvrir leurs propres failles. A l'image de cette scène où Kowalsky déroule un portrait de Fridtjof Nansen. «Le choix de ce fameux explorateur norvégien n'est pas un hasard, son expédition dans l'arctique en 1888 avait été difficile, elle symbolise ces failles qui habitent quelquefois nos vies», lance Gunilla Heilborn. • DBU

# «On a l'impression que tout fait partie du spectacle»

**NYON.** Le FAR explore les arts vivants de manière insolite. Entre voiture et pâturage, tous les décors sont permis!

«Dans la nuit, un véhicule vous attend. Au volant, un chauffeur vous conduit à travers la ville selon un trajet que lui seul connaît. En route, tout peut arriver.» Voilà qui devrait titiller l'intérêt des curieux. Création insolite, «Drive In #6» a été imaginée par Strasse. Ce collectif de jeunes Italiennes considère les paysages urbains comme des espaces scéniques aux potentialités multiples.

«Il se passe des choses à l'intérieur et à l'extérieur de la voiture, mais on ne sait pas exactement quoi, le mystère



Le collectif italien se produira pour la première fois en Suisse. -STRASSE

est bien gardé», explique Ana-Isabel Mazon. Pour la chargée de communication du FAR, l'intérêt se trouve dans le fait que les artistes n'accueillent qu'un seul spectateur à la fois,

qui se retrouve «hors de sa zone de confort». L'expérience s'annonce déroutante!

Véronique Ferrero Delacoste a pris part à cette expérience à Milan: «On est tellement aux

aguets que l'on a l'impression que tout fait partie de la mise en scène, même les choses banales du quotidien», raconte la directrice de programmation, enthousiaste.

Autre création qui vaut le détour: celle de la troupe suisse Les Fondateurs. Dans un alpage tenu secret jusqu'au dernier moment, les artistes vont créer un décor sous les yeux du public, uniquement avec du matériau naturel. Pour chaque performance, il est recommandé d'acheter les billets à l'avance, sur le site web de l'événement ou à l'Usine à Gaz de Nyon. -MARINE GUILLAIN

**Festival des arts vivants (FAR)**  
Du 7 au 17 août. Spectacle «Drive In #6»: tous les jours, 20h à 23h. De 18 à 25 fr.  
→ [festival-far.ch](http://festival-far.ch)

Critique: «Les Protragronistes», au far° Festival des arts vivants, à Nyon

## Vincent Thomasset, la parole décantée

«D'abord, d'abord d'abord, vraiment, pour commencer il a fallu: - acheter une tenue adéquate / - ouvrir un magasin / - rentrer chez lui / - parler à sa fille.» Puis: «Suffisamment éloignés de la côte, les indigènes, derrière les arbres et les buissons, regardent la mer. Il pleut. Les nuages épais, gris, tomberont bientôt.» Dans *Les Protragronistes*, au far° Festival des arts vivants, à Nyon, Vincent Thomasset est l'ordonnateur d'un discours souvent affolant qui mêle infos générales, récits linéaires, souvenirs personnels, listes de tâches à accomplir ou encore extraits de dialogues.

Une matière vivante délivrée au micro dans un angle mort de la scène, tandis que le danseur Lorenzo De Angelis, encapuchonné dans une doudoune portée à même un short, ressuscite un personnage de *Sus à la bibliothèque!*, précédente pièce de Vincent Thomasset qui se terminait sur un numéro d'équitation. Là aussi, la soirée finit fouettée par une chambrière, grande cravache qui permet de

faire tourner les chevaux à la longe... Travail sur le décalage, la trace et l'éternelle ébauche, *Les Protragronistes* ne se contente pas d'amuser par son côté absurde. Cette pièce raconte aussi la mélancolie inhérente à la vie.

Pour Vincent Thomasset, tout a commencé à 12 ans, lorsqu'il a découvert *Treblinka* dans la bibliothèque interdite de ses parents. Il apprend dans cet ouvrage qu'un décor riant avec fleurs et fausse horloge accueillait les déportés à leur descente du train de sorte à faciliter leur entrée dans le camp. Depuis, en ami-ennemi de la fiction, il

scrute la mince paroi entre vrai et vraisemblable, décline ses diverses décantations. D'où la variété de sa partition. Plus ou moins primaires ou élaborés, ces «parlers» racontent tous le besoin humain de communiquer.

La danse joue, elle, l'opacité. Trace d'un précédent spectacle, elle est aussi la mémoire d'une gestuelle éculée lorsque le danseur adopte des positions expressionnistes. Effroi, envie, lutte intérieure et extérieure, Lorenzo De Angelis excelle dans ces restitutions raffinées.

Pour quel résultat? Un spectacle en suspens, stimulant, qui

questionne le rôle de la parole et la variété des univers, réels et imaginaires. Sans doute proche de *Bodies in the Cellar*, à voir dimanche et lundi soir, où le même Vincent Thomasset a réécrit pour la scène le film de Frank Capra *Arsenic et Vieilles Dentelles*. Une «désadaptation» qui annonce aussi une grande liberté de ton et d'action.

**Marie-Pierre Genecand**

**Bodies in the Cellar**, les 11 et 12 août, au far° Festival des arts vivants, à Nyon, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)  
Le festival se poursuit jusqu'au 17 août.

## ARTS VIVANTS

# Le festival far° investit Nyon

**Le far°**, festival des arts vivants à Nyon, propose jusqu'au 17 août plus d'une vingtaine de spectacles entre théâtre, danse et performance. Fidèle à sa ligne, la manifestation présente des créations qui sortent du cadre scénique.

«Tu vois comment», le titre de cette année, détourne une expression locale. Il met en exergue l'intérêt du festival cette année pour la fabrication des œuvres et le processus créatif.

**Nouveaux artistes** associés au far° pour 2013-2014, Anne Delahaye et Nicolas Leresche développent une recherche sur le thème du débordement. Ils proposent «Pouvoir du point», une triple conférence dans laquelle Wikipédia et PowerPoint sont utilisés justement comme agents du débordement, explique le festival.

Pour construire le contenu des discours, les liens hypertextes de Wikipédia sont utilisés avec pour point de départ l'article «débordement». Les trois conférenciers dérivent chacun de leur côté à l'intérieur de l'encyclopédie en ligne. Les trois voix se parasitent, le désordre s'installe et l'issue est imprévisible.

**Dans «La Dérive** des continents», le chorégraphe Philippe Saire s'associe à l'auteure Antoinette Rychner pour une recherche entre mouvement et texte. Les deux artistes se sont référés librement à «L'Odyssée» d'Homère comme point de départ. Ils en ont retenu des fragments mis en lien avec des préoccupations actuelles telles que filiation, anonymat, héroïsme, sécurité et égalité des sexes.

Le collectif italien Barokthe-great propose des performances qui s'adressent au cerveau reptilien des spectateurs. «Indigènes», avec sa pulsation imperturbable et son atmosphère étrange, agit comme un stroboscope pour l'œil.

**Autre collectif italien**, Strasse propose une performance pour un spectateur à la fois, qui est emmené en voiture et «sur la route, tout peut arriver». Dans une thématique connexe, la Suédoise Gunnilla Heilborn présente un «road movie chorégraphié» pour deux interprètes.

Eszter Salamon, d'origine germano-hongroise, réactive de son côté des entretiens faits entre 2006 et 2012 avec une femme vivant

dans un petit village du sud de la Hongrie portant le même nom qu'elle. Reprenant les paroles de son homonyme, elle incarne sur scène l'histoire de cette femme de 62 ans en revisitant de mémoire ses gestes et ses intonations. ATS

> [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



Anne Delahaye du «Pouvoir du point». FAR

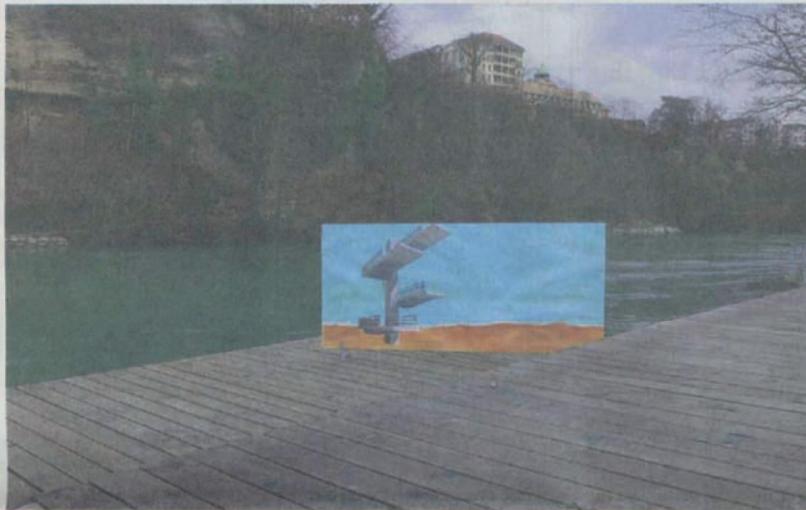
**RELÈVE** Cette année, c'est au tour de la Haute école d'art et de design de Genève de goûter à une collaboration avec le Far.

## Echange de bons procédés entre les étudiants et le festival

GREGORY BALMAT  
info@lacote.ch

Sortir d'une haute école et plonger dans la vie active n'est pas chose aisée. Etudier l'art dans le cadre d'une HES équivaut bien souvent à évoluer dans un milieu protégé, certes enrichissant mais parfois loin des réalités extérieures. Après la haute école de théâtre La Manufacture, à Lausanne, et le Gymnase de Nyon, la Haute école d'art et de design de Genève collabore cette année avec le Far. «Il n'est pas question d'être cynique», explique Yan Duyvendak, enseignant et coordinateur de l'option art /action à la HEAD. «Mais la réalité, c'est que l'art est un marché. Le travail d'une école est justement de préparer au mieux ses élèves aux codes qui le régissent. Il s'agit pour eux de sortir de l'établissement en étant armés.» Cette préparation à la vie post-diplôme passe idéalement par des expériences concrètes en partenariat avec différents acteurs des milieux culturels et des entreprises. Encore faut-il que ces derniers puissent en tirer quelques avantages.

**Créer et montrer**  
La collaboration entre la HEAD et le Far s'inscrit dans cette logique. Cet échange de bons procédés permet aux étudiants de découvrir les coulisses et les enjeux d'une telle manifestation. Mais c'est aussi bénéfique pour le Far. En plus de profiter de la fraîcheur de la relève, l'équipe peut compter sur un ap-



A Nyon, «Walking Head» se présente comme un parcours pédestre (à l'image, un projet réalisé à Genève); c'est le fruit d'un travail sur le débordement, avec les artistes associés du festival. DR

port humain non négligeable avec son concept d'anges gardiens, c'est-à-dire d'étudiants qui soutiennent les artistes pour diverses tâches. Un plus pour le bon déroulement du festival (lire encadré).

### ANGE GARDIEN D'ARTISTE

Présent dans plusieurs manifestations européennes, le concept d'anges gardiens s'invite pour la première fois à Nyon. L'idée est simple: proposer aux artistes invités d'être accompagnés par un élève durant la totalité de leur séjour. Cette aide logistique jour après jour est aussi synonyme de rencontres riches en enseignements et un moyen pour la HEAD de renvoyer l'ascenseur au festival. «Cela fait partie du deal, concède Yan Duyvendak, enseignant. Le Far fait beaucoup pour nous. Mettre nos élèves à sa disposition me paraît naturel. De plus, nous avons essayé de trouver des échos entre les préoccupations des étudiants et celles des artistes qu'ils accompagnent.»

Dès le début de l'année, les élèves des trois volées de la section art /action de la HEAD, se sont vus offrir l'opportunité de participer à l'élaboration de l'édition 2013 du Far. À raison d'une fois par mois, les étudiants ont pris

part aux réunions préparatoires de l'équipe du festival. Une expérience dont ils ont gardé une trace sous la forme de plusieurs journaux de bords, véritables mini-livres d'artistes.

«Les étudiants ont soif de concret, poursuit Yan Duyvendak, ils ont donc particulièrement apprécié le fait de se confronter à des problèmes pragmatiques.» Un travail en amont précieux pour de futurs artistes amenés à se frotter à de tels événements lorsqu'ils voleront de leurs propres ailes.

Parmi eux, Nina Kennel, est étudiante en troisième année. «Aujourd'hui, un artiste est obligé d'apprendre à s'autoproduire, explique-t-elle. Connaître le fon-

ctionnement d'un festival d'art de l'intérieur est un vrai plus.» On imagine aussi que le fait de connaître les protocoles de sélection des artistes invités est un atout pour la suite.

### Deux projets

Cette expérience est aussi l'occasion d'aller à la rencontre du public. Dans cette optique, la HEAD et le Far proposent deux projets distincts dans la programmation: «Acting Head» et «Walking Head». Le premier consiste en une exposition de travaux d'étudiants. «Le but est de sortir de l'école ces créations et leur concepteur, explique la directrice du Far Véronique Ferrero Delacoste. De les confronter à d'autres lieux d'exposition que ceux qui leur sont familiers, de les mettre un peu en danger.»

«Walking Head», de son côté, est un travail au long court s'inscrivant dans le cadre du compagnonnage entre le festival et les deux artistes associés, Anne Delahaye et Nicolas Leresche, autour du thème du débordement. Ce deuxième projet propose aux visiteurs un nouveau regard sur Nyon, au gré d'un parcours pédestre. Ce concept induit une importante réflexion sur la mise en situation d'une œuvre dans un cadre ouvert et urbain. ◉

### INFO

**Acting Head.**  
Samedi, 15h (180'). Esp'asse, Route de l'Etraz 20, Nyon.

**Walking Head**  
Dimanche, 15h (90'env), départ dans la cour de l'Usine, 1 rue César Soulié, Nyon

**ATELIER D'ÉCRITURE** «Думи мої - Dumy Moyi», François Chaignaud

## Révérence et référence

Chaque jour, «La Côte» publie un texte produit par les participants de l'atelier d'écriture du Far, en écho aux spectacles vus. Aujourd'hui, un texte issu de la résidence «Watch & Talk», étroitement liée à l'atelier d'écriture, et qui rassemble de jeunes artistes autour de discussions critiques.

C'est un solo. Le danseur n'est pas sur scène mais au cœur de la salle communale. Le public est assis sur des poufs en plastique transparent disposés sur trois côtés. Le performeur semble avoir emprunté des éléments de son costume à un musée d'ethnographie. Son corps pailleté

est dénué de pilosité. Son costume dégage l'odeur du vieux tulle. Atmosphère kitsch. Il chante en russe, en italien et en anglais. Au fil des transformations de chant, des danses et des costumes, se crée une suite de numéros qui relève autant du cabaret que d'une cérémonie rituelle.

Coiffe à plumes rehaussée de deux perroquets et d'un faisan. Crinoline en poil. Tresse en osier haute de deux mètres portée en sac à dos. Roulements de tambours. Par des tours, des révérences et des sauts, il manque plusieurs fois de heurter le public dans un titillement d'interaction.

Ses actes semblent autant tenir du simulacre que d'une of-

frande authentique. Evoquant un cabinet de curiosités, il nous plonge dans l'incertitude où l'imaginaire de l'imaginaire s'enchaîne, perdant toute trace d'origine. Références multipliées et décontextualisées, le corps joue au pastiche. François Chaignaud se joue de l'exotisme «eurocentrique» qu'il touche à la géographie, à la tradition, au genre ou à l'art. **JULIE GOUJU, CÉLINE ZUFFEREY, YASMINE HUGONNET, BOJANA BAUER ET ANTOINETTE RYCHNER**

### INFO

**Atelier d'écriture**  
Tous les jours, jusqu'au 17 août  
De 11h à 13h et de 14h à 17h  
Ouvert à tous.  
Participation à la carte.  
Inscriptions: 022 365 15 50



## Le far°, festival des arts vivants à Nyon, flirte avec l'étrangeté jusqu'à samedi

### Critique

«La dérive des continents»  
du chorégraphe Philippe  
Saire parvient à bon port

La fabrication et le voyage. Deux thématiques de la 29e édition du Festival des arts vivants (far°) à Nyon. Que cela soit le voyage mental avec des performances baroques, émouvantes. Ou le voyage physique et imaginaire du collectif italien Strasse avec leur création où le spectateur, seul avec une conductrice, est face à l'écran formé par le pare-brise d'une voiture. Une expérience déroutante à vivre jusqu'à la fin du festival.

*La dérive des continents*, dernière création du chorégraphe Philippe Saire, n'échappe pas à ce sentiment d'étrangeté. Il a coécrit avec l'auteure Antoinette Rychner une fable sur les enjeux du vivre ensemble aujourd'hui. En s'inspirant de *L'odyssée* d'Homère, l'artiste mêle texte, mouvements et éléments du décor. Il s'agit d'une œuvre cinéti-

que où les réactions en chaîne se succèdent grâce à des installations ingénieuses et où les valeurs fondatrices de notre civilisation moderne sont essaimées mine de rien. Les dialogues sont interprétés par un quatuor masculin. Une virilité exacerbée à travers une certaine violence, manifestation du mâle primitif que l'on a déjà pu entrevoir dans la gestuelle de *Lonesome Cowboy* du même chorégraphe. Il se fait ici acteur, un peu hésitant, aux côtés du comédien Christian Geffroy-Schlitter, du danseur Philippe Chosson et du musicien Stéphane Vecchione. Par eux, c'est la parole d'Ulysse qui s'exprime, laissant derrière elle celle de la femme, restée au pays. Des femmes qui n'apparaissent que dans les récits souvent peu flatteurs faits par l'un ou l'autre des interprètes.

**Corinne Jaquéry**

far° A Nyon, jusqu'au sa 17 août.  
[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



«La dérive des continents» de Saire au far° à Nyon. PHILIPPE WEISSBRODT

## Circulez de nuit, il y a tout à voir



«Drive\_in #6/Nyon», parcours en voiture pour un «spectateur» où les éléments du décor composent un film imaginaire. Une silhouette, et le lac qui se rapproche à chaque foulée: que va-t-il se passer? Ces apparitions questionnent le réel et alimentent la trame qui se déploie au fil du parcours. 7 AOÛT 2013

**> Performance** Au far° Festival des arts vivants, à Nyon, des artistes proposent une échappée en voiture

**> Esquisse d'un road-movie confidentiel**

Jessica Richard

Immobile sous la pluie. Quelqu'un. Est-ce un homme, une femme? Je ne distingue pas son visage, barré par un capuchon rouge. Son corps évoque les coquelicots après l'orage. Jeté là, présent pour personne, battu par la flotte, les jambes nues, le spectre s'éloigne dans le vert. En contrebas, des ruches teintent l'orée du bois. Jaune, bleu, vert. La mécanique s'emporte au rythme de la musique. Coup de volant à gauche, quelques gouttes s'infiltrent par la fenêtre, les roues rompent les flaque. La cadence s'accélère encore pour effacer cette rencontre. Déjà, ce

n'est plus qu'une tache rubescente, un souvenir laissé à la campagne. Je ferme les yeux, fondu au noir. Nouveau plan.

Le film est mental. La caméra, c'est moi, c'est vous. Il suffit d'embarquer avec Strasse, collectif d'artistes italiens, présents cette année au far°. Strasse vient du dehors, du monde de la rue, porté par deux femmes qui, depuis 2006, explorent les décors urbains, déconstruisent le donné. Francesca De Isabella est la conductrice qui vous mènera à la rencontre de l'actrice Sara Leghissa et des autres, quelque part, là-bas.

*Drive\_in #6/Nyon* est une expérience de l'altérité, de l'apparition de l'autre dans l'horizon du soi. Cette performance, à laquelle on assiste seul, est un dialogue entre cinéma et théâtre. Libéré du poids du matériel, des contraintes des planches, le jeu se vit comme un souffle qui remue les corps et brasse les paysages. Monter dans leur voiture, c'est faire place à l'articulation rythmique de l'émotion. Quand le moteur vrombit, de l'autre côté des vitres s'ouvre le possible. On oublie vite que quelqu'un nous guide au travers de ce plan-séquence idéal. Il faut s'abandonner pour fantasmer.

Il est 20h. Nyon ruisselle de partout quand je claque la portière. Seule avec une inconnue au volant. Sensation étrange que celle d'être dépossédée de la suite des événements. Plus de smartphone à chatouiller, ni de décisions à prendre. Je suis en suspens. Les premières appréhensions se dissipent, la curiosité prend le dessus. Déjà apparaît une jeune femme qui a renversé ses affaires. Un petit lion orangé s'évade du tas de bibelots répandus sur la route. Le récit est lancé. Rapidement, la voiture quitte la ville, s'engouffre dans des ruelles résidentielles, puis sur des chemins flanqués de cailloux et de nappes boueuses. Flirtant avec le tempo des essuie-glaces, une mélodie évoque *Car Cleveland* de John Lurie. Du reste, j'ai l'impression d'être dans *Stranger than Paradise*, le froid en moins. Enivrée par l'air dans mes cheveux et le blues du saxophone, il fait bon incarner la pellicule.

Ralentissant près d'un impressionnant talus de terre, j'aperçois un homme dénudé qui dégringole et une femme lunaire qui marche les yeux dans le vague. Impériale. Elle avance, inaccessible. Ce sont deux chiens errants qui s'ignorent sur un sol en morceaux. Encore une énigme à l'histoire secrète que je tisse en silence. Autre direction. Mouvement d'appareil et, soudain, ce couple improbable qui vagabonde. Lui cueille des mauvaises herbes pendant qu'elle baragouine dans une radio d'une autre époque. Est-ce le même homme, celui du talus? Pourquoi est-il là à présent? Au pas, seule résonne la voix enraillée de la fille. Derrière elle, le Jura, coiffé d'un nuage de ouate dense et rose. Absurde photographie.

.....  
**Orchestré subtilement,  
«Drive\_in #6/Nyon»  
est un chevauchement  
constant entre réalité  
et fiction**  
.....

Sans un regard, la conductrice monte le volume. Nous filons à nouveau, élaboussant tout au passage. Une paisible étrangeté m'entoure alors que nous gagnons la plaine de l'Asse. Je distingue une silhouette au loin. Peut-être la demoiselle au lion miniature? Aussitôt vue, aussitôt disparue. Ce n'est pas

du montage, c'est de la danse.

Alors que la route me ramène au centre-ville, une pancarte du far° me rappelle au réel... C'est fou comme la ville a changé. Maintenant, la luminosité est jaune, palpable, presque gluante. Souverain, un arc-en-ciel nargue le lac. Sur le débarcadère, un canard chasse un héron, tout est matière à rêverie. Au gré d'une marche arrière, je reconnais des ombres familières. Ultime manœuvre. Je retiens mon souffle sur la voix hypnotique de Vincent Gallo. Dénouement final. Orchestré subtilement, *Drive\_in #6/Nyon* est un chevauchement constant entre réalité et fiction. Cette femme aux deux bergers allemands était-elle là par hasard? L'éveil provoqué par la performance illumine le banal d'une lumière particulière. On se met à détailler le rien. Scrutant le dehors à la recherche d'un indice. Par-delà le capot, les personnages surgissent, s'absentent, reviennent là où on ne s'y attend pas. Le spectateur est l'unique fil rouge qui les maintient ensemble. Film d'une seule projection avec une technique maîtrisée: rythme, musique, revêtement, cadrage. Je n'ai pas vu la demi-heure passer. Quittant la voiture, sans mot dire, la conductrice me glisse un billet dans la main. Je n'ose le déplier, tout peut encore arriver.

**Drive\_in #6/Nyon**, Strasse,  
jusqu'au 17 août, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## Le festival du Far, à Nyon, hisse l'insolite et flirte avec l'étrangeté

### Critique

**La dérive des continents, dernière création du chorégraphe Philippe Saire, parvient à bon port**

La fabrication et le voyage. Deux thématiques récurrentes de la 29e édition du Festival des arts vivants (Far), à Nyon. Que cela soit le voyage mental avec des performances singulièrement baroques, émouvantes et ritualisées. Comme le voyage physique et imaginaire du collectif italien Strasse, avec leur création où le spectateur, seul avec une conductrice, est face à l'écran formé par le pare-brise d'une voiture. Une expérience déroutante à vivre sur la route jusqu'à la fin du festival.

*La dérive des continents*, la dernière création du chorégraphe lausannois Philippe Saire, n'échappe pas à ce sentiment d'étrangeté. Accompagné par l'auteure neuchâteloise Antoinette Rychner, il a coécrit avec elle une fable contemporaine sur les enjeux du vivre ensemble aujourd'hui malgré un destin qui malmène. En s'inspirant de *l'Odyssée* d'Homère, l'artiste mêle étroitement texte, mouvements et éléments du décor et fabrique un objet spectaculaire inédit.

*La dérive des continents* est une étonnante œuvre cinétique où les réactions en chaîne se succèdent

grâce à des installations ingénieuses et ludiques et où les valeurs fondatrices de notre civilisation moderne sont essaimées mine de rien. Entremêlés d'Homère, les dialogues sont interprétés par un quatuor uniquement masculin de travailleurs dans un décor d'atelier. Une virilité exacerbée à travers une certaine violence, manifestation du mâle primitif que l'on a déjà pu entrevoir dans la gestuelle de *Lonesome Cowboy*, une pièce précédente du chorégraphe.

Poussant la prise de risques jusqu'au bout, ce dernier se fait ici acteur, encore un peu hésitant, aux côtés du comédien Christian Geffroy Schlitter, du danseur Phi-

lippe Chosson et du musicien Stéphane Vecchione au sens comique avéré. Par eux, c'est la parole d'Ulysse qui s'exprime, laissant derrière elle, celle de la femme - la moitié de l'humanité - restée au pays. Des femmes qui n'apparaissent que dans les récits souvent peu flatteurs faits par l'un ou l'autre des interprètes. Un regret pour cette création qui mérite par ailleurs que l'on s'embarque avec elle dans une *Odyssée* ingénieusement restituée. A revoir au Théâtre de Vidy en novembre.

**Corinne Jaquiéry**

### Nyon

Jusqu'au Sa 17 août  
[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



**Dans *La dérive des continents*, création du Lausannois Philippe Saire, les jeux virils tournent à l'affrontement. DR**

## PERFORMANCE Les deux artistes genevois Gregory Stauffer et Bastien Gachet rendent au corps sa dimension spatiale dans «La léproserie - 2/3». Rencontre.

# Devenir instruments de mesure

DANIEL BUJARD  
info@lacote.ch

Ils sont deux, Gregory Stauffer, 33 ans, et Bastien Gachet, 26 ans. Ils vivent et travaillent à Genève. L'un, Gregory Stauffer, est chorégraphe. L'autre, Bastien Gachet, vient des arts plastiques. Forts de ce mélange, ils présentent le troisième volet de leur création à la léproserie de Nyon, située derrière le Musée du Léman, dans le cadre du Far. Après une première performance au Théâtre de l'Usine, à Genève, et une autre au Festival des Urbaines, à Lausanne, en fin d'année dernière, voici la suite de «Caravelle», nom de baptême du projet proposé par ce duo.

Dans un espace défini, les deux artistes construisent un paysage graphique en utilisant leurs corps comme un outil de mesure. N'est-ce pas redonner à l'humain sa véritable dimension dans le temps et l'espace? «Oui complètement», répond le chorégraphe Gregory Stauffer. Je dirais que le lieu est un choix déterminant pour notre concept. A Nyon, nous dérogeons à la règle par rap-

port aux deux performances précédentes. Car nous allons faire notre spectacle en plein air. Je dirais qu'il y a, à la léproserie, un potentiel de création spécifique, un stimulant qui rend les choses parfaitement abordables au niveau artistique tout en les rendant en même temps très techniques.»

On le comprend, la détermination du lieu a été primordiale quant au choix des deux artistes. «Disons que la léproserie permet de rendre au corps son architecture. Mais aussi, et surtout, il y a une interaction entre nous et ce bâtiment qui possède un certain caractère», précise le plasticien du duo Bastien Gachet.

### Un lieu chargé d'histoire

C'est que le bâtiment nyonnais est chargé d'histoire. Situé en contrebas du jardin de La Duché, la léproserie n'est pas très connue des Nyonnais. Au départ, un malentendu. En effet, dans l'histoire de la cité lacustre, il n'a jamais été question de lépreux à la léproserie. Historiquement, il s'agissait en fait d'une annexe de l'ancien hôpital de Nyon qui se situait en lieu et



La léproserie, derrière le Musée du Léman, à Nyon, était un lieu de quarantaine de l'ancien hôpital de la ville. AUDREY FIGUET

place de l'actuel Musée du Léman. Dans l'ouvrage «Flânerie sur les chemins du passé», de Marcel Dreyfus, aux Editions Slatkine, on peut lire que ce petit bâtiment de quarantaine était «destiné à recevoir les malades atteints de maladies dites fébriles ou on y logeait les diphtériques et les scarlatines».

Pour l'anecdote, une léproserie a bel et bien existé à Nyon, attestée dans des documents datant de 1244. Elle se situait à l'emplacement de l'actuelle Piscine de Colovray. Devant autant de richesse patrimoniale, on devine que les deux artistes aient été instinctivement attirés par ce lieu symbolique du passé nyon-

nais. «Un autre point me semble essentiel, c'est celui du paysage, continue Bastien Gachet. La situation géographique de la léproserie est absolument extraordinaire, de là vous avez un point de vue fantastique sur le lac et les Alpes.»

### Des matériaux spécifiques

En s'appuyant sur un lieu particulier, les deux artistes peuvent mettre à bien leur chorégraphie à l'aide de matériaux spécifiques. «Nous ne dévoilerons pas tout avant le spectacle, mais chaque performance nécessite une remise en forme de notre concept. En l'occurrence, nous allons utiliser principalement du

scotch apposé sur les différents éléments du bâtiment et de l'environnement immédiat, cela d'une manière précise et géométrique. C'est en suivant cette idée que nous bâtissons notre spectacle», détaille le chorégraphe Gregory Stauffer.

Une démarche qui demande une certaine concentration, autant de la part des artistes que des spectateurs. «L'interaction est primordiale, elle demande de l'attention de la part du public. Mais je pense que, malgré le côté austère des choses, le dialogue est simple. Nous sommes vraiment au cœur d'une sorte d'activité ludique», insiste le plasticien Bastien Gachet.

«Il n'y a aucune dimension morale ou intellectuelle dans notre démarche, c'est la sensibilité de l'endroit qui est importante. Elle forme un tout qui participe à un lieu, le but de notre spectacle est de créer une émotion chez le spectateur», complète Gregory Stauffer. Deux artistes, un lieu chargé de symboles et une émotion qui suscite des questions autour de la place de l'homme dans l'espace. ☉

### INFO

«La léproserie - 2/3»  
Ce soir et jeudi, 19h (45)  
La léproserie, annexe du Musée du Léman, quai Louis Bonnard 8.



Gregory Stauffer et Bastien Gachet ne sont pas des sportifs, mais des artistes qui présentent le troisième volet de leur performance à Nyon. DR

**ATELIER D'ÉCRITURE** «La léproserie - 2/3»

## Au coudomètre

Chaque jour, «La Côte» publie un texte produit par les participants de l'atelier d'écriture du Far, en écho aux spectacles vus. Aujourd'hui, un texte qui revient sur la performance de Bastien Gachet et Gregory Stauffer.

On a fini par trouver la léproserie. Aux gens agglutinés dans l'attente, on s'associe. Pas de lépreux en vue. Ni de scène non plus. Quelques marches en guise de gradins. On cherche nos marques, nos repères, prompts à s'enfermer dans un cadre familial, en quête d'un univers aux codes connus et convenus. Mais le cadre se dérobe, nous laissant

dans l'expectative.

Soudain, ils se couchent, couchant par leur position un long silence sur la partition de leur performance. Leur lenteur induit l'espace scénique, amorce un enchaînement. Le geste devient porteur d'un sens qui pour l'instant nous échappe. On entre dans une autre attente qui n'est plus celle du commencement, mais celle de l'événement. L'événement prend son temps, l'événement se fait désirer. On entre dans ce rythme, on s'invite dans l'action.

Un espace s'esquisse. Ils se déplacent, grimpent, s'agrippent,

jouent de notre peur du vide. Ballet minutieux dont chaque geste est compté. On les suit des yeux, on cherche à deviner, on tente d'anticiper. L'intention se dérobe, le ruban adhère.

Aux murs, aux volets, au toit, par terre. Ils s'appliquent à l'appliquer selon des règles très précises, avec leur corps pour seul jalon : sa longueur, sa largeur, son épaisseur, des pieds, des

mains : tout leur sert d'étalon.

On s'interroge, on s'ennuie un brin, on trouve un autre angle d'observation. Le cadre se forme

au ralenti. Par bribes et pointillés. À coups de trois bandes parallèles. Pour l'épaisseur. La profondeur, on la trouve ailleurs. Elle nous saute contre dans la dernière ligne droite. Une révélation en deux dimensions dans un décor tout de reliefs. Des lignes qui s'assemblent et se dissemblent selon le point de vue.

Ils s'arrêtent, ils saluent. On comprend, on applaudit. Le losange s'ouvre et se referme au gré de nos envies, tantôt aligné, tantôt décalé. **SABINE DORMOND**



CHLOÉ TUN TUN

### INFO

#### Atelier d'écriture

Tous les jours, jusqu'au 17 août

De 11h à 13h et de 14h à 17h

Ouvert à tous. Participation à la carte.

Inscriptions: 022 365 15 50

**CRITIQUE** «Commande» de Philippe Wicht.

## Un véritable exercice d'équilibrisme

Est-ce une ode à Andy Warhol, cette «Commande», création demandée par le Far au jeune comédien Philippe Wicht? Peut-être. Ce qui est certain, c'est que l'ombre du maître du Pop Art plane sur le spectacle. Une création qui ne manque pas de mordant et qui laisse un arrière-goût de surprise, tant la logique produite devant le parterre plutôt bien fourni de la salle de L'Esp'asse surprend par sa prise de risque. Interaction oblige, puisque Philippe Wicht a voulu jouer intentionnellement de ce dialogue avec le public. On le sait, cette interaction peut être un exercice dangereux où le spectateur peut se sentir agressé. Néanmoins, force est d'admettre que le quatuor qu'il forme avec Marinka Limat, étonnante de

force, Julia Perazzini troublante de talent, et Christophe Jaquet, plutôt bon dans sa chorégraphie rappelant étrangement un certain Elvis Presley, défendent ardemment cette «Commande».

Au total 16 tableaux, lancés tels des fusées du 1<sup>er</sup> août qui éclatent en un bouquet de références prestigieuses. Des références qui ont peut-être encore les défauts de la jeunesse de Philippe Wicht, (il est né en 1987), mais qui ont l'avantage d'avoir la fraîcheur du talent. En effet, ce jeune comédien qu'est Philippe Wicht a passé une année à la Paz en Bolivie pour y suivre des stages de mouvement et de théâtre populaire de rue. Un rappel évident lorsque déguisé dans un fantasque costume qu'on devine avatar du folklore Boli-



Avec «Commande», Philippe Wicht a délégué une partie du spectacle à d'autres interprètes. ARYA DIL

vien, le jeune comédien éclate à la scène dans le dernier tableau. Il vient soutenir une prestation d'ensemble qui ne manque pas de goût. **DANIEL BUJARD**

### INFO

«Commande»  
Ce soir et demain, 19h (60').  
Esp'asse, route de l'Etraz 20.

**MODE** La 29<sup>e</sup> édition du festival du Far n'échappe pas à la recrudescence des fausses conférences. Deux compagnies utilisent ce format dans leur création.

## Ils sont conférenciers de l'absurde

**CÉCILE GAVLAK**  
cgavlak@lacote.ch

Au théâtre, les fausses conférences ont la cote. Dans ce genre, le Far a programmé cette année «Conférence de choses», de la 2b company, et «Pouvoir du point», de la Compagnie de Genève. Dans la première, Pierre Mifsud passe d'une définition à l'autre, toutes issues de Wikipedia, pour un exposé sans queue ni tête. Également inspiré de l'encyclopédie participative, «Pouvoir du point» est le fruit du travail des artistes associés. Installés sur une longue table, chacun derrière son ordinateur, les trois acteurs parcourent un abécédaire alambiqué, diapositives PowerPoint à l'appui.

### Face-à-face avec le public

Avec une adresse on ne peut plus directe aux spectateurs, les comédiens donnent chair à cette immense «virtualité organisée» qu'est Wikipédia, selon les mots de Danielle Chaperon, vice-rectrice de l'Université de Lausanne, enseignante en dramaturgie. «C'est une encyclopédie collective, mais les auteurs sont inconnus. En l'incarnant, ces fausses conférences se focalisent sur la co-présence physique des acteurs et du public.»

Pour François Gremaud, metteur en scène de «Conférence de choses», c'est un retour aux fondamentaux du théâtre. «Le comédien joue avec un minimum de décor: une table, une chaise, une carafe d'eau.» Pour le Lausannois, cette configuration donne du crédit à celui qui parle. «Ces

pièces dérivent souvent vers des monologues absurdes, qui en font d'étranges expériences. La fausse conférence se situe à la frontière entre réalité et fiction.» Et plonge le public dans une certaine ambiguïté. Est-il face à du jeu ou de l'improvisation?

Pour Danielle Chaperon, ce genre de pièces, souvent humoristiques, n'est pas nouveau même si l'on observe une recrudescence ces dernières années. Et de citer d'illustres textes, comme «Les méfaits du tabac» d'Anton Tchekhov ou le sketch de Bourvil sur l'eau ferrugineuse. «En ce moment, au théâtre, l'adresse directe au public est un ressort courant, ajoute l'enseignante. Il y a les conférences, mais aussi les témoignages ou les récits par exemple.»

### Fragilité humaine

Résultat, sur scène, on voit un personnage qui, au lieu de vivre quelque chose, raconte ce qui lui est arrivé. L'intérêt de l'interprétation repose alors sur la fragilité humaine.

Pour la vice-rectrice, la particularité de la conférence est la remise en cause de l'autorité. «Les acteurs tentent de lézarder cette figure caricaturale, d'en trouver les failles. C'est une manière de se demander pourquoi certains imposent leurs connaissances aux autres.»

Les deux conférences présentées dans cette édition du Far, à Nyon, jouent sur ce registre. Que ce soit en usant des tics de langage de l'orateur, en se coupant la parole ou en laissant poindre ou exploser un fou rire, les acteurs sèment le doute et paraissent vulnérables. ◊



Avec «Conférence de choses», le comédien Pierre Mifsud réalise une performance: une seule même conférence s'étale sur huit représentations. DR

### RIRE POUR NE PAS S'ENDORMIR

Pendant «Conférence de choses», les spectateurs toussent, s'impatientent, jettent un œil à leur portable. Comme dans une vraie conférence, le public décroche. Pierre Mifsud, dans ses attitudes et sa manière de parler, reproduit les tics et les mimiques du parfait universitaire soporifique. Tiop bien. Le public rit, peut-être pour ne pas s'endormir. L'acteur loufoque aborde en vrac, sur le même plan, le sujet de la barbe, le ruban Möbius, Annie Cordie... L'acteur illustre ses propos avec un rouleau de scotch, des stabilos ou des stylos sortis de sa trousse et qu'il manipule ou qu'il dispose devant lui. Dommage que ce jeu ne soit pas plus poussé. Mise en scène par François Gremaud, l'expérience de recréer sur scène le zapping de l'internaute face à Wikipédia est un pari osé. Mais elle aurait gagné à progresser au fil des huit fois quarante-cinq minutes de représentation. La conférence semble suivre une seule et même ligne, celle de l'incohérence. L'acteur s'adapte aux réactions de l'assemblée, passe d'un excès de passion à un éclat de rire tel un intellectuel aux débordements incontrôlables. Mais la virtuosité de l'excellent Pierre Mifsud ne suffit pas à captiver. ◊

Conférence de choses  
Jusqu'à jeudi, 18h (45'), Conservatoire de l'Ouest vaudois. Entrée libre.



Anne Delahaye Nicolas Leresche et Sébastien Grosset présentent leur «Pouvoir du point». ARJA DIL

## tu vois comment far° festival des arts vivants Nyon 7-17 août 2013 festival-far.ch

Suite à un jeu performatif intitulé « ten statements » ayant pour thème l'art critique, le texte ci-dessous est une sélection de phrases faite à partir de 40 propositions.

### 15 déclarations pour une poétique sous-réaliste

1. L'art critique est un art de la crise.
2. L'art critique met en crise le contrat entre l'art et la société.
3. Un art critique se doit d'être dénonciateur des scléroses et aveuglements de la société dans laquelle il se produit.
4. Un art critique se doit d'être auto-critique, de fustiger ses propres scléroses et aveuglements.
5. L'art doit se méfier de son propre inconscient.
6. C'est en exposant les idéologies inconscientes que l'art devient critique.
7. Un art vivant critique ne peut pas se limiter à la simple transgression des codes spectaculaires.
8. Lorsque l'art vivant se réduit à une simple critique de ses procédés de création, il participe à l'éloignement entre l'art et la réalité sociale.
9. La réalité artistique est un îlot dans la réalité sociale.
10. Il n'est pas conseillé de devenir un artiste critique en regard du confort des conditions d'existence.
11. La critique, ça fait chic !
12. Toute tentative de critique en art est du sentimentalisme : l'art ne change pas le monde.
13. L'art critique doit rester sans abris.
14. L'art critique doit être périssable.
15. L'art critique est nécessairement idéologique.

Le far° festival des arts vivants Nyon propose, en accompagnement de sa programmation, un atelier d'écriture. Il est ouvert à tous et donne la possibilité d'aborder les arts vivants par l'écriture, tant par de nouvelles écritures artistiques que par la critique. « Critique », avant d'être une méthode de jugement, désigne la faculté de « faire des distinctions », de mesurer les choses, les idées, les impressions. À travers des discussions libres et des exercices de rédaction, les participants aiguisent leur regard et tentent d'autres démarches d'écriture. Cette page présente un petit recueil de témoignages divers, issus de l'envie des participants de partager leur expérience des spectacles vus dans l'édition 2013 ([www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)).

### Géométrie décalée

Ils s'allongent, tous se taisent. Attente et curiosité. À tour de rôle, l'un se roule puis se relève, l'autre le suit, colle une bande sur le sol, recommence. L'espace est mesuré puis tranché. On ignore de quel côté se placer. Une ligne jaune, suivie de deux autres, dessine une flèche pour le regard. Regard qui bute sur un mur, l'intellect le suit. Ils s'accroupissent, se relèvent, poursuivent leur tracé sur l'arête des obstacles, escaladent un mur, gravissent un toit. On lève le nez, cherche le fil. Perché dans les airs, le voilà qui pointe le néant du doigt. Son compère a disparu derrière la maison, on le guette, il réapparaît, jauge, marque un repère. D'aucuns piétinent, s'interrogent d'un haussement de sourcil, d'autres se déplacent. Les plus las se sont assis. Attente et ennui. Lenteur de l'action, soin du détail, méticulosité des métrés (deux paumes, un corps, le visage...) toute l'opération prend des airs de film suisse. Ils reprennent, déroulent le scotch, arpentent l'espace, le strient, grimpent, mesurent encore et figolent. Le manège s'éternise. Attente et impatience. L'outil a changé, regain d'intérêt, une bande blanche relie les lignes jaunes, quelqu'un rit. Les autres attendent, observent, cherchent à capter le message ou décrochent. Ils arrangent, peaufinent, soignent le travail et enfin pointent. Il faut se déplacer, se pencher, chercher l'angle exact, ajuster la vue. Alors on comprend, s'émerveille et s'étonne de cet espace réduit à deux dimensions.

— Hélène Dormond, sur le spectacle de Bastien Gachet et Gregory Stauffer, *La léproserie - 2/3*, les 5, 12 et 15 août 2013 au far°

### Tu vois comment

Trois spectatrices sortent de *Bodies in the Cellar* de Vincent Thomasset :

A a adoré. Y a vu plein de choses. Connait le film *Arsenic et vieilles dentelles*.

B est fatiguée. N'est pas sûre d'avoir bien vu. A beaucoup observé l'acteur qui faisait la voix off. Le trouvait par moment effrayant. N'a pas vu le film. Mais a vu Jonathan Capdevielle dans *Jerk*.

C n'y a pas vu plus que ce qui était là. N'a pas vu le film.

A se lançant : « moi, en m'appuyant sur des souvenirs même partiels du film, j'ai retrouvé avec bonheur l'intrigue d'*Arsenic et vieilles dentelles*. Et bien plus encore... »

C, dubitatif : « Ah, oui et quoi exactement ? »

A : « Ben tu vois, la dimension champ / hors champ, la virtuosité du jeu des comédiens, la réinvention des langages, ce mélange de français, d'anglais, de borborygmes, de bruitages, de silences. Le rythme, quoi ! Des contrastes noir et blanc magistralement utilisés. J'y ai vu le pouvoir du théâtre ! Tu vois comment ? »

B s'insurgeant : Ouais d'accord, mais ça raconte quoi ? A la fin du spectacle, j'ai pas l'impression que j'en savais beaucoup plus ni sur le film, ni sur le monde.

Elles tombent d'accord sur le caractère essentiel de la portée philosophique du théâtre. Elles sont contentes.

C cherchant à relancer le débat : Oui mais l'intérêt de la pièce n'est pas dans l'intrigue.

Elles retombent d'accord.

C : Enfin ce que j'ai aimé c'est de voir la fabrication du spectacle, la transposition des procédés cinématographiques sur scène : le point de vue du narrateur, la voix off, le mouvement de la caméra, le montage, les effets de lumière... Tu vois comment c'est fait quoi !

B toujours en quête de sens : Mais je me demande quand même ce qu'il advient du petit garçon du début de l'histoire. Et puis pourquoi la comédienne porte un pantalon d'équitation ?

— Agathe, Blandine et Charlotte

### Rétrospective précoce, une pseudo-interview

Q : Est-ce que tu vois un fil rouge entre les pièces du festival ?

R : Je m'interrogeais sur cela. Le programme propose une thématique : celle de la fabrication. En même temps, toute œuvre doit être fabriquée. En cela c'est une thématique assez déconcertante. Cherche-t-on la fabrication au-delà de la fabrication, ou fabrication dans la fabrication ? Ce que je perçois comme point commun entre certaines œuvres, c'est qu'elles exposent leur processus, voire leur geste de base, mais cela est autre chose que la fabrication. Dans d'autres, leur contenu même est « le faire », voire le labeur de la construction. Mais ce n'est pas pour autant qu'elles sont claires sur la fabrication de l'idée par exemple. Ainsi se créent plutôt les différents niveaux de la compréhension de ce qu'est la fabrication, parfois contradictoires, qui créent peut-être, avant tout, un point d'entrée du regard.

Q : Est-ce que tu penses que le choix du thème de la fabrication est une tentative de désamorcer les attentes du public qui aurait envie de voir des œuvres bien arrondies, bouclées, accomplies ?

R : Je crois, que dans la mesure où peu d'œuvres que nous avons vues parlent explicitement de la fabrication en tant qu'une réalité ou problème artistique, social ou économique, j'aurais la tendance à déplacer le propos dans la direction que tu suggères : le thème de la fabrication serait un outil qui permet une certaine prise de risque dans la programmation. Ceci dit, nous sommes au milieu du festival, cette perspective peut-être changera au cours des prochains jours. Cette thématique permet peut-être aussi de soutenir des travaux qui tout simplement font confiance au geste artistique ; sans se soucier du contrôle de la signification de ce geste. La signification du geste artistique est autre chose que la signification de l'œuvre, ou plus précisément de l'effet de l'œuvre. Toute œuvre est dépassée par sa propre signification. Mais, ici, le risque est justement dans la possibilité de rester naïf en quelque sorte par rapport à ce que l'on met à l'œuvre. C'est risqué parce que ça peut nous laisser dans l'inconscience, ou mener à la rature. C'est intéressant d'exposer des tentatives et non pas des accomplissements assurés, de les introduire dans l'espace public. Puis, de penser à partir de là, de rendre possible une pensée critique à cet endroit. C'est ce qu'on essaie de faire avec nos rencontres dans le cadre de la résidence WATCH&TALK ou des Ateliers d'écriture.

Q : Est-ce que tu peux donner un exemple de ce que tu viens de dire ?

R : J'essaierai. Il y a un artiste qui est venu avec deux spectacles : Vincent Thomasset. Alors nous avons pu voir une continuité dans son travail, des contrastes et des suites dans une recherche. Et ceci en l'espace de quelques jours. Ça, c'est vraiment intéressant. En quelque sorte, nous avons pu voir ce qu'il se passe entre cette première confiance au geste, voire au jet de quelque chose, qui est visible dans *Les Protagonistes* et une réalisation qui commence à problématiser ce qu'elle propose, ainsi qu'une complexité dans le travail avec les moyens, etc.

La présence prolongée de Thomasset et son équipe nous a permis d'entrer en empathie avec les relations qui se construisent entre les collaborateurs et le sens qui se produit dans l'échange entre l'auteur et l'interprète, dans ce cas, Lorenzo De Angelis qui est dans les deux spectacles. Cela vaut sûrement et peut-être autrement pour l'équipe plus nombreuse de *Bodies in the Cellar*, mais la suite de cela, nous la verrons une autre fois.

— B. Bauer & L. Kovačević

**BALADE** Le collectif italien Strasse embarque un seul spectateur à bord d'une voiture. Et la rue devient scène de théâtre.

## Ouvrez les yeux!

CÉCILE GAVLAK  
cgavlak@lacote.ch

La jauge est pour le moins réduite. Tous les soirs, seuls cinq spectateurs du Far ont la chance d'embarquer, chacun leur tour, dans la voiture du collectif italien Strasse pour une virée «by night» dans les rues de Nyon. Pendant une demi-heure, assis à la place du mort, à côté d'une conductrice silencieuse, le passager est invité à découvrir sa ville avec un regard neuf. Sur le trottoir, sur la route, dans les champs, des silhouettes et des formes surgissent puis disparaissent, sans qu'on ait le temps de savoir ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.

Cette expérience atypique s'intitule «Drive\_in #6 /Nyon» et fait référence au cinéma en plein air, le Drive-in, où on regarde un film depuis le siège de son auto. Le chiffre 6 se réfère à Nyon, sixième ville dans laquelle les cinq artistes développent leur concept. Après cinq villes italiennes, dont Milan, il s'agit d'une première suisse.

### «Pas de lieu abandonné»

«Nous avons été surpris par le fait qu'il n'y ait aucun lieu abandonné», expliquent les artistes quand on leur demande ce qui les a frappés pendant leurs repérages à Nyon. «Il n'y a aucun immeuble vide où se raconter des histoires. Nous avons plutôt vu des édifices en construction.» Autre particularité: une certaine uniformité. «Architecturalement, il n'y a pas de points forts, tout semble se répéter.»

Pas question, pour autant, de compenser ou de modifier les ambiances. L'équipe tient à prendre chaque lieu comme il



Le véhicule du collectif, qui roule au gaz naturel, arpente certaines rues plus excentrées de Nyon. ©LUCA CHIAUDANO

est. Pour définir le trajet du véhicule, les cinq artistes ont donc observé la vie diurne pour s'en inspirer librement. «Nous avons été frappés par ces grandes routes qui filent vers la campagne, où il n'y a personne. Cela a nourri notre trame dramaturgique.» Le vide périphérique de la ville donne de l'importance aux phares de la voiture, mettant littéralement en lumière le paysage nocturne.

### Un point de vue

La pièce de théâtre se déroule alors dans l'esprit du spectateur comme un film intérieur. Le collectif a d'ailleurs réalisé les tout premiers essais de cette performance à l'aide d'une caméra

fixée sur une voiture. Puis l'idée est venue de remplacer l'objectif par une personne. Et la voiture s'est muée en écran de cinéma. Avec la musique venant de l'autoradio, le long métrage est complet et pimenté par les mystères de l'ambiance nocturne. «La nuit, on n'est plus sur un mode productif et on est davantage réceptif à ce qui se passe autour de soi que dans la journée», concluent les membres du collectif. ○

### INFO

Drive\_in #6 /Nyon  
Tous les jours, 20h, 20h45, 21h30, 22h15, 23h (30').  
Rendez-vous dans la cour de l'Usine à gaz.

### LA RÉALITÉ ET LA FICTION FONT LE TROTTOIR

A bord de cette voiture qui roule au gaz naturel, le spectateur nyonnais retrouve des traces de son quotidien comme des souvenirs, parfois lointains, parfois effacés par les nombreux chantiers de la ville. La nuit, tout prend une nouvelle résonance. Un chemin caillouteux qui secoue la voiture semble par exemple contredire l'autoroute, si régulière, à proximité. Un grand séquoia, éclairé par le bas, a l'air d'une peinture. Dans cet atypique voyage, le collectif Strasse réussit à changer le regard. Le spectateur doute, à moult reprises, de la réalité de ce qu'il voit. Quelqu'un attend sous une aubette de bus. Une femme ramasse le contenu de son sac éparpillé au milieu de la route. Un renard surgit au bord du chemin. Tout semble faux, tout semble vrai. On ne sait plus. Les artistes italiens ont su, de surcroît, saisir l'ADN de Nyon, en quelques jours de repérage seulement. Le spectateur a son comptant de Léman, de vignes et de Jura. Mais ce n'est pas une brochure touristique qui se déroule sur le pare-brise devenu écran de cinéma. Il s'agirait plutôt d'un film d'auteur émouvant qui dépeint une ville de solitudes, de vide, de bruits, de cris... Tout cela incarné par d'étranges silhouettes noctambules. ○

**ATELIER D'ÉCRITURE** «Bodies in the Cellar»

## Tu vois comment

Chaque jour, «La Côte» publie un texte produit par les participants de l'atelier d'écriture du Far, en écho aux spectacles vus. Aujourd'hui, un dialogue écrit à plusieurs à propos de la pièce de François Thomasset.

Trois spectatrices sortent de «Bodies in the Cellar» de Vincent Thomasset:

A a adoré. Y a vu plein de choses. Connait le film «Arsenic et vieilles dentelles».

B est fatiguée. N'est pas sûre d'avoir bien vu. A beaucoup observé l'acteur qui faisait la voix off. Le trouvait par moments effrayant. N'a pas vu le film. Mais a vu Jonathan Capdevielle dans «Jerk».

C n'y a pas vu plus que ce qui était là. N'a pas vu le film.

A se lançant: «Moi, en m'appuyant sur des souvenirs même partiels du film, j'ai retrouvé avec bonheur l'intrigue d'Arsenic et vieilles

dentelles. Et bien plus encore...»

C, dubitative: «Ah, oui et quoi exactement?»

A: «Ben tu vois, la dimension champ/hors-champ, la virtuosité du jeu des comédiens, la réinvention des langages, ce mélange de français, d'anglais, de borborygmes, de bruitages, de silences. Le rythme, quoi! Des contrastes noir et blanc magistralement utilisés. J'y ai vu le pouvoir du théâtre! Tu vois comment?!»

B s'insurgeant: «Ouais d'accord, mais ça raconte quoi? A la fin du spectacle, j'ai pas l'impression que j'en savais beaucoup plus ni sur le film, ni sur le monde.»

Elles tombent d'accord sur le caractère essentiel de la portée philosophique du théâtre. Elles sont contentes.

C cherchant à relancer le débat: «Oui mais l'intérêt de la pièce n'est pas dans l'intrigue.»

Elles retombent d'accord.



C: «Enfin ce que j'ai aimé c'est de voir la fabrication du spectacle, la transposition des procédés cinématographiques sur scène: le point de vue du narrateur, la voix off, le mouvement

de la caméra, le montage, les effets de lumière... Tu vois comment c'est fait quoi!»

B toujours en quête de sens: «Mais je me demande quand même ce qu'il advient du petit garçon du début de l'histoire. Et puis pourquoi la comédienne porte un pantalon d'équitation?» ● AGATHE, BLANDINE ET CHARLOTTE

## SOIRÉE

### Vernissage de deux livres édités par le Far



DR

Ce soir, dans la cour de l'Usine à gaz, et en présence des artistes, le Far vernira deux livres qu'il a autoproduits. Le premier est le fruit de la collaboration entre le festival et le Casino Théâtre de Rolle. Il replonge le lecteur dans la performance intitulée «Spring Rolle», créée par le jeune metteur en scène français, Jonathan Capdevielle, sur l'île de la Harpe, dans le cadre de l'édition 2012 du Festival des arts vivants. Réunissant des photographies couleur d'une grande qualité, réalisées par Nicolas Lieber et Arya Dil, l'ouvrage nous fait revivre de l'intérieur le dispositif scénographique du spectacle. Le second est un flip-book, petit livre qui s'anime quand on fait défiler ses pages rapidement avec le pouce. Il a été conçu par le metteur en scène François Gremaud, également fondateur de la 2b company, et artistes associé, en 2012, du Far qui avait accueilli son spectacle étrange et déroutant intitulé «Simone, two, three, four». Produit d'une démarche résolument humoristique et absurde, «Christophe», tel est le titre de ce petit ouvrage ludique, ressuscite le vieux procédé du XIX<sup>e</sup> siècle pour mettre en mouvement le portrait d'un homme dont la mèche de cheveux ondule au fil des pages (photo). Les deux ouvrages sont en vente à la billetterie ainsi qu'au bureau du festival.  MAM

## Sexe, argent et musique sur un plateau



**Une simulation d'un rapport sexuel.** Deux spectateurs s'adonnent à des ébats théâtraux, moyennant argent. ARCHIVES

**> Festival A Nyon, le Bulgare Ivo Dimchev paie des spectateurs pour un coût scénique**

**> Provocation? Ou coup de force philosophique?**

**Marie-Pierre Genecand**

Des spectateurs payés pour réaliser des actions sur un plateau de théâtre. L'affaire, un rien vénale, n'est déjà pas banale et suscite la curiosité. Mais lorsqu'on apprend qu'au nombre de ces prestations

rémunérées figure une scène d'amour dénudée, la curiosité cède sa place à l'incrédulité. C'est pourtant ce que réussit le performeur Ivo Dimchev depuis une année que tourne son spectacle *P Project*. De Vienne à Berlin, de Bruxelles à Sofia, d'Amsterdam à Oslo, les spectateurs se prêtent à la manœuvre contre paiement. «Et éprouvent une vraie joie à participer à la construction du spectacle», souligne Véronique Ferrero Delacoste, directrice du Festival des arts vivants qui a invité l'artiste bulgare à tenter l'aventure avec le public nyonnais, ces vendredi et samedi soirs.

L'enjeu d'une telle démarche? Sortir le public de sa «passivité»,

l'inclure dans le processus de création. Et lui poser la question de l'argent comme moteur de l'opération. Le statut du public a toujours divisé les penseurs depuis l'origine du théâtre. D'un côté, des philosophes comme Platon, Rousseau ou le situationniste Guy Debord ont reproché au théâtre d'aliéner le spectateur en le plaçant face une fabrique d'images illusoires et/ou démobilisatrices. Les récentes fest-  
«Enfin, arrive la requête de la scène d'amour dénudée, qu'il paie 250 francs pour chaque partenaire»

tivités genevoises autour du tricentenaire de la naissance de Rousseau ont rappelé son amour des fêtes populaires qui seules pouvaient galvaniser le sentiment de citoyenneté. De l'autre côté, des intellectuels comme Jacques Rancière ou Alain Badiou attribuent au spectateur une part créative, donc active, dans la simple réception du spectacle. «Le spectateur compose son propre poème avec les éléments du poème qu'il a en face de lui», observe Jacques Rancière dans son livre *Le Spectateur émancipé*. Plus loin, le philosophe place acteur et spectateur sur un pied d'égalité devant le «partage du sensible».

Clairement, Ivo Dimchev appartient à la première école. Et souhaite combattre l'inertie du public en l'impliquant dans la fabrication du spectacle. Une démarche qui a des précédents célèbres, à commencer par le Living Theater, théâtre activiste des années 60. Une précision, cependant: dans *P Project*, ne viennent sur scène que les spectateurs volontaires. Véronique Ferrero Delacoste a assisté à une représentation de ce spectacle à Amsterdam, elle raconte: «Il n'y a aucune provocation dans ce travail. Tout se déroule en douceur. Ivo Dimchev est seul sur scène avec son piano électrique. Deux laptops sont disposés de part et d'autre du plateau. Tout d'abord, l'artiste sollicite dans le public un responsable de la caisse qui contient mille francs. La personne reste assise à sa place, et gère l'argent tout au long du spectacle. Ensuite, il requiert deux personnes pour venir écrire de la poésie en direct sur

scène. Contre 25 francs chacune, les deux poètes d'un soir prennent place derrière les laptops et composent en anglais des textes proches de l'écriture automatique. Puis, Ivo Dimchev propose une série d'actions – chanter, faire des claquettes, danser, etc. – en lien avec la notion de représentation, qu'il rémunère chaque fois un peu plus. Enfin, arrive la requête de la scène d'amour dénuée, qu'il paie 250 francs pour chaque partenaire. Sans doute parce que l'artiste a réussi à mettre quelque chose de joyeux et de sain dans sa prestation, des gens se prêtent au jeu.»

Sur YouTube, des extraits du spectacle témoignent, de fait, d'une ambiance détendue, y compris le début de l'étreinte qui, sur cette captation prise à Berlin, est encore pudique. Si les spectateurs tardent à investir le plateau, l'ar-

«Le moteur réside surtout dans l'envie de construire un spectacle ensemble et en direct»

tiste, perruque de femme pour robe transparente, occupe l'espace en improvisant des chansons sur la base des textes livrés en direct. Il n'y a donc pas de mise sous pression du public, ni de prise en otage.

Demeure tout de même la question de l'argent. Payer pour des prestations installe inévitablement un rapport marchand. A la manière du performeur genevois Yann Marussich qui interrogeait le sadisme potentiel du spectateur

quand, dans *Traversée*, en 2004, il se faisait treuiller au sol par des volontaires issus du public via un câble serré autour de son cou, Ivo Dimchev renvoie l'audience à sa part intéressée à travers ce deal performatif. «C'est juste, admet Véronique Ferrero Delacoste. Mais ce n'est pas la seule motivation, car le public en question n'est pas à quelques dizaines de francs près. Le moteur réside surtout dans l'envie de construire un spectacle ensemble et en direct.»

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que l'argent, le vrai, s'invite sur un plateau. Le Suisse Martin Schick, 34 ans, mène une vaste démarche post-capitaliste où les billets circulent entre scène et salle. Dans *Cmmn sns prjct*, par exemple, Martin Schick et l'Argentine Laura Kalauz apparaissent en sous-vêtements devant un présentoir d'objets hétéroclites. Les artistes commencent par offrir ces objets (machine à café, raquettes de ping-pong, gant de cuisine, etc.) à l'audience, puis, lorsqu'ils souhaitent se rhabiller, demandent à des spectateurs d'acheter les habits d'autres spectateurs afin de les leur donner... L'idée? Transformer le théâtre en une aventure collective et pe+nsner des pistes pour l'après-capitalisme, sachant que «le capitalisme va se terminer anyway un jour», dit le jeune artiste. En employant l'argent dans une fiction théâtrale, les artistes anticipent peut-être le moment où il sera éculé dans la réalité...

**P Project**, les 16 et 17 août, au far°  
Festival des arts vivants, Nyon,  
[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

# Au far°, il en reste encore à voir

**NYON** • Pour cette 29<sup>e</sup> édition du far°, pas d'air de déjà vu dans des créations et premières suisses qui repoussent toujours plus loin les expérimentations formelles. Et les réussissent.

## **CÉCILE DALLA TORRE**

Au 29<sup>e</sup> far° - festival des arts vivants, à Nyon, il reste encore quelques rendez-vous à ne pas manquer d'ici à samedi. Intitulé cette année «Tu vois comment», l'événement estival de Suisse romande, qui célèbre formes chorégraphiques et théâtrales contemporaines, enchaîne premières suisses et créations particulièrement séduisantes depuis mercredi.

Dans une veine conceptuelle, les lignes de fuite au ruban adhésif de Grégory Stauffer et Bastien Gachet prolongeront la posture des corps des deux performeurs dans l'espace naturel – mais bidimensionnel – ce soir encore (*La Léproserie 2/3* à 19h). A l'heure où le soleil commence à pâlir, le spectateur se déplace dans les jardins du Musée du Léman pour trouver le meilleur angle de vue possible sur cette proposition qui bannit le relief des corps, en écho aux recherches sur le mouvement menées dans les années 1920. Petit «génie» contemporain paré de plumes et de tissages, –hélas plus visible cette semaine–, François Chaignaud interroge lui aussi les racines de son art, dans l'écrin suranné, et rendu intimiste, de la Maison communale de Nyon. Entre rituel et carnaval, *Dumy Moyi* et les sonorités majestueuses de madrigaux ou chants balkaniques interprétés par le danseur lui-même bourdonnent encore à nos oreilles. Saluons ce feu follet malicieux s'agitant dans le noir, qui ravive l'exotisme d'une Joséphine Baker au fil de courtes représentations se succédant pour un public volontairement restreint.

**Parmi les spectacles qui** marqueront aussi le festival cette année, les vues des paysages vidéos et mentaux de la danseuse suédoise Gunilla Heilborn restent gravées sur la rétine, après son *This is not a Love Story*. La jeune chorégraphe Franco-Suisse Perrine Valli a

l'art pour sa part de nous dévoiler tout un pan de la masculinité dans un *Cousin lointain sonore et visuel*, et surtout très radiophonique, programmé ensuite au Théâtre de L'Usine (Genève) cet automne. Après ses *Protragonistes* intrigants, Vincent Thomasset a revu et corrigé le film de Capra, *Arsenic et Vieilles dentelles*, dans une comédie hallucinante et tout bonnement inclassable.

**A expérimenter** jusqu'à samedi, le périple en voiture du collectif italien Strasse vous embarquera en solo entre les lumières des champs et des villes, à toute berzingue ou à vitesse minimale, le temps de dompter le paysage scénique qui se déroule sous vos yeux.

Demain à 22h30, Anne Delahaye, Nicolas Leresche et leur comparse Sébastien Grosset vous en mettront plein les mirettes dans la cour de l'Usine à Gaz, planqués derrière leur écran d'ordi. Leur *Pouvoir du point* en dira long sur le savoir encyclopédique du XX<sup>e</sup> siècle. Une occasion hilarante de déborder des théâtres pour interroger la représentation et ce qu'elle nous donne à voir.

Pierre Mifsud, derrière son bureau de conférencier, en connaît aussi un rayon. Avec lui, aucun jeu de mot ni détournement du savoir. Sa *Conférence de choses* tramée par François Gremaud vous fera sauter du coq à l'âne, là où nous mèneraient les clics sur Internet (dernière demain à 18h). Enfin, soirée unique aujourd'hui pour un duo sensuel et hypnotique de Marco Berrettini et Marie-Caroline Hominal. Puis place aux projets participatifs où vous serez vous-même chargé d'éteindre les lumières (dès demain). Forcément, c'est aussi un peu à vous de voir, maintenant... !

Jusqu'au 17 août, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

**RECHERCHE** Les Tessinois de Trickster-p proposent plusieurs rendez-vous pour penser notre rapport à la ville et à son espace.

## «Est-ce que la vue est indispensable pour voir?»

PROPOS RECUEILLIS PAR  
MAXIME MAILLARD  
info@lacote.ch

Déjà présents en 2010 et en 2012, Cristina Galbiati et Ilija Luginbühl reviennent cette année au Far avec une création en cours de fabrication, intitulée «Sights», qui signifie «vues». Lors de cette étape nyonnaise, les deux artistes présenteront l'avancement de leur projet d'installation sonore. Cette création, prévue pour l'édition 2014, investira l'espace public à travers la parole enregistrée de personnes non-voyantes, qui décriront différents lieux de la ville selon leur perception. Rencontre.

**Votre projet prendra la forme d'une installation sonore, et vous l'avez intitulé «Vues», n'est-ce pas contradictoire?**

Cristina Galbiati: En fait, ce que nous cherchons, c'est une manière d'explorer le visuel autrement. Nous travaillons sur le thème de la cité et sur le rapport que nous entretenons avec l'espace. Et la question que nous nous posons est la suivante: est-ce que la vue est indispensable pour voir?

Ilija Luginbühl: C'est pour cela que nous avons décidé de travailler avec des personnes non-voyantes, pour qui, précisément, le point de vue change complètement.

**Quel est l'état actuel de votre recherche?**

CG: Nous avons commencé à rencontrer des personnes non-



Cristina Galbiati et Ilija Luginbühl reviennent au Far, cette année, pour une résidence particulière. DR

voyantes qui parlent différentes langues, car le projet sera développé dans les quatre régions linguistiques de Suisse. Ces rencontres nous ont permis de clarifier l'orientation du projet. Deux autres thématiques sont venues s'y ajouter: l'imaginaire et la mémoire. On s'est rendu compte en travaillant que la perception de la ville est quelque chose de très subjectif, surtout pour les non-voyants chez qui l'imagination et les souvenirs tiennent une grande place.

IL: En tant qu'artiste, on commence généralement à travailler

avec une idée qu'on croit fantastique (rires), puis vient le moment où on se confronte à la réalité, et l'idée change. Au départ, nous avions une idée poétique de la façon dont les aveugles voyaient, mais en travaillant avec eux, on s'est rendu compte que ce n'est pas du tout leur réalité.

CG: Actuellement, on est en train de détruire la première piste de travail.

**Comment avez-vous fait pour entrer en contact avec des personnes non-voyantes?**

CG: Le Far a fait beaucoup

mais ce qui a marché le mieux, c'est le bouche à oreille. Nous avons ainsi rencontré une personne qui a habité longtemps à Nyon. Il y a aussi des personnes de Genève, Lausanne, Morges. Jusqu'à présent, toutes celles que nous avons rencontrées ont dit «oui».

**En quoi consiste l'étape présentée cette semaine?**

CG: C'est une résidence qui nous permet de présenter l'état d'avancement de notre travail et de dialoguer avec d'autres artistes ainsi qu'avec les spectateurs.

Le thème du Far cette année, «Tu vois comment», est une invitation à aller explorer le processus en cours. L'idée est donc de rencontrer le public à plusieurs reprises, d'échanger avec lui, pas seulement sur le projet, mais aussi sur les thématiques telles que l'objectivité et la subjectivité, l'espace de la ville dans notre imaginaire et notre mémoire.

IL: D'une certaine manière, ce que nous allons présenter, c'est notre nudité. Ce n'est pas si facile de montrer un projet en cours. Pour moi c'est un grand risque, mais notre expérience précédente dans un festival à Bellinzona nous a montré que cela pouvait générer des échanges fructueux.

**C'est la troisième fois que vous venez au Far, que représente pour vous le festival?**

CG: On y découvre beaucoup de choses qu'on ne voit pas ailleurs, contrairement à d'autres festivals où l'on retrouve toujours les mêmes noms. En plus, il y a une volonté chez les organisateurs de valoriser le processus de création, et pas uniquement le projet fini. C'est un grand privilège.

IL: Oui, ce n'est pas un festival seulement fait pour acheter et vendre des spectacles. Ici, nous avons beaucoup de relations avec d'autres artistes et avec les spectateurs, ce qui est très enrichissant. ☺

### INFO

Sights  
jeudi, vendredi et samedi, à 19h30 (45')  
Cour de l'Usine. Entrée libre.

### À VOIR Générateur d'imaginaire



Imaginé par le jeune collectif Similar Constructions, sous la direction de la Suisse Stefanie Knobel et du Belge Tom Engels, «Flatland» a pour but de titiller l'imagination de chacun. «Tout est parti du mot, de la phrase interrogative», explique Stefanie Knobel. «Nous avons ensuite cherché des correspondances entre ces questions, les corps et les sons. Le but étant de créer un lieu propice à la réception des sentiments des spectateurs.» Ici, dans la vénérable salle communale de Nyon, pas de scène, juste un espace délimité par le public. Peu de décors, une lumière rasante posée au sol et quatre jeunes hôtes qui, au fil de différents tableaux, proposent une expérience sensorielle se voulant envoiement. Des corps s'activent, des questions sans queue ni tête sont énoncées par les artistes. De temps à autre, un son, presque une musique, s'élève dans la salle. Et, si tout va bien, l'imagination du spectateur se met en branle. Il s'agit de lécher prise, de ne pas essayer de comprendre et de laisser son esprit vagabonder au gré de ses sensations. «Flatland» est une proposition poétique qui peut sembler hermétique et, devant cette opacité, l'ennui n'est jamais loin. Il suffit pourtant de mettre en veille son esprit analytique en même temps que son téléphone portable une petite heure durant, pour que le voyage commence. «L'important pour nous c'est le questionnement. «Flatland» est une question qui n'appelle aucune réponse», conclut Stefanie Knobel. ☺ GAT

### INFO

Flatland  
jeudi, vendredi et samedi, 19h (60')  
Salle communale

## ATELIER D'ÉCRITURE

# Sens dessus dessous

Chaque jour, «La Côte» publie un texte produit par les participants de l'atelier d'écriture du Far, en écho aux spectacles vus.

Un texte insensé, plein de contresens qui, en dépit du bon sens, cherche, au sens large, à éveiller les sens ainsi qu'à le retrouver. Le sens. Sens. S. E. N. S.

Vivre un festival de l'intérieur, ça ébranle. Expérience extraordinairement riche en rencontres et en découvertes, c'est aussi passer du futile au plus sérieux, du superficiel au plus profond. Aller-retour constant des cinq sens à l'esprit. S'assurer qu'il y a du papier toilettes en suffisance

comme disserter sur l'art critique ou la poétique d'Aristote. Courir faire des photocopies, trouver une machine à café, comme se reconnecter à sa sensibilité intérieure. En un sens? En un tout plutôt! Omnius en latin, interviendrait Pierre Mifsud, qui étale et se joue du savoir encyclopédique tentaculaire chaque jour pendant 50 minutes dans sa «Conférence de choses». Des connaissances interconnectées, exponentielles, insensées, qui débordent la finitude de l'être humain et accentuent cette volonté de retrouver le sens de notre existence. Comme si les parties du tout avaient fait voler omnius en éclats. L'art contribue-t-il à donner du sens, ou – dans le contexte extrêmement

non normatif actuel – à en perdre? Abondant dans le même sens, «Pouvoir du point» – ingénieuse présentation Powerpoint – contribue à ce débordement qui submerge une fois de plus ma capacité à retirer une signification de tout ça. Au sens large et jouant sur le principe de sérendipité – «cette capacité à faire des découvertes par accident», le texte des «Protagonistes» ne cherche en aucun cas à faire sens et offre aux spectateurs un jeu désincarné où la voix ne sort plus du corps. Le Far à mi-parcours, c'est en avoir plein la vue, plein l'esprit, plein les sens. C'est autant de spectacles qui frappent par leur profondeur, leur beauté plastique, leur musicalité, leur futilité, leur non-sens,

leur réflexion sur le monde ou sur l'organisation de la société humaine et sa capacité à construire ou à déconstruire un tout et ses parties. Beaucoup de questions qui nous ouvrent sur nous-mêmes et sur les autres. Les réponses à tout ça, on ne les aura pas à la fin du festival. Ça tombe sous le sens, me direz-vous. **CLAUDINE MICHEL**

### INFO

#### Atelier d'écriture

Tous les jours, jusqu'au 17 août  
De 11h à 13h et de 14h à 17h  
Ouvert à tous. Participation à la carte.  
Inscriptions: 022 365 15 50

### RECTIFICATIF

Hier, le prénom de l'artiste était erroné. Il s'agissait de Vincent Thomasset.

## A Nyon, les corps prennent la parole au far°

### Critique

**Les mots occupent la scène avec Eszter Salamon, ou encore Anne Delahaye et Nicolas Leresche**

«Je me mets au bord, et si je n'en peux plus, je sors!» Mardi, au far° (Festival des arts vivants) de Nyon, l'annonce de la durée de *Mélo-drame*, d'Eszter Salamon - deux heures trente sans entracte -, provoquait des envies d'esquive dans le public. Face à cette entrée à reculons, la performance de la Hongroise, artiste régulière du far°, s'est avérée d'autant plus forte. Personne n'a quitté la salle tant son incarnation d'une homonyme de 62 ans, trouvée et contactée par internet, a été époustouflante. Sous les yeux de spectateurs scotchés par sa véracité, le témoignage d'Eszter Salamon, une femme vivant dans un petit village de Hongrie, a pris la forme d'un monolo-



**Eszter Salamon a incarné sur scène une homonyme.** DR

gue quasi ininterrompu. Assise dans un fauteuil, l'interprète a littéralement enfilé la peau de la femme plus âgée. Une plongée dans la vie de cette Eszter Salamon, née juste après la Seconde Guerre mondiale dans un pays devenu communiste. Une femme volontaire et avide d'attention, que les restrictions et les contraintes n'ont jamais empêchée d'aimer. Tricotée d'humour, sa «petite» histoire a révélé quelques aspects de la grande à travers les mailles de

l'intime. La danseuse et chorégraphe confesse avoir de plus en plus besoin des mots pour s'exprimer.

Autre démarche où ceux-ci ont pris le pas sur le mouvement, celle des artistes associés du far°, Anne Delahaye et Nicolas Leresche, danseuse et acrobate dans une première vie artistique. Avec Sébastien Grosset, auteur, compositeur et philosophe, ils donnent à voir dans la cour de l'Usine à Gaz *Pouvoir du point*, une triple conférence où les paroles s'emmêlent et perturbent les sens grâce à l'aide faussement pertinente de Wikipédia et de PowerPoint. En partant du mot «débordement», un article encore à créer sur l'encyclopédie libre d'internet, le couple explose les limites du théâtre traditionnel.

**Corinne Jaquéry**

---

**Nyon**, jusqu'au samedi 17 août

Tél. 022 365 15 50

[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



## Le public fait partie du show

**NYON (VD).** Il ne reste plus que quatre jours pour profiter de la programmation éclectique du FAR. Originalité du festival: les artistes ne laissent que rarement le spectateur installé dans son fauteuil, préférant l'entraîner dans la danse. Dans

«Flatland», le visiteur est muni d'un casque audio et se laisse guider par quatre hôtes, qui posent des questions sans y répondre. Avec «P Project», l'artiste bulgare Ivo Dimchev refuse aussi la passivité: au fil de sa performance, il établit une

relation intime avec l'audience. Celle-ci est libre de prendre part, ou pas, à la construction du spectacle. -MAG

### **Festival des arts vivants (FAR)**

Jusqu'au 17 août. «Flatland»: je, ve et sa à 19 h, Usine à gaz. «P Project»: ve et sa à 21 h, salle communale. → [festival-far.ch](http://festival-far.ch)

**PARTICIPATIF** Ce vendredi soir, à la Petite Usine, l'artiste belge David Weber-Krebs compte sur vous pour créer de l'obscurité.

## Le public éteint la lumière

GREGORY BALMAT  
info@lacote.ch

«Tonight, lights out!» est une performance dans laquelle le public est amené à jouer un rôle central. La règle du jeu est simple: chaque spectateur se voit confier un interrupteur, relié à une ampoule suspendue au plafond. Le but de l'opération? Parvenir au terme de la performance, à produire de l'obscurité en éteignant toutes ces sources lumineuses, puis expérimenter de manière collective, les ténèbres.

Pour atteindre son objectif l'artiste et metteur en scène belge David Weber-Krebs, peut compter sur l'acteur rollois expatrié Mathias Domahidy (lire encadré) qui, en bon maître de cérémonie, se charge de préparer la somme d'individus que constitue le public, à travailler ensemble vers un but commun.

### L'origine de la performance

C'est en 2007, via une revue d'art contemporain, que David Weber-Krebs prenait connaissance de l'expérience tentée par le tabloïd allemand «Bildzeitung». En première page, le quotidien ordonnait à ses lecteurs d'éteindre leurs lumières le 8 décembre 2007, de 20h à 20h05. Ceci en symbole de la lutte contre le réchauffement climatique. «Au-delà de la surprise de trouver de telles préoccupations écologiques dans un journal ouvertement de droite, l'expérience m'a interpellé, se souvient l'artiste. Si on applique au théâtre une action comme celle-ci, éteindre les lumières, elle devient anti-spectaculaire et donc un puissant outil de mise en scène. Je me suis également demandé ce que l'obscurité allait provoquer



Dans le spectacle du metteur en scène belge, les spectateurs sont amenés à participer concrètement. DR

dans une assemblée d'une cinquantaine de personnes.» Encore faut-il, pour ce faire, que tous les spectateurs jouent le jeu.

### Une expérience politique

«Tonight, lights out!» peut se transformer en laboratoire politique. Le spectateur fait le choix de suivre la consigne ou non. Ainsi, lors d'une représentation donnée en Allemagne, quelqu'un a refusé d'éteindre son ampoule, mettant par là même en péril la finalité de l'expérience. «Ce fut un moment assez étrange, se remémore David Weber-Krebs. Certains spectateurs se sont énervés à l'encontre du disside, alors que d'autres ont pris sa défense.» Et le récalitrant de

justifier son refus de coopérer par un énigmatique «pas question que je le fasse». Peut-être une façon de s'extraire de la masse et d'exprimer son individualisme.

«Tonight, lights out!» procède d'un contrat tacite signé entre les participants qui tend vers une expérience communautaire. Libre à chacun de ne pas le ratifier, ce n'est pas une dictature après tout! Cependant, la plupart du temps, la salle finit bel et bien plongée dans le noir. Débute alors, une autre forme d'expérience.

### Une expérience poétique

Cet instant peut durer aussi bien cinq que vingt minutes.

Que se passe-t-il dans une salle, lorsqu'une cinquantaine de personnes subissent collectivement l'obscurité?

«Le résultat change beaucoup d'une représentation à l'autre, mais dans un premier temps, cette cohabitation avec l'obscurité produit invariablement du silence.» Viennent ensuite, les bruits des gens qui bougent sur leur chaise, parfois quelques chuchotements, voire même un rire étouffé et gêné. Mais il peut aussi s'agir d'un moment propice à la réflexion. «Un soir, un spectateur s'est levé et est resté immobile durant dix bonnes minutes. On le voyait à peine, mais on devinait sa présence. Que faisait-il debout? Pourquoi ne bougeait-il pas? Sans

### UN ROLLOIS EXPATRIÉ



A l'occasion de «Tonight, lights out!», dans lequel il joue, Mathias Domahidy retrouve la région qui l'a vu grandir. Originaire de Rolle, le trentenaire habite depuis quelques années à Bruxelles, un exil qui ne doit rien au hasard pour cet Helvète actif dans la création depuis l'adolescence. «A 16 ans, j'ai créé ce que j'appelle le «Volkskunst» (ndr: art du peuple), un concept qui consistait à être présent partout où il y avait de la création», se souvient Mathias Domahidy. Cette curiosité pour la matière artistique l'amènera à devenir un véritable touche-à-tout; de l'écriture à la musique, en passant par la vidéo, le Rollois expérimente à tout-va et s'investit dans le milieu associatif genevois. Au hasard d'une rencontre dans les rues rolloises avec Jean-Luc Godard, il décroche même un rôle dans le film «Socialisme». Une expérience inespérée, qui ne changera cependant pas le regard que porte l'expatrié sur son pays d'origine; «Malheureusement, j'ai rapidement réalisé, que je ne pouvais pas attendre grand-chose de la Suisse en matière de subventions. C'est un pays que j'aime, mais je sentais que j'allais étouffer, si je restais.»

le savoir, il a stimulé l'imagination de bon nombre d'entre nous ce soir-là.» Quoi qu'il arrive, il se passera donc quelque chose ce vendredi soir, à la Petite Usine, et cela dépend de vous. ◊

### INFO

**Tonight, Lights out!**  
Vendredi et samedi, 19h et 21h (50')  
Petite Usine  
(Création en français)

**PROVOCATION** «P Project»

## Un artiste pousse à l'extrême le rôle des spectateurs

Jeudi, l'équipe du Far a reçu de nombreux appels de journalistes après l'article paru dans «Le Temps», sur le spectacle «P Project» à voir ce vendredi soir et samedi. Selon la directrice du festival, Véronique Ferrero Delacoste, qui a vu la pièce de l'artiste bulgare, à Amsterdam, les spectateurs sont invités à réaliser des actions, jusqu'à se déshabiller pour simuler l'acte sexuel sur le plateau. Ceci en échange de 250 fr. chacun. Prostitution? Pas du tout. Pour la directrice, ce n'est pas pour l'argent que le public se prête au jeu. «Les spectateurs entrent dans une sorte de communion», raconte-t-elle.

Dans «P Project», le chorégraphe bulgare Ivo Dimchev invite les volontaires à monter sur

scène pour réaliser des actions, de plus en plus osées. Jusqu'à cette dernière, ultime. Pendant ce temps, un autre spectateur, responsable de la caisse, rémunère les participants.

«Cela interroge la qualité d'écoute du public: jusqu'où peut-il aller dans l'interaction?», commente encore la directrice, qui note que l'intérêt des médias sur ce spectacle plutôt qu'un autre témoigne aussi d'un certain état d'esprit de la société.

Mais voilà, la réserve connue des Vaudois se prêtera-t-elle à ce genre de démarche artistique? L'acteur peut tout à fait se retrouver face à une foule où personne n'est candidat pour les actions proposées. «C'est un risque, ajoute-t-elle. Mais les spectateurs



Dans «P Project» le chorégraphe et interprète bulgare Ivo Dimchev mêle danse, théâtre et musique. DR

du Far sont habitués à beaucoup de choses. Je suis confiante.»

Selon elle, la communion qui s'installe entre l'artiste, seul sur scène avec son piano électrique,

et le public plonge la salle dans une représentation, hors de la réalité. «Ivo Dimchev amène les choses en douceur. Il a une grande capacité à convaincre et à sé-

duire. C'est extrêmement poétique et, bien sûr, personne n'est forcé de faire quoi que ce soit.»

Reste que l'échange monétaire intégré dans la démarche peut faire penser à l'expérience de Stanley Milgram, psychologue américain qui testait le degré d'obéissance d'un être humain face à une autorité, par de célèbres expériences sur des personnes cobayes.

Dans sa démarche, l'artiste bulgare tente de briser la glace entre lui et le public pour faire la peau à la passivité habituelle.

● CÉCILE GAVLAK

### INFO

**P Project**  
Vendredi et samedi, 21h  
Usine à gaz

LE MATIN SAMEDI 17 AOÛT 2013

## «LE COÏT EST MOINS AISÉ QUE LA POÉSIE»



Maximilien Prunet

En échange d'une rémunération, des spectateurs sont invités à se produire sur scène. Simuler un coït rapporte 250 fr.

**THÉÂTRE** Dans «P Project», à voir ce soir encore à Nyon, le public est invité à danser, à chanter ou à mimer un acte sexuel. De la provoc? Réponses de son créateur, Ivo Dimchev.

**C'**est la sensation du Festival des arts vivants de Nyon. Ivo Dimchev, considéré comme l'un des plus talentueux performeurs de sa génération, attire tous les regards. La raison? Avec «P Project», l'artiste bulgare invite le public à participer à son show contre rémunération. Poésie, danse, chant, il ratisse large. Jusqu'à demander aux spectateurs de s'embrasser ou de simuler, totalement nus ou presque, un acte sexuel. Si le poème rapporte 25 fr., le coït, lui, est payé 250 fr. Nous avons rencontré Ivo Dimchev avant sa première représentation, hier, à l'Usine à Gaz.

**● Pourquoi payer le public?**  
J'estime qu'il apporte quelque chose, au même titre qu'un comédien. Je trouve normal de rémunérer des gens que j'engage, même de manière éphémère, et qui aident à ce que mon spectacle soit meilleur.

**● Et il ne le ferait peut-être pas sans un cachet...**  
Je ne pense pas que l'argent soit la motivation première. C'est un petit plus qui aide à vaincre sa timidité. Sans la timidité, les gens feraient beaucoup de choses! Ceux qui montent sur scène avec moi ont réellement envie de le faire. Comme un défi, un acte artistique,

une volonté de se montrer et une manière de briser ses tabous.

**● On peut dépasser ses propres tabous rien qu'en étant payé?**  
(Rires.) N'importe quoi. N'importe quoi. N'importe quoi. C'est un coup de pouce, rien de plus.

**● Le coït est mieux payé qu'un poème. L'un est donc plus méritoire que l'autre?**  
L'un est plus difficile que l'autre! Il y a plus de retenues et de tabous avec le sexe qu'avec l'écriture. Aujourd'hui, tout le monde écrit. Avec le sexe, c'est autre chose.

**● Et, sans surprise, le sexe rapporte un maximum...**

### Impressions

**BONHEUR** Affublé d'un châle transparent et d'un string aussi mal ajusté que sa perruque, Ivo mène le bal avec piano et airs de diva cabossée. L'humeur est joyeuse. Burlesque. Grottesque. Sur les planches, des volontaires dansent, improvisent. Se relaient. Encaissent l'argent. «Au moins, ça, c'est fait», balance une jeune femme stressée à l'idée d'enlacer, topless, son compagnon devant tout le monde. C'est kitsch, touchant, bon enfant, libérateur. Grâce à l'humour, le

Je n'ai rien inventé. La société fonctionne comme ça. Les rapports humains ne vont pas changer sous prétexte qu'on est sur une scène.

DR



«Ce n'est pas parce qu'on est abreuvé d'images sexuellement explicites qu'on est en paix avec le sujet»

Ivo Dimchev, artiste

**● La nudité, ce n'est pas nouveau. Ne faudrait-il pas trouver autre chose pour bousculer les esprits?**  
Non. Qu'on le veuille ou non, on est encore remplis de tabous à propos du sexe. Ce n'est pas parce

**● Pourquoi n'avoir pas poussé le concept jusqu'au bout en invitant le public à faire réellement l'amour?**  
Parce que je fais du théâtre! Ça n'aurait aucun sens, ce serait de la provocation gratuite. Et je ne pense pas qu'on soit nombreux à pouvoir être efficace sexuellement en public. Le trac et la gêne feraient tomber l'ambiance. Et tout le reste, d'ailleurs! (Rires.)

**● N'y a-t-il pas du voyeurisme à observer des quidams évoluer sur scène?**

Non. Ça n'a rien à voir avec le fait d'épier discrètement son voisin par la fenêtre. J'offre ici un cadre précis d'action où les gens ont l'autorisation non seulement de créer mais de regarder.

● FRED VALET

fred.valet@lematin.ch

Ce soir à l'Usine à Gaz de Nyon, 21 h  
www.festival-far.ch

## Reportage

# Les spectateurs mis à nu

Dans «P Project», Ivo Dimchev paie le public pour des actions sur scène, dont un faux coït

Muriel Grand

Ecrire des poèmes, faire des claquettes, danser du hip-hop, s'embrasser en enlevant le haut ou même simuler l'acte sexuel entièrement nu, le tout contre rémunération: telle est la proposition insolite d'Ivo Dimchev aux spectateurs de sa performance intitulée *P Project*, présentée ce week-end dans le cadre du Festival des arts vivants (far<sup>o</sup>) à Nyon.

En entrant dans la salle, la majorité du public ignore ce qui va se passer. Il sait seulement que, suivant la thématique du far<sup>o</sup> pour cette édition 2013, le spectacle les mettra à contribution. «Nous voulions éviter l'effet de voyeurisme et la provocation», précise Véronique Ferrero Delacoste, directrice de la manifestation.

### 20 francs pour un poème

Vêtu d'un string et d'une étoffe orange transparente, sans oublier une perruque, du maquillage et des hauts talons, Ivo Dimchev s'installe à son piano électrique. Avec humour, il explique son objectif: construire le spectacle avec le public. D'où l'invitation à se porter volontaire pour exécuter diverses actions, en échange d'une certaine somme: «Si vous participez à la performance, c'est normal que vous soyez payés», explique-t-il. La caisse est confiée à un membre de l'assistance, qui sera chargé de distribuer l'argent.



Accompagné au piano par l'artiste Ivo Dimchev, ce couple a été payé 100 francs pour s'embrasser sur scène en enlevant le haut. PAUL MCGEE

Première tâche, payée 20 francs: rédiger en direct des textes sur un ordinateur portable, sur lesquels le performeur bulgare improvisera une chanson. «Vous pouvez écrire n'importe quoi: dans ce contexte, ça deviendra de la poésie», encourage Ivo Dim-

chev. Assez rapidement, deux femmes se présentent et s'exécutent de bonne grâce, obéissant au fur et à mesure aux indications de l'artiste. Ce sera d'ailleurs le cas pour pratiquement toutes les actions de cinq minutes qui suivront. Le public réagit au quart de

tour, selon le plaisir et l'implication que montre l'auteur de la prestation... ou pas. «Je l'ai fait pour l'argent!» lance la danseuse de claquettes, en prenant ses 40 francs. «Ce n'est pas grave, tant que le spectacle continue», réplique Ivo Dimchev.

Tout au long de la performance, le jeune homme s'emploie à créer une atmosphère détendue, multipliant les plaisanteries et les mimiques. «Faites-vous plaisir!» insiste-t-il auprès des acteurs d'un soir. Le public rit beaucoup. Mais l'affaire se corse quand il faut

deux personnes pour mimer l'acte sexuel, entièrement nues, au prix de 250 francs chacune. Dans la salle, la tension est palpable. «Prenez votre temps... Ce n'est pas si difficile, on est au théâtre!» Après cinq minutes, un couple se décide. Mais sa prestation trahit un certain professionnalisme...

### Responsabilité partagée

Il ne s'agit cependant pas de la dernière étape: il faudra encore des volontaires pour une prestation libre d'une minute, et enfin pour écrire une critique positive et négative de la performance, qui sera payée... par le public. «J'ai pris ça comme un jeu, explique l'auteur de la critique négative, qui a gagné 30 francs. C'est incroyable, tout ce que l'artiste a réussi à nous faire faire.» Les autres spectateurs sortent tout aussi enthousiasmés par la démarche, et les questions qu'elle pose.

«Chaque spectateur prend la responsabilité du déroulement du show, explique Ivo Dimchev. Même sur les gradins, chacun juge la performance de l'autre et se projette dans les tâches exécutées, se confrontant indirectement à ses propres tabous sur l'argent, la nudité, la sexualité. Le paiement est aussi un moyen de vaincre la timidité du public, en rendant les choses plus claires. Au final, les deux parties y trouvent leur compte. Et tant que les gens sont sincères, ça fonctionne.»

## En osant la mise à nu, le far° a séduit le public

### **Théâtre**

**La 29<sup>e</sup> édition du festival nyonnais a fini sur un bilan positif, après avoir créé l'émotion, en convoquant l'acte sexuel sur scène**

L'amour de l'art prend parfois d'étranges chemins, même les plus libres, voire libertins. Preuve en est le soudain intérêt porté à l'une des dernières performances du far° 2013: *P Project*, d'Ivo Dimchev, qui promettait un coït simulé en direct. De quoi stimuler la curiosité du public.

En prenant le pari de construire son spectacle avec les spectateurs, en les rétribuant pour leur partici-

pation, le performeur bulgare est parvenu, grâce à sa délicatesse et à son charisme, à faire monter sur scène plusieurs personnes.

Payées pour une prestation de cinq minutes, les unes se prêtaient à l'exercice de l'écriture d'un poème, d'autres à danser maladroitement, et d'autres encore à un baiser, poitrine dénudée. Exquise manipulation ou besoin d'exister sous la lumière? Le public s'est en tout cas laissé prendre avec enthousiasme. «S'embrasser en public, torse nu, est un acte assez banal. On voit ce genre de scène tous les jours à la plage», relève Sacha Soldini, qui avec son épouse a osé, par jeu. Il faut dire que ce conseiller communal nyon-

nais UDC a peut-être une certaine habitude du public. «Le but recherché par l'artiste ne peut être atteint si le public ne participe pas», souligne-t-il. En politique, n'est-ce pas un peu pareil...?

L'ultime provocation d'Ivo Dimchev a été d'inviter des spectateurs à mimer l'acte sexuel sur scène, entièrement nus. Après de longues minutes d'attente où chacun regardait son voisin avec curiosité, un jeune couple s'est élancé pour un coït simulé avec tant de précision, de froideur et d'assurance que le doute sur leur spontanéité ne pouvait qu'émerger. En interrogeant la performance et ses limites, et en questionnant les spectateurs sur les

leurs, Ivo Dimchev a démontré, une fois de plus, son talent de constructeur autant que de défri- cheur d'illusions.

Avec plusieurs pièces qui ont bousculé les codes de la représentation, la 29<sup>e</sup> édition du far° se clôt en renforçant son image de festival qui ose. Avec 3180 spectateurs contre 2580, 89% de taux de fréquentation et un public rajeuni, le far° démontre que ses efforts pour dynamiser les échanges avec les artistes et le public portent leurs fruits. Pour les 30 ans de la manifestation, l'an prochain, la directrice, Véronique Ferrero Delacoste, promet un festival festif dans la forme et dans le fond.

**Corinne Jaquiéry**

**BILAN** La 29<sup>e</sup> édition du festival nyonnais s'est achevée samedi avec le «Projet Klérotèrion». L'idée de performance des artistes résidents du festival a été tirée au sort parmi quelque 50 propositions.

## La fin du Far sonne le début de la suite

CÉCILE GAVLAK  
cgavlak@lacote.ch

«Tu vois comment», clamait l'affiche de la 29<sup>e</sup> édition du Far. Les 3180 spectateurs ont bien eu le loisir de voir comment les acteurs construisent et pensent leurs œuvres. Ils ont aussi pu faire comme eux et intervenir dans le déroulement de nombreux spectacles. Ainsi, l'acteur rollois Mathias Domahidy a mis dans la main de chaque spectateur un interrupteur relié à une ampoule éclairant le plateau, dans le subtil «Tonight, lights out!». Dans cette veine participative, le chorégraphe bulgare Ivo Dimchev était l'un des clous de la programmation. Les deux soirs, les spectateurs de son «P Project» qui se sont déshabillés pour simuler l'acte sexuel, contre 250 francs chacun, étaient des performers qui connaissent le travail du Bulgare. L'art reste donc en mains des artistes.

Même logique pour «Le projet Klérotèrion», de Karim Bel-Kacem. Avec son installation, l'artiste suisse proposait au public et aux artistes de déposer, durant le festival, une suggestion de performance dans sa bulle à idées. Samedi soir, Blaise Triponez, secrétaire général de la commission vaudoise de répartition de la Loterie Romande, a pioché l'une des quelque 50 boules liées chacune à une idée de performance artistique.

### EN CHIFFRES

**3180** spectateurs pendant onze jours.  
**84** artistes, pour 50 représentations.  
**45** parcours en voiture pour un seul spectateur.  
**10** lieux de spectacle, à Nyon et dans la région.  
**2** projets en collaboration avec une Haute école.  
**89%** de taux de fréquentation.



Dans le thème de cette édition, la fabrication, le décor de bois brut a transformé la cour de l'Usine à gaz durant dix jours. AUDREY PIGUET

Le hasard n'a pas permis à un profane de voir son idée se concrétiser en 2014. Ce sont les six artistes et chercheurs de la résidence du Far, intitulée «Watch & Talk», qui ont été tirés au sort. Leur performance devrait être mise sur pied par le festival pour la prochaine édition. Ce groupe, qui a vu et discuté de tous les spectacles de l'édition, s'interrogera sur le geste créatif qui peut naître de la critique.

### Un public rajeuni

Au moment du bilan, la directrice du Far, Véronique Ferrero Delacoste, est ravie. Les chiffres montrent un taux de fréquentation stable: 89% (88% en 2012). Selon elle, les festivaliers viennent à parts égales de la région nyonnaise, de Lausanne ou de Genève.

Une autre partie vient de plus loin. «Nous avons constaté cette année un rajeunissement du public», ajoute-t-elle. «Nous avons vu des élèves du Gymnase de Nyon, par exemple. C'est un très bon signe pour la relève des spectateurs.»

Et la directrice de relever aussi l'excellente collaboration avec la commune de Givrins, concernant le projet des Fondateurs. «Beaucoup d'habitants du village ont joué le jeu et sont venus voir cette pièce dans un chalet d'alpage appartenant

à leur commune. Ils semblaient très fiers de cet événement...»

Autre point fort, toujours selon la directrice: le «Laboratoire de la pensée», comprenant trois concepts, dont la résidence «Watch & Talk». L'atelier d'écriture, ouvert à tous, a accueilli une dizaine de participants sur les onze jours. Et les rencontres, avant et après certains spectacles, intitulées «Bienvenue à ce que vous croyez voir» ont réuni une quinzaine de spectateurs à chaque fois. ◉

### L'ART DU VOCABULAIRE

«Sérendipité». Extrait du programme du Far, ce mot désigne le fait de faire des découvertes par accident. Il vient du mot anglais «serendipity», issu d'un conte du 16<sup>e</sup> siècle. Dans cet esprit, «heuristique», employé dans ce même programme, se rapporte à l'art d'inventer. Plus loin, «sororité» est le pendant féminin de «fraternité». Citons encore l'«anamorphose», image déformée, et passons sur bien d'autres perles de la langue française qui parsèment les présentations, souvent sans explication. Un mot, composé de cinq syllabes, semble absent: «vulgarisation», «fait de répandre dans le public» selon la définition du «Robert». Celui-ci aurait sûrement permis de mieux saisir les idées véhiculées au fil de ces pages, et, peut-être, au fil des œuvres. ◉ CLAK

«Rendre visible l'effervescence artistique suisse est l'une de nos missions»

VÉRONIQUE FERRERO DELACOSTE DIRECTRICE DU FAR

**FESTIVAL, NYON****Bilan positif pour le far°**

La 29<sup>e</sup> édition du festival à Nyon s'est achevée samedi après onze jours dédiés aux arts vivants tels que le théâtre, la danse ou la performance. Onze créations originales et huit premières suisses figurent notamment au bilan de la manifestation, que les organisateurs qualifient de réussie. Fidèle à sa ligne, le far° a proposé des créations qui sortent du cadre scénique et «défrichent les sentiers artistiques», écrivaient dimanche les organisateurs. Placée sous le mot d'ordre «Tu vois comment», une expression locale typique, la manifestation a accueilli près de 3200 spectateurs, répartis sur dix lieux, et 84 artistes. Le taux de fréquentation s'est élevé à 89%, pour un budget de 680 000 francs. Vingt-cinq bénévoles ont apporté leur concours. ATS

**PRESSE ÉCRITE** / HEBDOMADAIRES,  
MENSUELS, TRIMESTRIELS

## Le féminin et le masculin font récit et performance

SCÈNES VIVANTES - Au Festival des arts vivants (Far) de Nyon, les écritures intimes sont pratiquées de l'autofiction à la complémentarité, voire gémellité entre les performeurs. Elles révèlent des conceptions fort dissemblables du «je», d'une proposition scénique à l'autre.

Le phénomène autofictionnel intéresse autant qu'il déconcerte ou froisse les nerfs, questionnant identités et genres. Le Far nous conduira ainsi d'un duo chorégraphique conçu en miroir pour torsos dénudés et pas chassés à cour et jardin (*ifeel2*) à l'errance chorégraphiée sous le ciel de mythes cinématographiques en déconstruction (*This is not a Love Story*, en passant par une co-écriture du corps et de sens dans l'association entre deux artistes voulues sœurs jumelles (*La Cousine machine*).

La manifestation festivalière est placée sous le sceau du teaser: «Tu vois comment». L'invitation à voir moins pour ressentir plus retentit, elle, dès le début du spectacle *La Cousine machine*. «Bonsoir, merci d'avoir la gentillesse de fermer les yeux.» Comment pourrait-on se lever et ne pas ouvrir grand les fenêtres sur l'horizon de séduction qui nous attend, quitte à le faire dans l'obscur, ou avec une cagoule intégrale? Si la séduction est l'art de brouiller les pistes et de jouer avec une hypothétique vérité, réalité visible, cette création cultive l'art de s'esquiver pour mieux laisser le regardeur et auditeur sur sa faim. La chorégraphe et danseuse, Perrine Valli, retrouve l'écrivaine venue des arts plastiques, Carla Demierre, qui joue avec la langue d'une manière à la fois organique, rythmique et sémiologique que n'aurait pas reniée le philosophe français Michel Foucault, auteur de *Les Mots et les choses*, archéologie de ce qui nous est contemporain et affirmation d'une conscience critique.

### Dans la «posture du cadavre»

Avec, dès l'entame, le corps de la danseuse Perrine Valli au visage recouvert

par un t-shirt linceul, étendu en étoile, et prolongé par quatre rubans métriques souples, n'est-on par sur une scène de crime théâtralisée? «Simplement au sol, le corps au repos, nous nous mettons en position de cadavre», suggère l'écrit imaginé par Demierre. «Le récit de Carla convoque l'idée de mesure, de distance de soi à l'autre. Très présent dans mon travail chorégraphique, le fait de mettre le corps dans une limite, un encadrement, donne ici un objet scénographique éminemment graphique. Il l'est aussi dans le texte avec cette femme enfermée dans une sphère. Cette position de la danseuse étendue renvoie à la posture de relaxation *savasana* en yoga, terme sanscrit signifiant "posture du cadavre". La détente absolue serait ainsi la mort dans un sens non dramatique, mais perceptif.» Faire clore les yeux au public au début rejoint cette idée d'état mortel, comme le fait de percevoir autrement en lâchant l'un des sens le plus sollicité quotidiennement, la vue. Quand on sait que cette posture est régulièrement convoquée en répétition par Perrine Valli œuvrant pour la chorégraphe Cindy Van Acker (*Kernel, Nixe*), on se rappelle du sémiologue Roland Barthes qui se plie au jeu de l'autoportrait. L'auteur mort se refigure en mythes ou parcelles de mythologie personnelle: anecdotes, obsessions, photos, récurrences (*Roland Barthes par Roland Barthes*).

Dans un jeu rythmique de miroir et un mille-feuille de couches ponctué d'accidents, le sens sort de la performance et du texte autant qu'il les suscite. Ainsi entend-on: «Nous développons nos quatre index vers le haut pour pro-

duire un lent va-et-vient évoquant des essuie-glaces ou une maman un peu fâchée». Assise côte à côte à la table, les deux artistes interrogent leur présence réciproque.

En s'écrivant et disant son écrit face public, on se fabrique. S'agit-il de suivre la construction d'une personne ou d'un personnage? Carla Demierre cisèle le passage de sa position d'observatrice amusée à celle d'actrice immergée dans le corps même de son écriture au cœur d'une lecture augmentée par la chanson de gestes fluides de Perrine Valli. Qui développe son solo en lignes de corps fléchées, évoquant plus loin une session d'«air guitare» ou actionnant le pli de ses bras pour du doigt fermer la bouche du dire. Puis son corps comme monté sur ressort au cœur d'une rave entre techno électro métronomique et deep house atmosphérique se dégage d'une lumière intermittente. Expérimentale, parfois hésitante, cette performance au souffle court possède une heureuse radicalité qu'avait désertée *La Place du singe* réunissant la chorégraphe et danseuse Mathilde Monnier et l'écrivaine Christine Angot autour de la notion de bourgeoisie.

### Road-Movie chorégraphique

En filigrane de *This is not a Love Story*, fruit d'un périple musardant du Cap nord à Lisbonne, il y a un voyage introspectif qui semble devoir beaucoup à la fois aux réflexions d'un Guy Debord, au film *Vanishing Point* signé Richard Sarafian et à certaines mythologies déconstruites dans cette capacité sidérante à convertir des pitches apparemment simples en un objet chorégraphique complexe et intrigant rivé au cœur d'une société devenant le tombeau de toutes les

images. Le terme *Vanishing Point* se traduit littéralement par «point de fuite», mais signifie littéralement «lieu de la disparition» ou «moment de la disparition», ce qui correspond parfaitement à l'atmosphère du duo imaginé par Guinilla Heilborn. Il y a ce dialogue avec l'invisible; le devenir post-mortem du vivant, le hors-champ, une forme de cosmos indécis et des situations que les protagonistes ne maîtrisent guère et qui sont déliées comme une couronne de fragments et d'amorces de scénarios et situations filmiques.

### **Training dansé et chanté**

Trois pas de côté à gauche. Autant dans la direction contraire. Dans une forme de ruban de Moebius chorégraphique, l'éternel retour du même n'est en fait rarement identique au cœur de *ifeel2*, pas de deux en forme d'échauffement

chorégraphique dû à Marco Berrettini. Comme dans une chanson griffée Gainsbourg, il y a des «petits seins de bakélite» agités par ses déplacements latéraux continûment reconduits, chez la performeuse Marie-Caroline Hominal ciselée à tous rites chorégraphiques limites, oscillant entre acrobate funambule et extrême physicalité.

Le chorégraphe et danseur-performeur Berrettini détaille la forme de la ritournelle deleuzienne qui s'applique aux compositions musicales émaillant *ifeel2*: «Avec Samuel Pajand, créateur son, nous avons conçu la bande-son tissée de bruitages et mélanges de musiques classique contemporaine et de chansons pop fidèle à notre duo qui se rapprocherait de la *Pop Summer Music* retravaillée et détournée. L'intérêt se focalise autant sur les compositions orchestrales de la musique sérielle, les

chœurs russes que l'œuvre de Kurt Weil, qui collabora avec Brecht, que ce qui se déroule aujourd'hui dans le top 50, la musique iranienne ou le contemporain allemand, de Hans Werner Henze à Heinz Holliger. On s'est bien trouvé, car Samuel adore creuser la profondeur des sons, alors que je fais partie des cons qui voudraient absolument écrire un tube pour payer son loyer jusqu'à la fin de sa vie avec une seule chanson.» Du *talk over* (parlé-chanté) de Marie-Caroline Hominal on perçoit des bribes de textes créationnistes et darwinistes et de la plume du philosophe Peter Sloterdijk (*Tu dois changer ta vie!*) dont la pensée ondoie plus qu'elle ne bâtit, dans une ambiance de répétitions. ■

*Bertrand Tappolet*

FAR, du 7 au 17 août. Rens.: [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

# Philippe Saire La Dérive des continents

Dans le cadre du far° festival des arts vivants Nyon

Toujours prêt à bouleverser sa pratique, le chorégraphe Philippe Saire s'associe à l'auteure Antoinette Rychner pour s'aventurer dans une recherche entre mouvement et texte. De cet échange sont issus des propositions de mises en scène singulières et un texte original qui n'hésite pas à malmener les codes classiques du genre. Les deux artistes se sont référés librement à L'odyssée d'Homère comme point de départ. De ce mythe ils ont retenu des fragments qu'ils mettent en résonance avec nos préoccupations actuelles : filiation, anonymat, héroïsme, sécurité et égalité des sexes. Au fil de la création, écriture et chorégraphie ont évolué en se répondant l'une et l'autre pour se surprendre et partager la responsabilité du sens.

Cette création est née d'une invitation du far° à Philippe Saire et avec le soutien de Vector Gestion.

tu vois  
comment  
far° festival  
des arts vivants  
Nyon  
7-17 août 2013  
festival-far.ch

## › Interview de Madame Véronique Ferrero Delacoste, Directrice du far° festival.

*D'où vient l'idée du far° festival ?*

Le far° festival a été créé il y a 29 ans sous le nom du festival des théâtres d'été.

A l'époque il n'y avait pas de saisons théâtrales ni de théâtres à Nyon. La volonté des initiateurs était de montrer au public de la région de Nyon ce qui se faisait en matière d'expression scénique. Aujourd'hui je pense que le festival joue un rôle majeur pour les arts scéniques. Il est un rendez-vous estival que les nyonnais connaissent et attendent. Une occasion de découvrir de la danse, du théâtre et des spectacles qu'on ne rencontre pas dans les saisons.

*Quelle forme de théâtre offrez-vous aujourd'hui au public ?*

Le festival présente des œuvres d'artistes suisses et internationaux qui sont dans une recherche assez pointue des arts vivants. Ce sont des artistes qui viennent de la danse, du théâtre par leur formation initiale, mais qui ont l'envie d'explorer ces médiums en se confrontant à d'autres disciplines artistiques.

## › Comment faites-vous pour rester un festival grand public en proposant une programmation aussi pointue ?

Avec le temps, j'ai constaté que l'on pouvait être exigeant et s'intéresser à des formes particulières, qui s'adressent à chacun et dont les thèmes sont accessibles.

Il n'est pas toujours nécessaire de comprendre un spectacle, il s'agit d'abord de le recevoir par les sens et le ressenti. Lorsque l'on va écouter un récital on écoute la musique sans chercher à comprendre ce qu'elle veut bien dire, pourquoi ne ferait-on pas de même lorsqu'on va au théâtre ?

**Philippe Saire** (CH)

**La Dérive des continents** (création)

Durée 75' environ

**Mercredi 7 et jeudi 8 août 2013 à 21h**

Usine à Gaz - Rue César Soulié, Nyon

far° festival des arts vivants Nyon

7 au 18 août 2013

[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## Spectacles

### Cette année, le far° voit comment

A Nyon, le Festival des arts vivants s'intéresse à la fabrication des spectacles



«Tonight, Lights out», de David Weber-Krebs.

«Tu vois comment». C'est sous cet intitulé typique du parler romand que se présente la 29e édition du far° Festival des arts vivants, à Nyon. Au-delà du clin d'œil, «Tu vois comment» désigne la thématique 2013 de cette manifestation. «Il s'agit non seulement de savoir comment se construisent les spectacles depuis l'idée jusqu'à leur réalisation, mais aussi comment le spectateur construit sa réception», explique Véronique Ferrero Delacoste, directrice qui signe sa quatrième programmation.

Comme de coutume, l'affiche du far° se divise en trois secteurs. Des invités de renom qui amènent leurs propositions. Des commandes à des artistes locaux. Et des projets particuliers qui mettent la population à contribution. Côté invités, la directrice pointe trois coups de cœur. *Dumy*

*moi*, solo puissant et insolite du danseur français François Chaignaud, choucho du monde contemporain avec son obsession du moi et de la déconstruction. Ici, affublé d'une coiffe spectaculaire, le danseur testera son impact sur le public en évoluant dans un rapport de proximité et d'immédiateté (7, 8 août). Plus lunaire, la Suédoise Gunilla Heilborn cisèlera un road movie impressionniste intitulé *This is not a love story* (9, 10 août). Enfin, les danseuses italiennes de Barockthegreat se livreront à une transe rock sur une musique explosive (*Indigenous*, 13, 14 août).

Au rang des commandes, le far° a invité Philippe Saire «à imaginer quelque chose qui se distingue de ses créations à Sévelin». Associé à l'écrivaine Antoinette Rychner, le danseur lausan-

nois s'est penché sur *L'Odyssée* pour une *Dérive des continents* qui s'annonce pleine de mouvements et de mystère (7, 8 août). Philippe Wicht, récent diplômé de La Manufacture, exposera lui ses questionnements de tout jeune créateur dans *Commande* (12, 13, 14 août).

Et les projets in situ ou interactifs? Les Fondateurs, dont les spectacles consistent à construire un décor, transportent leur démarche dans une clairière du Jura et dialogueront avec cette nature restée sauvage (9, 10, 11 août). Paysage aussi avec les Italiens de Strasse. Dans *Drive in*, les artistes invitent chaque fois un spectateur dans leur voiture et lui offrent une virée tout à fait particulière (du 9 au 17 août). Interactif aussi, le spectacle du Bulgare Ivo Dimchev. Dans *P Project*, l'artiste doté d'une caisse de mille francs

paie véritablement le public pour réaliser des actions qu'il commande. Des actes de plus en plus audacieux et de plus en plus délicats... (16, 17 août). Enfin, dans *Tonight, lights out!* (photo), le Belge David Weber-Krebs interroge la capacité de mobilisation politique de l'auditoire en l'impliquant dans l'éclairage de la salle (16, 17 août). La Hongroise Eszter Selamon, les Romands Nicolas Leresche et Anne Delahaye, Perrine Valli ou encore Marco Berretini font aussi partie de cette riche programmation. *Marie-Pierre Genecand*

**Nyon. Du 7 au 17 août.**  
**(Loc. 022 365 15 50,**  
**www.festival-far.ch).**

## Far° far away

Propositions artistiques pléthoriques et fonte de quelques barrières disciplinaires sont à prévoir : Anne Delahaye et Nicolas Leresche, artistes associés de l'édition 2013 font déborder le Far°. Au cœur de la *Dérive des continents* de Philippe Saire, littérature et danse se répondent et assument tour à tour le sens produit sur les planches ; Vincent Thomasset offre une réécriture performative de *Arsenic et vieilles dentelles* avec *Bodies in the Cellar*. François Chaignaud fissure le quatrième mur de la représentation : dans *Dumy Moyi*, le spectateur étant invité à changer de place pour multiplier ses points d'entrée dans l'œuvre. Ivo Dimchev, lui, demande littéralement à son audience de prendre part à l'acte de

création dans *P project*. Quelques véritables voyages enfin, avec *DRIVE\_IN*, promenade en voiture pour un spectateur à travers les paysages urbains de Nyon. **Aínhua Jean-Calmettes**

**Far°, festival des arts vivants**, du 7 au 17 août à Nyon.  
[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



*Bodies in the Cellar*,  
de Vincent Thomasset.  
Photo : Ilanit Illouz.

## Philippe Saire



**Chorégraphe suisse, directeur de la Compagnie Philippe Saire. Un coffret DVD composé de onze *Cartographies* (performances filmées par les plus grands réalisateurs romands) vient de sortir. Et *La dérive des continents*, sa prochaine création, sera en première au FAR°, à Nyon, les 7 et 8 août. [www.philippesaire.ch](http://www.philippesaire.ch)**

### **1. *Dalva*, Jim Harrison**

«Le retour d'une jeune femme, Dalva, sur les traces de son enfance, une écriture magnifique et l'évocation d'un souffle puissant des grands espaces américains... Un regard contemporain et réflexif sur une Amérique mythique.»

### **2. *King Kong Théorie*, Virginie Despentes**

«Un manifeste jubilatoire, drôle, cynique, sur un nouveau féminisme. Anti-bien-pensant.»

### **3. *Kafka sur le rivage*, Haruki Murakami**

«Ce livre est une sorte de voyage initiatique. Celui d'un jeune homme dans un Japon oscillant entre modernité et tradition. Il y a des passages superbes, dans un surréalisme littéraire rarement aussi bien amené. J'ai eu beaucoup de peine à décoller de ce livre, qu'on aimerait voir durer longtemps...»

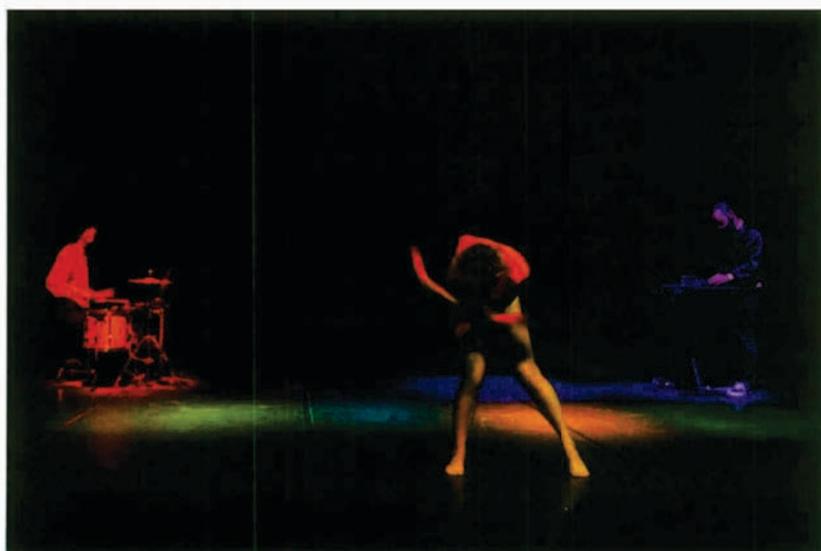
nyon, du 7 au 17 août 2013

# FAR° festival des arts vivants

Cette année, les démarches artistiques présentées invitent les spectateurs à participer à la production de sens en les poussant à devenir responsables des œuvres, ou même, à en prendre le relais avec, comme point d'accoche, l'intitulé : « Tu vois comment ». Coup d'œil sur la programmation à venir



Gunilla Heilborn «This is not a Love Story» © Stefan Bohlin



Barokthegreat «Indigenous» © Barokthegreat

- Les 8, 13 et 16 août : Anne Delahaye et Nicolas Leresche (ch) **Artistes associés | Pouvoir du point**

- Les 7 et 8 août : Philippe Saire (ch) **La dérive des continents**

- Les 7, 8, 11 et 12 août : Vincent Thomasset (fr) **Les protragronistes** (les 7 et 8), **Bodies in the Cellar** (les 11 et 12)

- Les 7 et 8 août : François Chaignaud (fr) **Думу мої - Dumy Moyi**

- Du 8 au 15 août : 2b company (ch) **Conférence de choses**

- Les 9, 10 et 11 août : Les fondateurs (ch) **Les fondateurs dans le Jura**

- Les 9, 12 et 15 août : Bastien Gachet et Grégory Stauffer (ch) **La léproserie - 2/3**

- Les 9 et 10 août : Perrine Valli et Carla Demierre (ch/fr) **La cousine machine & Le cousin lointain**

- Du 9 au 17 août : Strasse (it) **Drive\_In #6 / Nyon**

- Les 9 et 10 août : Gunilla Heilborn (se) **This is not a Love Story**

- Les 10 et 11 août : La Head – Genève au far° **Acting Head** (le 10) & **Walking Head** (le 11)

- Les 10 et 11 août : Cristian Chironi (it) **Cutter**

- Les 12, 13 et 14 août : Philippe Wicht (ch) **Commande**

- Les 13 et 14 août : Eszter Salamon (de/hu) **Mélodrame**

- Les 13 et 14 août : Barokthegreat (it) **Indigenous**

- Les 15, 16 et 17 août : Similar Constructions (ch/be) **Flatland**

- Les 15, 16 et 17 août : Trickster-p (ch) **Sights**

- Le 15 août : Marco Berrettini (ch) **iFeel2**

- Les 16 et 17 août : David Weber-Krebs (be) **Tonight, Lights Out!**

- Les 16 et 17 août : Ivo Dimchev (bg) **P Project**

- Du 9 au 17 août : Karim Bel Kacem (ch) **Le projet klérotèrion**

# Go Out!

4 juillet 2013



## Far Nyon

Far, le festival des arts vivants de Nyon, propose des recherches artistiques singulières. Du 7 au 17 août aura lieu l'édition 2013, nommé Tu vois comment. Performances, théâtres, sonorités, ainsi que parcours intérieurs et extérieurs vous attendent impatiemment!



papier, au plaisir de me poser tranquillement, de feuilleter les pages et parfois de les annoter.

### D'autres projets ?

Je répète deux pièces qui seront jouées en octobre et vers la fin de l'année. «Un mari idéal», d'Oscar Wilde, et «Bientôt viendra le temps», de l'auteure danoise Line Knutzon, dans laquelle il est question de l'égoïsme des adultes.

### Entre festival de théâtre, littérature russe, reste-t-il une place pour le divertissement ?

Oui, toujours. J'aime bien regarder les séries à la télévision comme «The Killer». Il est important de se nourrir de toutes les formes d'art qui représentent des échappatoires, des rencontres et résonnent pour moi comme des cadeaux. ☺



► **Le Vivarium Studi** jouera à La Bâtie, à Genève, dans une pièce que la jeune femme ne manquera pas.



► **Tchekhov et Gogol**, deux auteurs que Natacha Varga-Koutchoumov est en train de relire.



► **Philippe Saire**, chorégraphe, met en scène une des nombreuses pièces qu'elle a prévu d'aller voir.



► **Franz Treichler** va enflammer le théâtre de l'Orangerie, à Genève, lieu que la comédienne aime beaucoup.

**7.8.13 – 17.8.13**

## **FAR FESTIVAL DES ARTS VIVANTS**

Le théâtre, la danse, les performances et la musique d'aujourd'hui bousculent les habitudes, sortent des sentiers battus. Ce festival en salle amuse et surprend, propose des rencontres avec les artistes et vous convie à son restaurant sous les étoiles, dans une ambiance conviviale.

[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## FESTIVALS

Le théâtre, la danse, les performances et la musique d'aujourd'hui bousculent les habitudes, sortent des sentiers battus. Ce festival en salle amuse et surprend, propose des rencontres avec les artistes et vous convie à son restaurant sous les étoiles dans une ambiance agréable.

*Du 7 au 17 août 2013 Nyon*

### **44<sup>e</sup> FESTIVAL DU FILM DES DIABLERETS** Montagne, exploits et environnement

C'est une manifestation incontournable dans le monde de la montagne. Des projections de films inédits sur la montagne, les exploits et l'environnement sont proposées tous les soirs. Le freeride est aussi à l'honneur lors du week-end d'ouverture. En plus du bar sous tente, de l'écran géant et de deux murs de grimpe, des expositions et une librairie avec plus de 300 ouvrages sont également l'âme de ce festival.

*Du 10 au 17 août 2013*

**Les Diablerets**



*Le public patiente  
avant la prochaine séance*  
© Christophe Rocca

### **ROCK OZ'ARENES**

La programmation de la 22<sup>e</sup> édition de Rock Oz'Arènes met l'eau à la bouche, à l'image du visuel de son affiche. Epicée et pimentée, elle fait la part belle aux musiques actuelles. Tout public, elle met principalement l'accent cette année sur la chanson française, l'electro et la pop. Avec des têtes d'affiches comme Mika, Amy Macdonald, David Guetta, Michel Sardou et Cali, le festival a choisi de séduire un public des plus larges.

*Du 14 au 17 août 2013 Avenches*

Ce festival original réunit tous les ans de jeunes musiciens venus des quatre coins de Suisse et d'ailleurs pour faire partager leur passion de la scène musicale. Tout en écoutant les différents concerts, vous pourrez profiter de la piscine chauffée en plein air, illuminée par des spots aux couleurs de l'été et savourer différents cocktails au bar tropical.

*Les 16 et 17 août 2013*

**Château d'Oex**

# Des spectateurs impliqués

«Tu vois comment», tel est le thème de la nouvelle édition du far°, festival des arts vivants, qui aura lieu à Nyon du 7 au 17 août.



«Mélodrame»,  
une performance-  
documentaire  
d'Eszter Salamon.

Cette année, le far° portera un intérêt marqué à la notion de fabrication. Les spectateurs sont invités à devenir responsables des œuvres ou même à en prendre le relais. L'artiste Ivo Dimchev propose ainsi, avec *P Project*, un dispositif participatif afin que le spectateur s'engage ou non dans la construction du spectacle.

L'idée de la programmation est aussi de découvrir l'ailleurs, avec deux artistes associés Nicolas Leresche et Anne Delahaye dont le mot d'ordre est «Tout sauf au théâtre!» Autour du concept de débordement, ils développent une recherche dans des lieux atypiques. Cette volonté d'aller vers un ailleurs se

retrouve chez d'autres artistes comme Les Fondateurs, qui construisent une dramaturgie à partir d'un lieu et de ses éléments – un alpage dans le Jura – ou encore comme le collectif Strasse qui détermine un parcours en voiture pour un seul spectateur. La voiture a également joué un rôle central dans la production de *This is not a love story* de Gu-nilla Heilborn, ce road-movie chorégraphique ralliant le cap Nord à Lisbonne.

## Un espace théâtral en forme de laboratoire

Tous ne désertent pas l'espace théâtral mais en font un usage qui questionne leur propre manière de faire, tel Philippe Saire qui transforme sa pratique en intégrant le langage à ses recherches chorégraphiques ou Eszter Salamon qui hybride sa pratique en interprétant son homonyme hongroise.

En parallèle de sa programmation, le far° développe *Le Laboratoire de la pensée*. Destinés à tous les spectateurs, ces rendez-vous sont des espaces de dialogues autour des arts vivants, pour s'engager dans cette 29<sup>e</sup> édition du far°, l'interroger, la faire vôtre. Vous voyez comment ?

Texte: Léa Bosshard

## Les bons plans de la semaine

GENÈVE • Événements culturels, loisirs, découvertes, gastronomie, parcours insolites, spectacles, chaque semaine le GHI vous propose des sorties sympathiques et originales à Genève et aux alentours.

Charaf Abdessemed



### Cinéma - Plan-les-Ouates «Cinéma en plein air»

Au pied de la Butte - Plan-les-Ouates  
Le service culturel de la Commune de Plan-les-Ouates propose, les 8 et 22 août, un cinéma gratuit en plein air au pied de la Butte. En cas de pluie, rendez-vous dans le hall de l'Espace Vélodrome.

[www.plan-les-ouates.ch](http://www.plan-les-ouates.ch)



### Festival - Nyon «Tu vois comment»

Plusieurs sites dans la ville  
Le Festival des arts vivants a lieu du 7 au 17 août. Avec une programmation suisse et internationale il occupe une place à part dans le paysage helvétique du théâtre, de la danse et de la performance.

[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)



### Théâtre - Genève «Requiem de Salon»

Parc La Grange - quai Gustave Ador 66C  
Dans une folle comédie familiale où se mêlent musique, chant et même un abat-jour, on découvre des enfants dévoués, appelés au chevet de leur mère. Du 31 juillet au 11 août.

[www.theatreorangerie.ch](http://www.theatreorangerie.ch)



### Musique - Genève «Magma»

Scène Ella Fitzgerald - Parc de la Grange  
Fondée en 1969 par le compositeur, batteur, chanteur, Christian Vander, Magma est à l'origine du genre musical baptisé Zeuhl, mélangeant rock, jazz, avant-garde et chant choral. Le 31 juillet à 20h30.

[www.musiquesenete.ch](http://www.musiquesenete.ch)



### Cinéma - Rade «Man of Steel»

OrangeCinema - Port Noir  
Après l'échec de *Superman returns* en 2006, le superhéros ressuscite avec une *maestria* dans les scènes d'action qui raviront ses fans. Projection: dimanche 1<sup>er</sup> août à 21h15 en version française.

[www.orangecinema.ch](http://www.orangecinema.ch)

### GAGNEZ 10 PLACES

Envoyez GHI SUP au 911 ou appelez le 0901 888 022, code 10 (1fr.90/SMS ou appel depuis une ligne fixe), jusqu'au lundi 29 juillet à minuit. Ou remplissez un coupon à nos guichets.

# Place aux créateurs

Soutenu par le Pour-cent culturel Migros, le Festival des arts vivants de Nyon se déroulera du 7 au 17 août 2013.



Eszter Salamon fait revivre sur scène une femme hongroise – entre documentaire et performance.

**D**e nombreuses premières suisses et créations attendent les spectateurs du Festival des arts vivants (Far) qui débute ce mercredi à Nyon. Se déroulant dans plusieurs sites de la cité, la manifestation interpelle autant qu'elle suggère par les performances, les chorégraphies et les spectacles qu'elle propose.

A la programmation internationale, le Far ajoute une dimension régionale en invitant cette année des étudiants de la Haute Ecole d'art et de design de Genève, et ce, afin d'être au plus proche de la création artistique locale.

Le Far bénéficie notamment du soutien du Pour-cent culturel Migros.

Programme: [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch).

**MIGROS**  
pour-cent culturel

## **PRESSE ÉCRITE / MÉDIAS INTERNET**

FESTIVAL THÉÂTRE

## Far° far away Le Far°

VINCENT THOMASSET / FRANÇOIS CHAIGNAUD

07/08 > 17/08/2013 - NYON

Le festival des arts vivants de Nyon s'empare de la notion de débordement.

PAR AÏNHOA JEAN-CALMETTES | PUBLIÉ LE 3 JUIL. 2013



*Bodies in the Cellar*, de Vincent Thomasset, © Ilanit Ilouz.



### VOIR LE SITE

[du Far°](#)

Propositions artistiques pléthoriques et fonte de quelques barrières disciplinaires sont à prévoir : Anne Delahaye et Nicolas Leresche, artistes associés de l'édition 2013 font déborder le Far°. Au cœur de la *Dérive des continents* de Philippe Saire, littérature et danse se répondent et assument tour à tour le sens produit sur les planches ; Vincent Thomasset offre une réécriture performative de *Arsenic et vieilles dentelles* avec *Bodies in the Cellar*. François Chaignaud fissure le quatrième mur de la représentation : dans *Dumy Moyi*, le spectateur étant invité à changer de place pour multiplier ses points d'entrée dans l'œuvre. Ivo Dimchev, lui, demande littéralement à son audience de prendre part à l'acte de création dans *Pproject*. Quelques véritables voyages enfin, avec *DRIVE\_IN*, promenade en voiture pour un spectateur à travers les paysages urbains de Nyon.

## Le Far vous éclaire

JEUDI 04 JUILLET 2013

Cécile Dalla Torre [1]



**NYON** • Dès le 7 août, le Festival des arts vivants intitulé «Tu vois comment» vous fera participer à tout ou presque, aux côtés d'artistes d'ici et d'ailleurs.

Journaliste:

Cécile Dalla Torre

Sous de grosses montures noires, les billes bleues de Véronique Ferrero Delacoste ne dissimulaient pas le plaisir éprouvé à l'arrière d'une automobile serpentant dans Milan. On aurait pu imaginer le contraire dans une urbanité grouillante où le klaxon est roi. Mais il y a sans doute du pittoresque dans cette affaire-là: un trajet noctambule d'une demi-heure au bon vouloir de votre chauffeur. Vous y serez à l'affût des menus détails visuels et sonores – même ceux qui ne seront pas expressément composés pour vous.

C'est dans les rues de Nyon que la directrice du Far-Festival des arts vivants vous invite à tenter cette expérience déroutante. Ne lui reste plus qu'à trouver les véhicules «écologiques», vraisemblablement au gaz, dans lesquels vous embarquera le collectif Strasse.

### La fabrication, de a à z

Le road-movie sera aussi celui de la chorégraphe suédoise Gunilla Heilborn, mêlant l'intime et le politique tout au long de son périple du Grand Nord au Portugal. En bus eux, les Fondateurs vous emmèneront sur les hauteurs jurassiennes pour improviser in situ avec des troncs d'arbre, mais toujours sur le mode théâtral. Théâtre qui se réappropriera *Arsenic et vieilles dentelles* avec *Bodies in the Cellar* de Vincent Thomasset, et les bruitages de Jonathan Capdevielle.

A quelques enjambées du Léman, dans l'une des salles de la villa yonnaise où se niche le Conservatoire de musique de l'ouest vaudois, Véronique Ferrero Delacoste, ancienne danseuse, dévoilait jeudi dernier le parcours artistique que propose le rendez-vous estival des arts vivants du 7 au 17 août. Baptisée «Tu vois comment», la 29<sup>e</sup> édition du Far questionne à la fois la fabrication d'un projet artistique et la lecture que chacun peut en faire.

Dans cette même salle «Alfred Cortot» où trône le portrait du compositeur et pédagogue yonnais, ce sont nos connaissances que François Gremaud et sa 2b company mettront à l'épreuve en prenant la toile pour point de départ. Pierre Mifsud, comédien drôle et charismatique, sera chaque soir l'artisan d'une foisonnante *Conférence de choses* (du 8 au 15).

## Nouveaux artistes associés

Dans la veine de Wikipédia aussi, les nouveaux artistes associés, Anne Delahaye et Nicolas Leresche – venant respectivement de la danse et du cirque – interrogeront le *Pouvoir du point*, aux côtés d'un troisième conférencier, Sébastien Grosset. Leur concept de «débordement» hors les murs du théâtre, Karim Bel Kacem<sup>1</sup>, jeune artiste diplômé de la Haute école d'art et de design de Genève avec qui le Far collabore cette année, y renvoie aussi avec son *Klérotèrion* participatif. Le principe? Inciter tout un chacun à concevoir sa propre proposition créative.

## Préserver la planète

Pour la relève également, Philippe Wicht, fraîchement sorti de La Manufacture (Haute école de théâtre de Suisse romande) réfléchira sur l'authenticité de l'artiste par le prisme d'Andy Warhol dans une *Commande* que lui a passé le festival.

De retour cette année, Philippe Saire, dont la renommée n'est plus à faire, mariera texte et chorégraphie dans une création avec l'auteure Antoinette Rychner. Marco Berrettini présentera son couple symbiotique avec la danseuse Marie-Caroline Hominal, et Bastien Gachet poursuivra ses recherches chorégraphiques en extérieur. Perrine Valli, répondant elle aussi à une commande du Far, chorégraphiera *Le Cousin lointain*, pendant masculin de son travail sur l'identité féminine avec l'auteure Carla Demierre et leur *Cousine machine*. La Hongroise Eszter Salamon, fidèle du festival, revient elle aussi avec une performance-documentaire autour d'un étrange récit de vie.

Le far accueillera en outre le Français François Chaignaud pour un rituel dansé inédit et la transe tribale des Italiens Barokthegreat. Et pour préserver notre planète, le Belge David Weber-Krebs nous fera éteindre les lumières de la salle dans *Tonight, Lights out!* Mention spéciale au *P Project* du Bulgare Ivo Dimchev, qui ne pourra voir le jour sans la participation de son public. A bon entendre.

- 1. Lire notre portrait dans Le Mag du 22 juin dernier.

---

Programme complet sur  
[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch) [2]

Le Courrier

[Scène\(722\)](#) [3][Culture\(5112\)](#) [4][Cécile dalla torre\(193\)](#) [5]

Vous devez être [loggé](#) [6] pour poster des commentaires

---

## EN SUISSE

---

### Du spectacle à gauche et à droite

L'été, saison des festivals: pendant les semaines de plein été, Zurich, Nyon et Genève offrent une nouvelle fois des grands moments de théâtre et de danse sur les scènes à ciel ouvert. Ainsi, dans la nouvelle pièce de Yan Duyvendak et Roger Bernat présentée au Zürcher Theaterspektakel, Hamlet sera traduit en justice avec la participation de véritables employés travaillant dans les tribunaux. Le FAR de Nyon accueillera la première de «La Dérive des Continents» du chorégraphe lausannois Philippe Saire. Et à La Bâtie à Genève, «Giacomo» de Massimo Furlan mettra sous les feux des projecteurs une icône du motocyclisme. Programmes sous:

[www.theaterspektakel.ch](http://www.theaterspektakel.ch), [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch) et [www.labatie.ch](http://www.labatie.ch)



Scène(722) Culture(5112) Portraits de der(26) Cécile dalla torre(193)

## Perrine Valli, l'homme d'à côté

SAMEDI 03 AOÛT 2013 **Cécile Dalla Torre**  
**DANSE** Au Far, à Nyon, la chorégraphe flirte avec l'identité féminine dans «*La Cousine machine*». Mais arpente aussi le versant masculin avec son «*Cousin lointain*», performance bienveillante et nouvelle quête formelle.

[Postez un commentaire](#)

Perrine Valli, en répétition au Far, pour sa nouvelle création.  
JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

Silhouette effilée, jambes galbées. Chez Perrine Valli, 33 ans, le port est gracieux, l'allure délicate et la voix douce. Mais le ton affirmé. En somme, la jeune danseuse franco-suisse sait ce qu'elle veut. Et s'avoue d'ailleurs peu flexible et sans concessions.

«Mes défauts», dit-elle. Toute ouïe, elle se raconte volontiers sur un coin de canapé, avec cette intonation qui nous rappelle les héroïnes de la Nouvelle Vague, pour son mystère autant que son assurance, son éloquence ou son raffinement. Car Perrine Valli porte encore la jupe et les hauts talons qu'elle arborait en répétition quelques minutes plus tôt dans *Le Cousin lointain*, une commande du Far-Festival des arts vivants de Nyon à découvrir dans une petite semaine.

Son dada, depuis qu'elle chorégraphie ses propres pièces, et les dernières plus particulièrement? Evoquer l'identité féminine – «un sujet inépuisable» –, et en l'occurrence ici, son pendant masculin, après avoir exploré avec sa comparse, l'auteure genevoise Carla Demierre, l'identité sexuelle de *La Cousine machine*, premier volet du diptyque. Côté pile et face d'une même monnaie, qui ne font pas toujours bon ménage, mais que l'artiste aimerait réconcilier dans un seul et même panier.

Décaper les clichés de la masculinité et trouver un terrain d'entente avec les hommes. Des questions qui devaient inconsciemment la «tracasser», venues peu à peu à elle au fil du temps, comme quelque chose de naturel. Sans doute cela l'est-il pour cette fille de médecin suisse, soutenue par ses deux parents – sans lesquels la persévérance dans ce métier éprouvant se serait vite essouffée au mépris de la passion.

### EN FINIR AVEC LA MASCULINITE

Elle se dit l'héritière d'une lignée de femmes féministes ayant vécu seules ensemble, sans hommes, depuis la génération de son arrière-grand-mère – solitude imposée à l'époque par la guerre. Un schéma ensuite cassé par sa propre génitrice française, ayant donné naissance à deux filles, dont elle, l'aînée, aux côtés d'un père bien présent, relate-t-elle.

Est-elle aussi féministe, Perrine Valli? A sa façon, comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, qui ne se retrouvent pas dans un courant radical, même si sa pièce s'inspire largement d'Elisabeth Badinter et de son *XY, de l'identité masculine*, qu'elle a lu assidument. «Elle est finie, cette espèce de guerre menée contre les hommes par nos mères et nos grands-mères», lâche-t-elle.

D'où le souhait d'embarquer un escadron masculin dans sa dernière aventure: le danseur Rudy Van der Merwe partage le plateau avec elle, et la voix du comédien Stanley Weber – fils de Jacques – improvise les réponses d'un écrivain interviewé par une journaliste, sur une bande enregistrée. La pensée féministe de John Stoltenberg résolu à en finir avec la masculinité, ou celle de Pierre Bourdieu, habite aussi *Le Cousin lointain*.

### PSYCHÉ EN QUÊTE DE SON EROS

Quand on l'observe sur scène, la contraction du muscle de la danseuse dessine de nouvelles terres de contrastes. La peau devient toile. Ce dos nu, on le devine à peine dans le clair-obscur de la salle. Mais on en voit assez pour que l'esthétique des corps imprime sur la rétine toute la beauté du geste artistique. Un geste ici en duo, où l'homme et la femme cherchent la compréhension mutuelle, identitaire, sociale, sexuelle. Psyché, en quête de son Eros, histoire de faire taire la misogynie.

Ce geste-là rappelle celui de *Si dans cette chambre un ami attend*, où les contractures dorsales déferlaient comme des vagues se fondant avec celles du drapé noir dans lequel Perrine Valli ondulait. Pour cette pièce forte qu'elle a créée en 2012, la danseuse et chorégraphe convoquait l'attente, le désir. Mais surtout le fantasme amoureux et charnel, au travers de la poétesse Emily Dickinson. Une figure masculine y faisait son apparition, comme un objet insondable qu'on ne pourrait jamais atteindre. Là, Perrine Valli semblait prête à s'abandonner à des amours romantiques comme seule la littérature sait les porter.

Ce n'était pas le cas dans son *Je pense comme une fille enlève sa robe*, où, par le mouvement, elle brossait le tableau de la prostitution, avec son grand art de la suggestion. Et ce, après enquête auprès de prostituées, milieu où elle se sentait presque «illégitime». Et comme si le reportage sur le terrain fondait sa démarche artistique.

Justement, ce qui trouble dans sa dernière création dont on a vu une ébauche, ce sont les limites entre fiction et réalité. Car cette fois-ci, Perrine Valli, qui aime «ouvrir les formes», bouscule de nouveaux genres dans une performance mêlant théâtre, danse, récit et émission radiophonique. La journaliste en question, Aurélie Charon, officie d'ailleurs bel et bien sur les ondes de France Culture dans son vrai «Atelier intérieur».

«Ma génération a tout à réinventer», dit-elle, en tant qu'héritière de la non-danse, dont Jérôme Bel porte l'étendard, et dont elle confie être une grande fan. Plus question d'inventer de nouveaux langages chorégraphiques, comme Cindy Van Acker, qui la débaucha pour être son interprète – ce qu'elle fut longtemps –, après avoir vu l'une de ses premières pièces.

### MESSAGÈRE DU CORPS

Elle est donc loin l'abstraction des débuts, lorsque Perrine Valli chorégraphiait pour la première fois à 25 ans, alors qu'on l'en dissuadait, estimant qu'il fallait atteindre d'abord un niveau de maturité suffisant. Depuis ces dernières années en tout cas, l'envie d'inclure un propos social ou narratif ne la quitte plus. Comme si la danse avait fini par guérir la jeune élève timide qu'elle était, incapable de lever le doigt en classe pour prendre la parole. Elle a pourtant toujours navigué «à contre-courant» dans les établissements chorégraphiques fréquentés – dont le Conservatoire de Lyon en classique et en contemporain ou le Centre de développement chorégraphique de Toulouse –, où elle finit le plus souvent par claquer la porte, mais toujours en douceur.

Aujourd'hui, la petite danseuse qui a grandi hors les murs de pierre d'Aix-en-Provence continue de raconter des histoires, non plus à partir d'un battement d'aile de papillon, comme elle aimait déjà le faire à quatre ans, mais dans un élan de libération d'un corps de femme. Celui d'une passeuse de sens qui, toujours à contre-courant, préfère le processus de création à l'œuvre finie, la maturation de l'intellect au plaisir de la scène. L'espace-temps dans lequel son art s'épanouit, elle le réfléchit. «En messagère du corps», comme elle le dit. Tout simplement, pour faire passer ses «théories». Qui l'aime la suit.

## Manifestation pluridisciplinaire à Nyon

4 août 2013 | [Culture](#), [Festival](#)

### Festival des arts vivants, du 7 au 17 août

**Une vaste programmation favorisant l'expérimentation en danse, musique, théâtre et performance fait la force du FAR°.**

Il suffit d'entendre le titre de l'édition 2013, baptisée *tu vois comment*, et déjà des champs de possibilités s'ouvrent dans notre imaginaire. En partant du titre, et tout au long des 10 jours qui dure le FAR°, le public peut suivre des artistes qui laissent visibles leurs processus créatifs, invitant le spectateur à participer à la fabrication du sens de l'œuvre.



P.Valli et C.Demierre/photo Simon Letellier

Conçu pour qu'on s'emprenne des œuvres présentées en utilisant notre sensibilité et notre intellect, le FAR° propose, en parallèle aux représentations, des espaces de dialogue et de réflexion tels qu'un atelier d'écriture, un laboratoire de la pensée, une préparation à la vue des spectacles, entre autres.

En lien avec la ville et ses habitants, le festival explore plusieurs sites de Nyon. Il peut se dérouler sur la scène de l'Usine à gaz, mais aussi dans sa cour. Au château de Nyon, mais aussi dans la salle communale, ou encore au conservatoire de musique.

Cette année, les deux nouveaux artistes associés du FAR°, Anne Delahaye et Nicolas Leresche, axent leurs recherches autour du thème du débordement, en prenant sous leurs ailes des étudiants de la Head (Haute école d'art et de design de Genève). La première étape du projet est à voir à la cour de l'Usine à gaz le 8 août.

Une festival pluridisciplinaire, destiné à un public toujours désireux d'appréhender et de prendre part à l'univers des artistes qu'il rencontre.

(Sabrina Moser)

## Le far°, mode d'emploi

Marie-Pierre Genecand

De l'art d'impliquer le spectateur

«Tu vois comment.» C'est sous cet intitulé typique du parler romand que se présente la 29e édition du far° Festival des arts vivants, à Nyon. Au-delà du clin d'œil, l'expression désigne pour de bon la thématique de cette année 2013: «Il s'agit non seulement de savoir comment se construisent les spectacles, mais aussi comment le spectateur construit sa réception», explique Véronique Ferrero Delacoste, directrice qui signe sa quatrième programmation.

Ainsi, outre la présence d'artistes audacieux et confirmés, des projets interactifs proposent à la population à revisiter la notion de spectacle. Dans

Drive in, des artistes italiens invitent les spectateurs un par un dans leur voiture et leur offrent une virée tout à fait particulière. Dans

P Project,

le Bulgare Ivo Dimchev est doté d'une caisse de 1000 francs et paie véritablement le public pour qu'il réalise des actions qu'il ordonne. Enfin, dans

Tonight, lights out!,

le Belge David Weber-Krebs implique l'auditoire dans l'éclairage de la salle. «Tu vois comment», ou le spectateur à la tâche.

Far° Festival des arts vivants,

du 7 au 17 août, à Nyon, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## «Avec Ulysse, les yeux scintillent»

Marie-Pierre Genecand

Philippe Saire: «Je trouve intéressant de dissocier action et parole.» (Eddy Mottaz)



Le chorégraphe Philippe Saire ouvre les feux du 29e far° Festival des arts vivants, à Nyon. Son spectacle explore le côté aventurier de «L'Odyssée»

Publicité  
Publicité

Des haches qui claquent, une flèche qui fuse, des crânes qui dansent. Dans La Dérive des continents, à découvrir ce soir au far° Festival des arts vivants, à Nyon, Philippe Saire livre une version animée et machinée de L'Odyssée.

L'idée de ce spectacle, écrit avec la jeune auteure Antoinette Rychner d'après Homère? Quatre passionnés d'Ulysse se retrouvent dans un atelier et bricolent des machines infernales en évoquant le héros rusé. En plus de vingt-cinq ans de carrière, c'est la première fois que le chorégraphe et directeur du Théâtre Sévelin 36, à Lausanne, conçoit un objet théâtral. Directrice du far°, Véronique Ferrero Delacoste a favorisé cette nouvelle expérience, dont le résultat sera aussi à l'affiche du Théâtre de Vidy dès la fin d'octobre. Rencontre avec un danseur qui aime les mots et joue lui-même un des quatre fondus d'Ulysse.

Le Temps: Pourquoi ce spectacle autour de «L'Odyssée»?

Philippe Saire:

Pour l'enchantement. Quand on évoque ce texte fondateur, les yeux des gens scintillent. Les quatre passionnés sont fascinés par cette invitation au voyage. En même temps, ils n'ont pas tous la même vision d'Ulysse. D'où des séquences où les quatre protagonistes se disputent autour du héros.

– Au-delà de l'aventure, «L'Odyssée» a aussi sa part souffrante: Pénélope qui attend, Calypso qui est quittée, Télémaque qui grandit sans son père...

– Oui, mais ce n'est pas cet aspect que j'ai voulu explorer. C'est clairement la part plus masculine, aventureuse. D'où la présence à mes côtés de trois hommes, le comédien Christian Geffroy Schlittler, le musicien Stéphane Vecchione et le danseur Philippe Chosson. Nous incarnons des individus se retrouvant dans un lieu protégé où ils peuvent laisser aller leur imaginaire sans souci des conséquences, sans idée de rendement et d'efficacité.

– Un univers masculin semblable à l'une de vos précédentes créations, «Lonesome Cowboy», où l'on voyait des hommes s'affronter?

– Non, car, ici, l'univers est plus complexe, moins versé dans le combat et le sport. Le personnage qui interprète Ulysse se trouve lui-même dans un moment charnière de sa vie, en train de quitter sa compagne. Il y a donc un effet miroir avec le héros errant, et non une célébration de la force virile. Par ailleurs, Christian Geffroy compose une Calypso très décalée!

– Adrien Moretti, scénographe et bricoleur de génie, a imaginé des machines dites de Goldberg, qui fonctionnent selon un principe de réactions en chaîne. Pourquoi de telles machines?

– Pour traduire la notion de destin. Ulysse n'est pas maître des éléments, il en dépend. Il n'est même pas si rusé: lorsqu'il demande à ses matelots de se boucher les oreilles pour ne pas succomber au chant des sirènes, ce n'est pas son idée, mais une consigne reçue des dieux... Les machines traduisent cette force qui dépasse l'homme. On retrouve la même idée dans le titre du spectacle, La Dérive des continents. L'Odyssée, c'est un homme qui voyage à travers les continents. Ici, ce sont les continents qui dérivent et l'homme qui subit ce déplacement.

– Vous êtes chorégraphe avant d'être metteur en scène. Qu'est-ce que votre connaissance du mouvement apporte au théâtre?

– Peut-être une confiance dans la force du geste. Dans certaines séquences, on a aboli le texte car le corps parlait suffisamment clairement. Egalement une capacité à faire dire au corps un contenu qui diffère des mots. Par exemple, quand Ulysse annonce à Calypso qu'il la quitte, son corps, lui, s'accroche. Je trouve intéressant de dissocier action et parole. Enfin, je suis particulièrement attentif au rythme d'une pièce, attention qui découle peut-être de ma première fonction de chorégraphe.

– Aujourd'hui, on assiste à une recrudescence d'écrivains de plateau, c'est-à-dire de jeunes metteurs en scène essentiellement issus de la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, qui créent des spectacles multidisciplinaires sans texte préalable. Vous qui enseignez à la Manufacture depuis dix ans, comment analysez-vous ce phénomène?

– Il y a incontestablement une joie et une liberté de ton, que je salue. Rien de ce qui peut exister sur un plateau (image, son, mouvement, matières diverses, jeu et texte) n'est a priori écarté. L'inconvénient pourrait être l'omniprésence du «je» au détriment des grands textes de théâtre, qui seraient pourtant des sources magnifiques à explorer.

– Vincent Baudriller, ex-directeur du Festival d'Avignon, va diriger le Théâtre de Vidy dès septembre prochain. Votre avis sur cette nomination?

– Je suis enchanté. Je suis retourné au Festival d'Avignon lorsqu'il en était le directeur avec Hortense Archambault pour la qualité des spectacles programmés. Je me réjouis de voir cette même qualité à Lausanne.

La Dérive des continents,  
les 7 et 8 août, au far° Festival des arts vivants, à Nyon, [www.far-festival.ch](http://www.far-festival.ch)

Du 29 oct. au 17 nov. au Théâtre  
Vidy-Lausanne, [www.vidy.ch](http://www.vidy.ch)

## **Le festival far° investit Nyon jusqu'au 17 août**

Le far°, festival des arts vivants à Nyon, propose dès mercredi et jusqu'au 17 août plus d'une vingtaine de spectacles entre théâtre, danse et performance. Fidèle à sa ligne, la manifestation propose des créations qui sortent du cadre scénique.

"Tu vois comment", le titre de cette année, détourne une expression locale. Il met en exergue l'intérêt du festival cette année pour la fabrication des oeuvres et le processus créatif.

Nouveaux artistes associés au far° pour 2013-2014, Anne Delahaye et Nicolas Leresche développent une recherche sur le thème du débordement. Ils proposent "Pouvoir du point", une triple conférence dans laquelle Wikipédia et PowerPoint sont utilisés justement comme agents du débordement, explique le festival.

Pour construire le contenu des discours, les liens hypertextes de Wikipédia sont utilisés avec pour point de départ l'article "débordement". Les trois conférenciers dérivent chacun de leur côté à l'intérieur de l'encyclopédie en ligne. Les trois voix se parasitent, le désordre s'installe et l'issue est imprévisible.

### Créations atypiques

Dans "La Dérive des continents", le chorégraphe Philippe Saire s'associe à l'auteure Antoinette Rychner pour une recherche entre mouvement et texte. Les deux artistes se sont référés librement à "L'Odyssée" d'Homère comme point de départ. Ils en ont retenu des fragments mis en lien avec des préoccupations actuelles telles que filiation, anonymat, héroïsme, sécurité et égalité des sexes.

Le collectif italien Barokthegreat propose des performances qui s'adressent au cerveau reptilien des spectateurs. "Indigenous", avec sa pulsation imperturbable et son atmosphère étrange, agit comme un stroboscope pour l'œil.

### Un spectateur à la fois

Autre collectif italien, Strasse propose une performance pour un spectateur à la fois, qui est emmené en voiture et "sur la route, tout peut arriver". Dans une thématique connexe, la Suédoise Gunilla Heilborn présente un "road movie chorégraphié" pour deux interprètes.

Eszter Salamon, d'origine germano-hongroise, réactive de son côté des entretiens faits entre 2006 et 2012 avec une femme vivant dans un petit village du sud de la Hongrie portant le même nom qu'elle. Reprenant les paroles de son homonyme, elle incarne sur scène l'histoire de cette femme de 62 ans en revisitant de mémoire ses gestes et ses intonations.

## LES URBAINES VOUS RECOMMANDENT LE FAR°, FESTIVAL DES ARTS VIVANTS DE NYON

Chaque été, le far° propose une programmation très pertinente d'artistes de la scène contemporaine européenne. Voici, comme d'habitude, notre sélection, forcément très lacunaire: devant le nombre de spectacles que nous ne voudrions pas rater, nous hésitons entre l'achat d'un abonnement général CFF, le squatt d'un ferme des environs et le camping sauvage.

Each summer, the far° festival in Nyon welcomes an excellent choice of contemporary performing arts works. Here are our too selective advices : in fact there are so many shows we want to assist to that we are planning to camp in front of the main entrance.



### LES NOUVEAUX CLASSIQUES

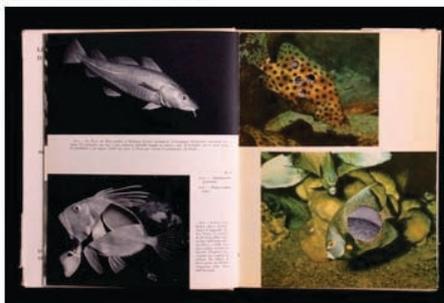
En quelques années, ils se sont posés comme les nouvelles références d'une mouvance d'artistes détournant de manière extravagante les références et les savoir faire classiques à la sauce performative, pop et queer. Deux spectacles à ne pas manquer : le chorégraphe et danseur français **François Chaignaud** - recontextualisant, entre autres, voguing et ballet classique - et le Bulgare **Ivo Dimchev** - virtuose provoquant aux multiples talents - sont pour l'instant peu présents sur les scènes romandes.

François Chaignaud, *Думи мої - Dumii Moyi*: me 7 et je 8 août  
Ivo Dimchev, *P Project*: ve 16 et sa 17 août

### FANTASTIQUE PLASTIQUE

Au far°, comme aux Urbaines, les disciplines des arts se croisent et les référentiels s'entrechoquent. **Cristian Chironi** crée des oeuvres stratifiées en découpant des livres de sciences naturelles, détournant les silhouettes de paysages et d'animaux que l'on imagine menacés de disparition. Le dessinateur **Bastien Gachet** et le performeur **Gregory Stauffer** continuent leur brillante série de chorégraphies mathématiques dessinant littéralement une oeuvre en trois dimensions.

Cristian Chironi, *Cutter*: sa 10 et di 11 août  
Bastien Gachet et Grégory Stauffer, *La léproserie*, ve 9, lu 12, je 15 août



### COMMENT TU VOIS?

C'est le thème du festival de cette année: en multicolore ou en noir et blanc, votre cerveau se fait ses propres images, sans substances additionnelles - enfin c'est vous qui voyez... **Marco Berretini** vous hypnotise et vous fait léviter, en suspension dans la verdure, **BarokTheGreat** vous emportent dans leurs spirales psychédéliques, tandis que le collectif italien **Strasse** vous prend en stop afin d'explorer un plan séquence urbain à travers l'unicité de votre rétine.

Marco Berretini, *iFeel2*: je 15 août  
BarokTheGreat, *Indigenous*: ma 13, me 14 août  
Strasse, *Drive\_in #6 / Nyon*: tous les jours du ve 9 au sam 17 août

### COMMENT VOUS DIRE?

Jeune artiste suisse à suivre, **Philippe Wicht** vous dévoile l'entier de son processus: il a lui même commandité d'autres artistes dans sa « **Commande** » aux ficelles trop apparentes pour être totalement honnêtes. Le Français **Vincent Thomasset**, de son côté, agite ses constellations de textes aux origines multiples, ouvrant d'étranges portes à votre imaginaire. Habituee du festival, la Hongroise **Eszter Salamon** réincarne la parole de son homonyme qu'elle a longuement interviewé, avec laquelle elle ne partage que la nationalité et le nom. Le chorégraphe **Philippe Saire**, quant à lui, se risque au langage et signe son premier spectacle de théâtre.

Philippe Wicht, *Commande*: lu 12, ma 13, me 14 août  
Vincent Thomasset, *Les protragronistes*: me 7, je 8 août  
Vincent Thomasset, *Bodies in The Collar*: di 11, lu 12 août  
Eszter Salamon, *Mélodrame*: ma 13, me 14 août  
Philippe Saire, *La dérive des continents*, me 7 et je 8.



### LES FOUS SAVANTS

Le savoir académique, encyclopédique a-t-il besoin de l'art comme médiateur? Inversement, l'art a-t-il forcément besoin d'y chercher sa légitimité? Une chose est sûre: quand **Anne Delahaye**, **Nicolas Leresche** et **Sébastien Grosset** ou la **2b Company** s'attaquent à la conférence-performance, il est évident que la poésie prendra largement le pas sur le pédagogie.

Delahaye/Leresche, *Le pouvoir du point*: je 8, mar 13, ve 16 août  
2b Company, *Conférence de choses*: tous les jours du je 8 au je 15 août

## Pas de deux en miroir au FAR



Publié le Mercredi 7 août 2013, par Bertrand Tappolet dans Danse, Théâtre.



*« IFeel2 ». Marco Berrettini, Marie-Caroline Hominal. Photos Marie Jeanson*

***IFeel2* met en vis-à-vis le chorégraphe dansant Marco Berrettini et l'interprète performeuse Marie-Caroline Hominal dans un jardin nocturne, où tout est faux, sauf que c'est l'histoire vraie de l'exploration du duo chorégraphique, figure canonique de la danse. Et l'une des propositions dansées, plasticiennes et musicales les plus prégantes et originales de l'année.**



## Paysage répétitif

Un paysage nocturne saupoudré de givre allant du bleu au violet en serpentant par le blanc sépulcral de suaire. Un faux gazon que surplombent des plantes vertes suspendues. Deux interprètes torsés nus. Face à face, ils font trois pas croisés de côté à gauche puis repartent à droite pour des pas similaires. Ainsi au gré de cette « battle » métronomique particulièrement éprouvante pour les corps, va le binôme dansant sur le sillon sans cesse repris de leurs évolutions et arpentages. « Je voulais que nous nous retrouvions sur le plateau avec un rythme qui caractérise l'opposition. Le pas que nous effectuons, qui est inspiré du folklore, se danse sur un six temps. Que se passe-t-il quand on danse sur six temps ? », s'interroge le chorégraphe dans un entretien avec Anne Davier, avant de poursuivre : « Il faut essayer, c'est très étrange : on marque le 4 temps que l'on connaît bien et qui est inscrit dans notre corps, et puis on déborde. Car il reste deux temps pour finir, pour se laisser aller. Cela nous oblige à nous perdre sur deux temps et à nous rattraper. C'est cela que nous faisons pendant soixante-cinq minutes : on se cadre sur quatre temps, on dérape sur deux, et puis on se rattrape pour repartir dans l'autre sens. En modulant notre vitesse, notre amplitude, notre tonus, notre orientation. »

Singulièrement, il n'y a aucune émotion dans cet échange continu de mouvements, le couple exprime le neutre introspectif, et jamais il n'aborde ou traduit l'amour, la défiance, voire l'indifférence. Voyez les légères rotations des bustes, ces mains mises à plats le long du corps façon *choré* en frise égyptienne de Michael Jackson, pour lui. Ou des sautillements dans la veine du *jumping jack* qu'adore Michelle Obama, chez elle. S'embarquer dans la contemplation de ce binôme dansant à l'unisson, mais souvent avec des variantes dans l'expressivité de l'un à l'autre des interprètes, c'est d'abord se faire complice d'une jouissance puérile. D'où vient-elle ? En grande partie du jeu d'identification auquel invite *iFeel2*. Le tandem d'athlètes de la vie renvoie à cette ivresse, ce vertige atteint parfois dans la vie, à deux, quand l'on sent ses forces s'additionner à celles d'autrui. Summer Music, le groupe électro-pop de Samuel Pajand et Marco Berrettini avec Marie-Caroline Hominal en *guest star*, distille une musique électro pop *chill out* qui se faufile entre les corps en offrant un contrepoint curieusement éthéré, délicat et mystérieux.

*iFeel2* s'inspire notamment d'extraits de l'ouvrage du philosophe allemand Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie !*, qui nous emmène du côté des salles de sports. Combien sommes-nous à sacrifier quotidiennement au *fitness* en joggant ou en s'adonnant à une large palette de warm-up menés face à une sorte de palais de glaces réfléchissantes ? « Avec Marie-Caroline Hominal, nous avons développé tout un jeu en miroirs où un corps et ses mouvements se reflètent dans l'autre. Il n'existe ainsi qu'un seul moyen de s'améliorer, c'est littéralement d'agir ensemble, en se regardant les yeux dans les yeux », explique Berrettini. Il ajoute : « La création a fait ainsi retour à Sloterdijk relevant que la seule vérité est dans l'amélioration qui ne se retrouve pas nécessairement dans une sélection naturelle. Mais veut simplement dire que le sujet dansant en tant qu'être humain a l'impression d'avancer. »



## Deux pour la survie

On perçoit les voix off des interprètes passer, comme des ritournelles, quelques éclats ou mots isolés de *Tu dois changer ta vie !* signé Sloterdijk, qui propose un panorama des exercices requis pour être un homme et le rester.

Du pas de deux omniprésent dans l'univers du ballet aux duos sensuels et codifiés de danse sociale, le couple semble être une figure héraldique de la danse. Mais les archétypes du duo, entre fusion, confrontation et déstructuration sont-ils encore à l'image de notre société ? Si nombre de chorégraphes interrogent la figure du couple à travers le glissement, l'expérimentation du corps dansant, suscitant ainsi des états de corps inédits et des relations inusitées, *ifuel2* rattache le duo à l'exercice auquel le corps doit se plier pour survivre, sans exclure ironie et distance hypnotique. « Nous avons travaillé des textes créationnistes et darwinistes. Marie-Caroline Hominal a lu Sloterdijk, dont elle tire les phrases qu'elle chante sur la bande son. L'opus préserve aussi l'atmosphère de répétition des chansons, en livrant sur scène plusieurs essais plutôt que le produit fini. »



## Synchronie avec variations

Fasciné par le spectacle d'une telle symbiose, d'une si galvanisante synchronie, Berrettini en fait le poumon de la chorégraphie, décrivant le copilotage de tout parcours vital comme l'un des beaux-arts : le couple d'interprètes semble se fondre en un seul esprit pour composer un super-individu, chaque partenaire gouvernant un hémisphère mouvementiste de cette pièce cerveau. La production tisse, comme en creux, un hommage prégnant à la fusion des âmes, au cumul des forces. Cet enjeu singulier mais limpide, parvenir à rencontrer l'autre, à ne faire qu'un avec lui dans des parcours parallèles où jamais les corps ne se touchent, est mené sur des pas d'une grande simplicité que chacun peut expérimenter sur les *dancefloors* ou dans sa chambrette. Leurs corps, en somme, sont accordés aux nôtres. Ainsi, la lisibilité des constellations mouvementistes ne tient pas seulement au montage sériel de Berrettini ; mais aussi à ce que chez lui, grâce à une forme de poésie animiste, même les athlètes affectifs deviennent dignes d'humanité.

Au cœur de la synthèse des *Sphères*, Sloterdijk montrait *homo faber* occupé à habiter sous un dôme amortissant rumeurs, blessures et catastrophes du monde. D'où ce microclimat en diorama induit par la scénographie qui déploie, la réflexivité d'un espace miroir. Du coup, au terme de la pièce, la voix de Marco Berrettini tourne en boucle : « Je ne sais d'où nous venons. Je suis dans la maison verte ». Sloterdijk dans son ouvrage parle, lui, de « construire pour l'homme un bouclier immunologique qui lui permettra d'échapper à la fatalité. » Et il cite ces mots d'Angelus Silesius (1624-1677), de son vrai nom Johannes Scheffler, né en Silésie dans une famille de la noblesse luthérienne. « Je viens, je ne sais pas d'où, Je vais, je ne sais pas où, Je suis, je ne sais pas qui, Je meurs, je ne sais pas quand, Cela m'étonne d'être joyeux. »

Bertrand Tappolet

## Tu vois comment?

réd / pr 7.8.2013

La 29ème édition du far° Festival des arts vivants chemine dans six lieux nyonnais du 7 au 17 août.

L'édition 2013 du far°

a pour titre une expression emblématique des Romands, «tu vois comment?». Formule évidemment choisie à dessein par l'équipe du festival des arts vivants de Nyon. L'ambition cette année: disséquer les étapes de fabrication d'une pièce, amener le spectateur à se poser des questions sur sa manière d'appréhender et d'expérimenter une œuvre.

Le far° propose un choix étoffé de spectacles et d'interventions. Il souhaite aussi mettre en exergue la relève artistique romande. Cette année, les filières art/action et architecture d'intérieur de la Haute école d'art et de design de Genève présentent deux opérations :

Acting Head

et Walking Head

. Cette dernière s'est développée en plusieurs étapes censées mettre en perspective l'objet manufacturé, le corps et l'espace-paysage. Ce travail s'est concrétisé lors d'une résidence à Monthelon en France, avant sa mise en situation dans la ville vaudoise de Nyon.

A noter également, la seconde participation au far° des fondateurs

. Pour cette seconde venue, les membres de ce collectif s'emparent d'un alpage et se lancent dans une construction à base de troncs, branches et autres éléments naturels choisis avec soin. Sans hiérarchie préétablie, le groupe doit s'organiser et maîtriser cet environnement dans l'idée d'y laisser une trace artistique. Par le biais de l'improvisation, les fondateurs créent des pièces dont la structure dramaturgique repose sur la fabrication de la scénographie, en temps réel, devant les spectateurs.

## **Le festival far° investit Nyon jusqu'au 17 août**

Le far°, festival des arts vivants à Nyon, propose dès mercredi et jusqu'au 17 août plus d'une vingtaine de spectacles entre théâtre, danse et performance. Fidèle à sa ligne, la manifestation propose des créations qui sortent du cadre scénique.

"Tu vois comment", le titre de cette année, détourne une expression locale. Il met en exergue l'intérêt du festival cette année pour la fabrication des oeuvres et le processus créatif.

Nouveaux artistes associés au far° pour 2013-2014, Anne Delahaye et Nicolas Leresche développent une recherche sur le thème du débordement. Ils proposent "Pouvoir du point", une triple conférence dans laquelle Wikipédia et PowerPoint sont utilisés justement comme agents du débordement, explique le festival.

Pour construire le contenu des discours, les liens hypertextes de Wikipédia sont utilisés avec pour point de départ l'article "débordement". Les trois conférenciers dérivent chacun de leur côté à l'intérieur de l'encyclopédie en ligne. Les trois voix se parasitent, le désordre s'installe et l'issue est imprévisible.

### Créations atypiques

Dans "La Dérive des continents", le chorégraphe Philippe Saire s'associe à l'auteure Antoinette Rychner pour une recherche entre mouvement et texte. Les deux artistes se sont référés librement à "L'Odyssée" d'Homère comme point de départ. Ils en ont retenu des fragments mis en lien avec des préoccupations actuelles telles que filiation, anonymat, héroïsme, sécurité et égalité des sexes.

Le collectif italien Barokthegreat propose des performances qui s'adressent au cerveau reptilien des spectateurs. "Indigenous", avec sa pulsation imperturbable et son atmosphère étrange, agit comme un stroboscope pour l'oeil.

### Un spectateur à la fois

Autre collectif italien, Strasse propose une performance pour un spectateur à la fois, qui est emmené en voiture et "sur la route, tout peut arriver". Dans une thématique connexe, la Suédoise Gunilla Heilborn présente un "road movie chorégraphié" pour deux interprètes.

Eszter Salamon, d'origine germano-hongroise, réactive de son côté des entretiens faits entre 2006 et 2012 avec une femme vivant dans un petit village du sud de la Hongrie portant le même nom qu'elle. Reprenant les paroles de son homonyme, elle incarne sur scène l'histoire de cette femme de 62 ans en revisitant de mémoire ses gestes et ses intonations.

[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## Vincent Thomasset, la parole déchantée

Marie-Pierre Genecand

Michèle Gurtner et Lorenzo De Angelis dans «Bodies in the Cellar». Pour ce deuxième spectacle à l'affiche du far°, Vincent Thomasset a réécrit le film de Frank Capra, «Arsenic et Vieilles Dentelles». A voir les 11 et 12 août, à l'Usine à gaz, à Nyon. (DR)



L'artiste français travaille sur toutes les formes de langage, mêlant fictions, informations général et souvenirs personnels. Un tressage passionnant et stimulant.

«D'abord, d'abord d'abord, vraiment, pour commencer il a fallu: - acheter une tenue adéquate/- ouvrir un magasin/- rentrer chez lui/- parler à sa fille.» Puis: «Suffisamment éloignés de la côte, les indigènes, derrière les arbres et les buissons, regardent la mer. Il pleut. Les nuages épais, gris, tomberont bientôt.» Dans Les Protragronistes,

au far° Festival des arts vivants, à Nyon, Vincent Thomasset est l'ordonnateur d'un discours souvent affolant qui mêle infos générales, récits linéaires, souvenirs personnels, listes de tâches à accomplir ou encore extraits de dialogues.

Une matière vivante délivrée au micro dans un angle mort de la scène, tandis que le danseur Lorenzo De Angelis, encapuchonné dans une doudoune portée à même un short, ressuscite un personnage de Sus à la bibliothèque!,

précédente pièce de Vincent Thomasset qui se terminait sur un numéro d'équitation. Là aussi, la soirée finit fouettée par une chambrière, grande cravache qui permet de faire tourner les chevaux à la longe... Travail sur le décalage, la trace et l'éternelle ébauche,

Les Protragronistes

ne se contente pas d'amuser par son côté absurde. Cette pièce raconte aussi la mélancolie inhérente à la vie.

Pour Vincent Thomasset, tout a commencé à 12 ans, lorsqu'il a découvert

Treblinka

dans la bibliothèque interdite de ses parents. Il apprend dans cet ouvrage qu'un décor riant avec fleurs et fausse horloge accueillait les déportés à leur descente du train de sorte à faciliter leur entrée dans le camp. Depuis, en ami-ennemi de la fiction, il scrute la mince paroi entre vrai et vraisemblable, décline ses diverses déchantations. D'où la variété de sa partition. Plus ou moins primaires ou élaborés, ces «parlers» racontent tous le besoin humain de communiquer.

La danse joue, elle, l'opacité. Trace d'un précédent spectacle, elle est aussi la mémoire d'une gestuelle éculée lorsque le danseur adopte des positions expressionnistes. Effroi, envie, lutte intérieure et extérieure, Lorenzo De Angelis excelle dans ces restitutions raffinées.

Pour quel résultat? Un spectacle en suspens, stimulant, qui questionne le rôle de la parole et la variété des univers, réels et imaginaires. Sans doute proche de

Bodies in the Cellar,

à voir dimanche et lundi soir, où le même Vincent Thomasset a réécrit pour la scène le film de Frank Capra Arsenic et Vieilles Dentelles.

Une «désadaptation» qui annonce aussi une grande liberté de ton et d'action.

Bodies in the Cellar,

les 11 et 12 août, au far° Festival des arts vivants, à Nyon, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch) Le festival se poursuit jusqu'au 17 août.

## Ces étudiants qui marchent avec le Far

FAR



Walking Head. Crédit: Céline Mosset, Morgane Zueger, Saskia Zurcher

Après les sections artistiques du Gymnase de Nyon et de la haute école de théâtre La Manufacture, à Lausanne, c'est au tour de la Haute école d'art et de design de Genève de goûter à une collaboration avec le Far. Explications.

Sortir d'une Haute école d'art et plonger dans la vie active n'est pas chose aisée. Etudier l'art dans le cadre d'une HES équivaut bien souvent à évoluer dans un milieu protégé, certes enrichissant, mais parfois loin des réalités extérieures.

"Il n'est pas question d'être cynique, explique Yan Duyvendak, enseignant et coordinateur de l'option art/action à la Haute école d'art et de design de Genève (HEAD). Mais la réalité, c'est que l'art est un marché. Le travail d'une école est justement de préparer au mieux ses élèves aux codes qui le régissent. Il s'agit pour eux de sortir de l'établissement en étant armés."

Cette préparation à la vie post-diplômes passe idéalement par des expériences concrètes en partenariat avec différents acteurs des milieux culturels et des privés. Encore faut-il que ces derniers puissent en tirer quelques avantages.

La collaboration entre la HEAD et le Far s'inscrit dans cette logique. Bénéfique pour les étudiants, pour lesquels la découverte des coulisses et des enjeux d'une telle manifestation sont des atouts bien réels, l'échange l'est aussi pour le Far. En plus de présenter le regard décomplexé d'artistes en devenir, l'équipe peut profiter d'un apport humain non négligeable avec son concept d'anges gardiens, c'est-à-dire des étudiants qui soutiennent les artistes pour diverses tâches. Un plus pour le bon déroulement du festival.

Retrouvez l'article complet dans notre édition de vendredi.

Par GBT



## «On a l'impression que tout fait partie du spectacle»

par Marine Guillain

- Le FAR explore les arts vivants de manière insolite. Entre voiture et pâturage, tous les décors sont permis!



Le collectif italien se produira pour la première fois en Suisse. (photo: strasse)

«Dans la nuit, un véhicule vous attend. Au volant, un chauffeur vous conduit à travers la ville selon un trajet que lui seul connaît. En route, tout peut arriver.» Voilà qui devrait titiller l'intérêt des curieux. Création insolite, «Drive In #6» a été imaginée par Strasse. Ce collectif de jeunes Italiennes considère les paysages urbains comme des espaces scéniques aux potentialités multiples.

«Il se passe des choses à l'intérieur et à l'extérieur de la voiture, mais on ne sait pas exactement quoi, le mystère est bien gardé», explique Ana-Isabel Mazon. Pour la chargée de communication du FAR, l'intérêt se trouve dans le fait que les artistes n'accueillent qu'un seul spectateur à la fois, qui se retrouve «hors de sa zone de confort». L'expérience s'annonce déroutante!

Véronique Ferrero Delacoste a pris part à cette expérience à Milan: «On est tellement aux aguets que l'on a l'impression que tout fait partie de la mise en scène, même les choses banales du quotidien», raconte la directrice de programmation, enthousiaste.

Autre création qui vaut le détour: celle de la troupe suisse Les Fondateurs. Dans un alpage tenu secret jusqu'au dernier moment, les artistes vont créer un décor sous les yeux du public, uniquement avec du matériau naturel. Pour chaque performance, il est recommandé d'acheter les billets à l'avance, sur le site web de l'événement ou à l'Usine à Gaz de Nyon.

Festival des arts vivants (FAR)

Du 7 au 17 août. Spectacle «Drive In #6»: tous les jours, 20 h à 23 h. De 18 à 25 fr.

## Carla Demierre : jeux de langues avec vue sur les corps



Publié le Vendredi 9 août 2013, par Bertrand Tappolet dans Danse, Théâtre.



*Cousine Machine.*

**Au FAR de Nyon, Carla Demierre nous dit avec piquant et mélancolie, cruauté et tendresse, toute la difficulté à vivre et redéfinir les mots, les formes, à se définir dans le monde et à assumer sa complexité.**

Au FAR de Nyon, elle est présente, pour *La Cousine machine*, aux côtés de la chorégraphe, danseuse et performeuse Perrine Valli avec laquelle elle partage le même âge christique. Son texte, *Le Motif dans le tapis*, est l'humus de réflexion sur la masculinité que file *Le Cousin lointain*, second temps de cette convergence expérimentale entre texte, danse et performance. La dynamique de son écriture est à l'image d'un puzzle ouvert où chaque pièce posée ferait surgir autant de vide qu'elle en comble.



*Cousine Machine.*

## **Entrer dans la danse**

Ecrivain ayant fait sa formation aux Beaux-arts genevois, Carla Demierre enseigne actuellement à la Haute Ecole d'art et design de la Cité de Calvin. Auteure de deux romans, *Avec ou sans la langue ?* et *Ma mère est humoriste*, elle transite de la poésie à la narration d'œuvres en passant par la chanson et la conception de pièces sonores. Certains de ses textes font l'objet d'un *mash-up* dessiné, comme avec l'artiste Didier Rittener.

*La Cousine machine*, elle, voit converger Carla Demierre et la chorégraphe et interprète Perrine Valli (*Série, Je pense comme une fille enlève sa robe, Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt, Si dans cette chambre un ami attend...*) pour interroger leurs présences et rôles publics. Un échange qui passe à la question le féminin, l'identité sexuée et professionnelle, la gémellité sororale, la figure du double et aussi l'adresse d'une performance scénique. Tout en poursuivant dans la veine un brin démagogique et diablement séductrice du spectacle dont vous pouvez être l'héroïne/le héros post scénique. Comment ? En interrogeant l'adresse et la réception même de la performance. Ceci jusque dans le corps atonal, immobile et planqué dans l'obscurité du regardeur. Conviant, en creux, le spectateur à entrer dans la danse, l'auteure n'a pas oublié que l'essence du théâtre est une réflexion sur le « religieux », dans le sens de l'étymologie latine de ce mot, *religare* signifiant « relier ». Bien que son écriture soit aussi le lieu dynamique d'une *déliation*, voire d'une séparation. « Reste à trouver avec plus ou moins de sophistication ce qui nous lie et ce qui nous sépare », pose-t-elle déjà dans *Ma mère est humoriste*.

Ainsi pour *La Cousine machine*, sa plume joue, non sans ironie, sur le fait d'entrer dans la danse productive, laborieuse, avec réticence, en nommant les acteurs culturels, productifs et médiatiques assis dans la salle au fil d'un inventaire, qui n'est pas sans rappeler le fameux listing et leitmotiv mémoriel du *Je me souviens* de Georges Perec : « Ma cousine me raconte qu'il n'y a rien de pire que de se retrouver avec des danseurs dans une boîte de nuit. Et à côté c'est rien : de danser avec des écrivains, ... danser avec des programmeurs de festival d'art vivant, ... danser avec des journalistes culturels, danser avec des auteurs, danser avec des lecteurs. »

A l'image de Perec, ce qui passionne sans doute la jeune femme, c'est d'être collectionneuse de mots, de choses et d'identités à déconstruire et reconstruire sans taire l'acte performatif corporel entrant dans la lecture publique. La rencontre des deux artistes s'est réalisée dans le cadre du Festival parisien *Concordans(e)s* reposant sur le principe de la rencontre entre un écrivain et un chorégraphe qui n'ont jamais collaboré au préalable. « Dès notre mise en contact par *Concordans(e)s*, nous avons commencé à évoquer nos recherches respectives et situations en scène Comment l'une et l'autre, nous les avons expérimentées », se souvient Carla Demierre. Elle ajoute : « Dans la mise en lecture, passivité et neutralité me sont apparues fausses, ne pratiquant à l'origine ni la performance comme entendue au sein des arts visuels, ni la poésie sonore. Pour moi, cette pièce est un laboratoire qui m'a permis de penser ce que je faisais là et quels étaient les éléments en jeu. Perrine m'a permis d'observer mon corps et percevoir ce qu'il racontait durant la lecture ainsi que le rôle joué par les objets, dont la lampe et la feuille ici sacralisée, dans ce processus. Comment s'adresser aux gens au cours d'une parole libre, improvisée, spontanée, d'une par, et au fil d'une lecture préparée et bien tempérée, de l'autre. C'est ainsi que nous avons décidé de dédoubler ce corps entre une voix spontanée et une autre toujours sanctuarisée dans la lecture. Soit une forme d'introspection envisagée comme un élan donné à la projection du texte vers les autres. »

« Avec Carla, nos corps et visages se confondent », souligne la chorégraphe Perrine Valli. Pour celle-ci, « il était essentiel d'avoir quelque chose de commun touchant nos corps réciproques. L'écriture de Carla Demierre est éminemment conceptuelle, posant des jeux de compositions écrites et de compositions rythmiques pouvant faire penser à des systèmes chorégraphiques, où l'on élit une idée, un concept, un rythme et l'on essaye d'écrire autour. Evidemment la thématique mère-fille m'intéresse relativement aux questions agitées par l'identité féminine ». Après une longue pause, elle complète : « Son univers a une dimension décalée traitée avec un humour de la plus belle eau. » La pièce réactive le dédoublement des figures et silhouettes reproduites à l'identique, mené avec la créatrice sonore et poétesse Jennifer Bonn pour la pièce axée autour du corps prostitué, au gré du duo *Je pense comme une fille enlève sa robe* (2009). Soit une autre réflexion sur l'identité sexuelle. Perrine Valli écrit lors de la création : « À partir de la phrase de Georges Bataille » *Je pense comme une fille enlève sa robe* « , je me suis posée la question si un homme peut penser comme une femme ? Peut-il s'approprier son corps et sa pensée ? Le corps prostitué est appréhendé ici comme un corps miroir à travers lequel l'homme et la femme se regardent et se questionnent. »

Le premier mot du texte de Carla Demierre est « séduction ». Au fond, pour l'écrivaine, la séduction ne serait-elle pas l'art de brouiller les pistes, de jouer à cache-cache ou colin-maillard avec la vérité ? Ce qu'il importe, c'est de se faire désirer, de se dérober, de s'esquiver pour mieux laisser le regardeur sur sa faim. Au cœur de *La Cousine machine*, la jeune femme a compris que le lecteur – et ici spectateur – peut-être saisi en imagination notamment lorsqu'on l'autorise à la fois à convoquer le corps de l'écrivain pour incarner la fiction et démentir cette illusion par la présence même banale, performative, organiquement rivée à la table de ce même corps, référent de chair, mais hors texte. Face à l'auteure en lecture augmentée de gestes performatifs, sémaphoriques, tour é tour fluides et mécaniques ciselés par Perrine Valli, on songe en contemplant Carla Demierre assise, t-shirt, pantalons et lunettes noirs, à l'actrice Thora Birch dans *Ghost World*, long-métrage dû à Terry Zwigoff. Comment se construire une place dans la société et, partant, l'espace scénique, qui ne soit pas trop aliénante ? Voilà donc ce que tente d'élucider Enid (Thora Birch) dans le film, un personnage sarcastique à l'esprit piquant qui manie la moquerie comme personne avant que le doute ne la colonise. Ce mouvement de bascule de l'humour vers la mélancolie semble aussi le point névralgique de l'écriture de la Genevoise.



*Cousine Machine. Photos du spectacle.*

## Formes et sexes

*Le Cousin lointain* est le deuxième volet expérimental et performatif conçu et chorégraphié par Perrine Valli auquel collabore Carla Demierre. Le canevas s'appuie initialement sur les différents types de narration et de prises de paroles au sein des émissions littéraires et ateliers de création radiophonique. Il s'agit de mettre en scène une interview imaginaire d'un écrivain fictif sur un roman virtuel. Par cette interview d'un auteur, l'opus en création au FAR souhaite aborder l'identité déclinée au masculin et la co-dépendance envers le groupe ou communautarisme masculin. A travers des situations corporelles, cette création veut rendre visible le domaine auditif en référant notamment à Hervé Gleverec. A en croire ce sociologue, la radio offrirait « la possibilité de ne pas être vu. Elle a en commun avec la psychanalyse de s'appuyer principalement plutôt sur la parole que sur l'image. Elle en récupère ce qui fait le sens de l'analyse, à savoir une possible mise entre parenthèses de l'imaginaire lié au regard... et interdit à ce type d'émission d'être un « spectacle ». »

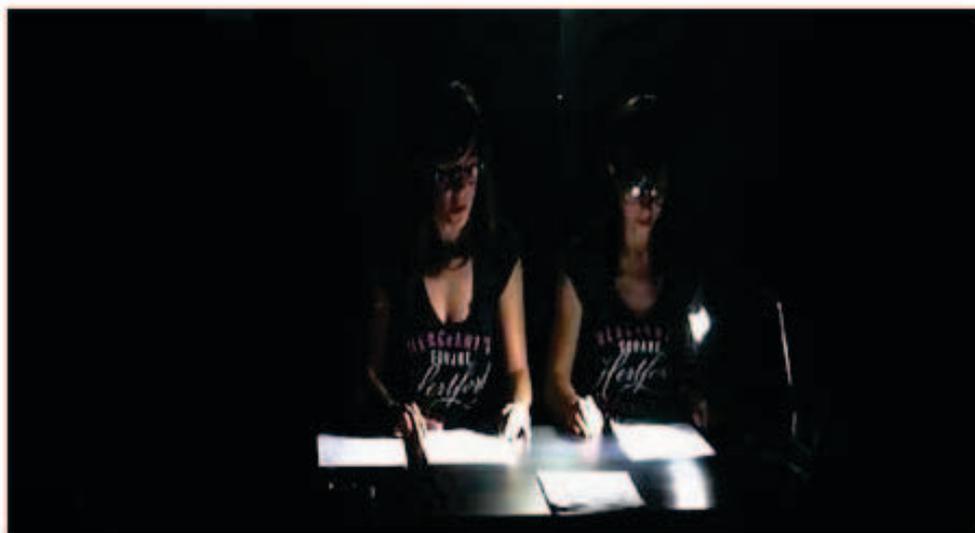
Quoi d'étonnant, dès lors, qu'après avoir invité le public à fermer les yeux à l'orée de *La Cousine machine*, Carla Demierre développe cette privation d'un sens, pour mieux percevoir dans *Le Cousin lointain* ? La salle immergée dans l'obscurité est ainsi la vision ouvrant son texte, *Le Motif dans le tapis*. « La salle plongée dans le noir, elle est la première chose que je vois. Comme si son corps pouvait donner à l'obscurité une meilleure définition. Quelque chose me pousse à promener un peu partout mes yeux fermés et ne les rouvrir qu'une fois posés sur elle. Je me demande si elle me regarde en se demandant si je la regarde. Pareil quand je me retourne: ses yeux me rafraîchissent la nuque. Nous avons déjà tendu ce genre de filets entre nous, ils laissent passer les courants chauds que nous respirons en silence. C'est presque aussi embarrassant qu'avec l'eau de piscine, les variations de température entre les jambes. Je nous revois encore jusqu'à mi-cuisse, habillés, debout et inquiets, lamentables et silencieux. »



*Le Cousin lointain. Perrine Valli et Rudi Van der Merrve. Photos du spectacle.*

Sur le plateau, Perrine Valli, t-shirt blanc relevé sur le visage ou étendu, étiré comme une forme sans cesse redessinée et buste dénudé, conduit un duo en actions visuelles avec Rudi Van de Merwe qui réalisa en 2011 *Miss en Abyrne* explorant la question des genres dans la société sud-africaine, où les lesbiennes, gays, bisexuels et trans (LGBT) sont victimes de violences et intimidations quotidiennes. Les lesbiennes y sont menacées d'une discrimination aux nombreux visages. Elles souffrent du silence de l'histoire, de violences et d'une invisibilité sociale. Cela témoigne du fait qu'il est particulièrement ardu d'assumer une identité non-conforme aux standards dominants.

*Le Motif dans le tapis* permet à Carla Demierre de parler des vides et des formes à remplir ou non par l'identité sexuée. Le sexe comme vêtement incarné est-il un étui vestimentaire suffisamment convaincant ? Et ce désir de s'étendre au sol pour voir si ce qui est pensé peut concorder avec la semblance d'une forme identique. L'auteure interroge ensuite un jeu de regards autour du sexe masculin, sans omettre de mettre en lumière sa vitalité priapique, « la prestidigitation pénienne » après s'être étendue sur la « bosse » clitoridienne. Plus loin, elle met en crise la disposition d'un emboîtement censé naturel des corps. « Possède-t-on automatiquement la forme qu'on épouse ? », telle est la question. Dont les ramifications peuvent favoriser d'étonnants retours sur soi, voire une nouvelle traversée des genres après Elisabeth Badinter, Judith Butler, Elaine Showalter ou John Stoltenberg.



*Carla Demierre et Perrine Valli. Photos du spectacle.*

## Si proche, si loin

Tant les textes écrits pour *La Cousine machine* qu'à l'occasion du *Cousin lointain* ne sont que des manières d'« interroger l'habituel » et ses formes, comme le pose Georges Perec, le romancier sémiologue des *Choses*. « Mais, justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il (l'habituel, ndr) ne nous nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information... Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace » (*L'Infra-ordinaire*).

Serrant très fort par devant son buste ses mains l'une dans l'autre dans ce café avec vue panoramique sur le macadam de la Place des Grottes, l'auto-dépeinte « timide » Carla Demierre sourit et se demande ce qu'« habituel » signifie et véhicule. « Faut-il entendre ici la vie quotidienne ou « les éléments de trop grande proximité » ? Ma façon de les interroger serait de m'en saisir, les poser dans un texte et d'agir sur eux avec la langue de manière légèrement brutale. J'ai l'impression de les détruire, les broyer ou les défigurer à force de les désosser, de les déconstruire. C'est davantage la question de la proximité que celle de la banalité qui m'intéresse dans le quotidien. »

« Faire défiler les images de sa vie sous ses yeux sans mourir pour autant, ça arrive ». Cette première phrase jamais écrite au seuil d'une vie littéraire, l'auteure la livre isolée par le blanc de la page dans son *Avec ou sans la langue ?*, premier récit questionnant, minant et retournant comme un gant expressions et tournures communes, rarement passées à l'ère du soupçon. Et dont chacun croyait trop bien connaître la chanson. Le quatrième de couverture bande annonce : « Une course d'obstacles verbaux. Agglomération poétique en quête de récit. Passons la larme à gauche et promenons dans les bois. Ritournelle autour d'un pot. Mâcher ses mots pour une fois. » Illusion et vérité s'entremêlent, réalité et fiction, Carla Demierre raconte les ambitions et les limites de l'écriture, de la pensée, du mot à dire sans trahir et catégoriser.

Son écriture transmet en didascalies ou scénarios, les mouvements des deux performeuses dans *La Cousine machine* avec le geste de l'index se manifestant en un battement métronomique, la position yoga étendue du « mor », la distance entre les anatomies, l'entre deux et l'hybride du corps bureau qui débouche sur un imaginaire de l'employée... de bureau d'envoyer littéralement promener les feuilles qui sagement dessinent le blanc lumineux de la partition dans la boîte noire scénique. La lumière émane du texte et y retourne. « Des planches de bois et des corps de femmes. De l'inerte et du vivant. De l'asséché et du liquide. Prenons le rapport corps-bureau. Ce qui arriverait si je le renversais, si le tas de courrier accumulé en une semaine se retrouvait quelques secondes en suspension exposé à la gravité de l'open space. »



*Le Cousin lointain. Perrine Valli et Rudi Van der Merve. Photos du spectacle.*

## Forer la langue

Venue des arts plastiques, la jeune femme use de ce ton si particulier, convoquant ici le syllogisme, là des considérations sur l'impossibilité à tenir langue et pensée solidaire. Elle obtient par la précision du style, une écriture d'une relative minutie, conduisant pas à pas vers des dénouements inattendus et dessinant les paysages d'une « géopoétique » du dire. « Il existe des amours de savon-lavoir comme il en est de vacances, mais au final c'est la même histoire : de la poudre aux yeux. »

Pour l'écrivain, il s'agit de conduire la littérature sur le terrain où le signe est neutralisé par le jeu de langages. Son appétit pour la langue révèle parfois en elle plus une technicienne, mathématicienne, géomètre ou archéologue de l'écriture plutôt qu'une auteure au sens classique du terme. Quel que soit le sujet adopté, d'être, par sa manière de ciseler chaque phrase comme un théorème ou un paradigme, de leur donner une portée singulière, de les ancrer dans la tradition littéraire et narrative de son choix. A l'occasion de *La Cousine Machine*, Demierre pose l'équation spectaculaire comme un triangle ou une coprésence à trois pôles formels : « Nous décidons que nous serons les deux sur scène, qu'il n'y aura pas de décor, pas de technique, que notre duo devrait être aussi simple à plier-déplier qu'une grande bâche, que ce duo doit prendre son origine dans notre double présence sur un espace scénique, espace qui pourrait bien n'être qu'un point, tant il est déterminé par la troisième présence aux formes variables (le public). »



*Carla Demierre et Perrine Valli. Photos du spectacle.*

## Cercle des regardeurs disparus

Certains passages de *Ma mère est humoriste* décrivent des exercices à réaliser en commun, main dans la main et en cercle, pour accéder à une prise de conscience du collectif à ressentir et éprouver, comment c'était à désespérer et à prévoir. « Maintenant, j'aimerais que toutes les personnes qui ont dit « c'est fou » avant de me comparer à mes parents, qui se sont vantés de m'avoir vue bébé, qui ont fait des réflexions sur ma taille et qui se sont extasiés sur ma croissance, se lèvent, se mettent en cercle et se prennent la main... Vous dégagez beaucoup d'intensité. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte. Ce truc du cercle, ça marche. J'aimerais que vous ressentiez l'aspect collectif de la chose. C'est quand même important. » Cette respiration commune ne ramène pas nécessairement à l'œuvre d'un Michel Houellebecq, qui décrypte les supercheres idéalistes de l'époque *new age*, qui selon lui a accentué solitude, dépression, amertume, et renforcé la conscience originelle que possède l'être humain de la mort et de la déchéance. L'exercice collectif proposé intime au lecteur comme au regardeur au début de *La Cousine machine* à clore les yeux. « Et vous rouvrirez les yeux, puisque je vous ai dit de les fermer ça fait déjà un moment, dont ceux qui n'ont pas écouté, s'il vous plaît restez concentrés et fermez un instant les yeux. Et vous les rouvrirez quand vous vous sentirez prêts. » (*Ma mère est humoriste*).

Le roman garde ici quelque chose d'*Espace d'espaces*, où Perec propose, selon François Bon, « des exercices pratiques, il déplace radicalement l'idée de livre en proposant comme livre fini un ensemble de propositions définies comme possibles, mais non écrites. » Mais aussi une pratique de l'instantané, de l'ellipse entre plusieurs plans très cadrés, faisant écho de loin en loin à l'Américain Richard Brautigan si apprécié par la résidente genevoise. « J'ai examiné des petits bouts de mon enfance. Ce sont des morceaux d'une vie lointaine qui n'ont ni forme ni sens. Des choses qui se sont produites comme des poussières », confesse le poète et écrivain suicidé d'une balle dans la tête à 49 ans. Cette impassibilité du conteur aussi, qui réalise l'alliance délicate et tranquille du malheur indifférent et du jeu de mots, une manière de réconciliation avec son souci de faire une écriture en direct que vient renforcer la collaboration avec Perrine Valli. Et l'on songe au *Cahier d'un retour de Troie*, lieu par excellence d'une expérience-limite. Elle consiste à abolir la distance entre littérature et vie. Brautigan s'y met en scène, écrivant le texte même que nous lisons. D'où son essai d'écrire « en direct ».

## Cercle des regardeurs disparus

Certains passages de *Ma mère est humoriste* décrivent des exercices à réaliser en commun, main dans la main et en cercle, pour accéder à une prise de conscience du collectif à ressentir et éprouver, comment c'était à désespérer et à prévoir. « Maintenant, j'aimerais que toutes les personnes qui ont dit « c'est fou » avant de me comparer à mes parents, qui se sont vantés de m'avoir vue bébé, qui ont fait des réflexions sur ma taille et qui se sont extasiés sur ma croissance, se lèvent, se mettent en cercle et se prennent la main... Vous dégagez beaucoup d'intensité. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte. Ce truc du cercle, ça marche. J'aimerais que vous ressentiez l'aspect collectif de la chose. C'est quand même important. » Cette respiration commune ne ramène pas nécessairement à l'œuvre d'un Michel Houellebecq, qui décrypte les supercheries idéalistes de l'époque *new age*, qui selon lui a accentué solitude, dépression, amertume, et renforcé la conscience originelle que possède l'être humain de la mort et de la déchéance. L'exercice collectif proposé intime au lecteur comme au regardeur au début de *La Cousine machine* à clore les yeux. « Et vous rouvrirez les yeux, puisque je vous ai dit de les fermer ça fait déjà un moment, dont ceux qui n'ont pas écouté, s'il vous plaît restez concentrés et fermez un instant les yeux. Et vous les rouvrirez quand vous vous sentirez prêts. » (*Ma mère est humoriste*).

Le roman garde ici quelque chose d'*Espèce d'espaces*, où Perec propose, selon François Bon, « des exercices pratiques, il déplace radicalement l'idée de livre en proposant comme livre fini un ensemble de propositions définies comme possibles, mais non écrites. » Mais aussi une pratique de l'instantané, de l'ellipse entre plusieurs plans très cadrés, faisant écho de loin en loin à l'Américain Richard Brautigan si apprécié par la résidente genevoise. « J'ai examiné des petits bouts de mon enfance. Ce sont des morceaux d'une vie lointaine qui n'ont ni forme ni sens. Des choses qui se sont produites comme des poussières », confesse le poète et écrivain suicidé d'une balle dans la tête à 49 ans. Cette impassibilité du conteur aussi, qui réalise l'alliance délicate et tranquille du malheur indifférent et du jeu de mots, une manière de réconciliation avec son souci de faire une écriture en direct que vient renforcer la collaboration avec Perrine Valli. Et l'on songe au *Cahier d'un retour de Troie*, lieu par excellence d'une expérience-limite. Elle consiste à abolir la distance entre littérature et vie. Brautigan s'y met en scène, écrivant le texte même que nous lisons. D'où son essai d'écrire « en direct ».



## Mère et fille, les formes gigognes

On comprend mieux que Carla Demierre se distancie résolument de la métaphore filant l'accouchement face à une œuvre littéraire ramenée au rang de bébé, lorsque l'on lit son corps à corps avec la mère : « On a trouvé mon corps dans le corps de ma mère », déniche-t-on dans *Ma mère est humoriste*. Ou le corps de la fille en consigne dans celui de la maman. Contrairement à Julia Kristeva considérant que la maternité implique toujours une scission du sujet entre un « moi » et un « autre », la Genevoise affirme ce qui pourrait ressortir à la fois du constat clinique le plus neutre possible, de la scène de crime ou du simple emboîtement d'une forme organique dans une autre. Manière d'interroger une généalogie où la fille devient à son tour mère.

La relation mère-fille est-elle le continent noir de nos sociétés ? Existe-t-il une femme qui ne souffre pas de sa relation avec la mère ? Chez Demierre, ce lien polysémique est caractérisé moins par une forme traditionnelle et maintes fois arpentées dans la littérature de surprotection maternelle à vert dévorante et aliénante qu'une sorte de contrôle parental à distance où le *smartphone* fait figure à la fois de « cordon ombilicarcéral », de fil à la patte infantilissant, voire de mode de communication ramenant aux terres de l'enfance ou à la survie en milieu de télésurveillance (le *visiocall*) marqué par les codes de la « télé-réalité ». Dans des termes qui pourraient être voisins de ceux tenus par Carrie Bradshaw, la journaliste héroïne de *Sex and the City*, de Bridget Jones en son journal ou de Lena Danhan jouant une écrivaine dans la série qu'elle réalise, *Girls* : on entend : « Dans les mains de ma mère, le téléphone portable est un hybride entre le talkie-walkie et le baby call. Le téléphone fixe abandonné au profit d'une technologie consciente de la priorité sur absolument tout autre type de message de celui d'une mère qui veut joindre sa fille. Ceci à l'heure où plus personne ne crie *maman* assez fort pour que *maman* l'entende. »

La recherche en *maternalité* ou *maternitude* décomplexée est aussi une quête existentielle compliquée, tortueuse, tourmentée, incertaine, toujours inaboutie où la parole se perd faute d'être reconnue ou simplement entendue. Si chez Annie Ernaux, l'écriture est une reconstitution de la voix de la mère dans une relation souvent symbiotique, le champ lexical de la narratrice chez Demierre mêle l'insulte à la tendresse : « L'ordre décroissant des mots dans la bouche de maman va d'un  *salope* à un  *petite conne* à un  *ma grande fille* à un  *mon bébé*. » On peut objecter que la mère n'a pas de possibilité de réagir à ce que sa fille a à dire ou encore se demander si ses descriptions sémiologiques ou comportementales ne scellent pas l'emprisonnement de la mère dans la perspective de la fille et dans la fille. Il est troublant que la mère soit le plus souvent considérée dans la relation à son enfant, risquant d'en devenir un objet mystifié ou une donnée d'héritage. Fragmentée plutôt, car ce sont les paumes maternelles que Demierre dit reconnaître. « Il se peut qu'au cours de nos disputes les plus horribles, le regard de ma mère soit devenu brusquement si dur que je n'ai pu finir ma phrase. » Selon Roland Barthes, l'auteur n'est-il pas quelqu'un qui joue avec le corps de sa mère ?

Bertrand Tappolet

*La Cousine machine et Le Cousin lointain*, FAR, Nyon, Petite Usine, 9 et 10 août à 20h30. Rens. : [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch). Carla Demierre, *Ma mère est humoriste*, Léo Scheer, 2011 ; Carla Demierre, *Avec ou sans la langue ?*, Héros-limite, 2004.



Anne Delahaye du «Pouvoir dupoint». FAR

09/08/2013

## Le festival far° investit Nyon

Le far°, festival des arts vivants à Nyon, propose jusqu'au 17 août plus d'une vingtaine de spectacles entre théâtre, danse et performance. Fidèle à sa ligne, la manifestation présente des créations qui sortent du cadre scénique.

«Tu vois comment», le titre de cette année, détourne une expression locale. Il met en exergue l'intérêt du festival cette année pour la fabrication des œuvres et le processus créatif.

### Nouveaux artistes

associés au far° pour 2013-2014, Anne Delahaye et Nicolas Leresche développent une recherche sur le thème du débordement. Ils proposent «Pouvoir du point», une triple conférence dans laquelle Wikipédia et PowerPoint sont utilisés justement comme agents du débordement, explique le festival.

Pour construire le contenu des discours, les liens hypertextes de Wikipédia sont utilisés avec pour point de départ l'article «débordement». Les trois conférenciers dérivent chacun de leur côté à l'intérieur de l'encyclopédie en ligne. Les trois voix se parasitent, le désordre s'installe et l'issue est imprévisible.

### Dans «La Dérive

des continents», le chorégraphe Philippe Saire s'associe à l'auteure Antoinette Rychner pour une recherche entre mouvement et texte. Les deux artistes se sont référés librement à «L'Odyssée» d'Homère comme point de départ. Ils en ont retenu des fragments mis en lien avec des préoccupations actuelles telles que filiation, anonymat, héroïsme, sécurité et égalité des sexes.

Le collectif italien Barokthegreat propose des performances qui s'adressent au cerveau reptilien des spectateurs. «Indigenous», avec sa pulsation imperturbable et son atmosphère étrange, agit comme un stroboscope pour l'œil.

### Autre collectif italien,

Strasse propose une performance pour un spectateur à la fois, qui est emmené en voiture et «sur la route, tout peut arriver». Dans une thématique connexe, la Suédoise Gunilla Heilborn présente un «road movie chorégraphié» pour deux interprètes.

Eszter Salamon, d'origine germano-hongroise, réactive de son côté des entretiens faits entre 2006 et 2012 avec une femme vivant dans un petit village du sud de la Hongrie portant le même nom qu'elle. Reprenant les paroles de son homonyme, elle incarne sur scène l'histoire de cette femme de 62 ans en revisitant de mémoire ses gestes et ses intonations. ATS

## Sur les routes la nuit, circulez, il y a tout à voir

Jessica Richard

«Drive\_in #6/Nyon», parcours en voiture pour un «spectateur» où les éléments du décor composent un film imaginaire. Une silhouette, et le lac qui se rapproche à chaque foulée: que va-t-il se passer? Ces apparitions questionnent le réel et alimentent la trame qui se déploie au fil du parcours. (Luca Chiaudano)



Au far° Festival des arts vivants, à Nyon, des artistes proposent une échappée en voiture. Esquisse d'un road-movie confidentiel

Immobile sous la pluie. Quelqu'un. Est-ce un homme, une femme? Je ne distingue pas son visage, barré par un capuchon rouge. Son corps évoque les coquelicots après l'orage. Jeté là, présent pour personne, battu par la flotte, les jambes nues, le spectre s'éloigne dans le vert. En contrebas, des ruches teintent l'orée du bois. Jaune, bleu, vert. La mécanique s'emporte au rythme de la musique. Coup de volant à gauche, quelques gouttes s'infiltrèrent par la fenêtre, les roues rompent les flaques. La cadence s'accélère encore pour effacer cette rencontre. Déjà, ce n'est plus qu'une tache rubescente, un souvenir laissé à la campagne. Je ferme les yeux, fondu au noir. Nouveau plan.

Le film est mental. La caméra, c'est moi, c'est vous. Il suffit d'embarquer avec Strasse, collectif d'artistes italiens, présents cette année au far°. Strasse vient du dehors, du monde de la rue, porté par deux femmes qui, depuis 2006, explorent les décors urbains, déconstruisent le donné. Francesca De Isabella est la conductrice qui vous mènera à la rencontre de l'actrice Sara Leghissa et des autres, quelque part, là-bas.

### Drive\_in #6/Nyon

est une expérience de l'altérité, de l'apparition de l'autre dans l'horizon du soi. Cette performance, à laquelle on assiste seul, est un dialogue entre cinéma et théâtre. Libéré du poids du matériel, des contraintes des planches, le jeu se vit comme un souffle qui remue les corps et brasse les paysages. Monter dans leur voiture, c'est faire place à l'articulation rythmique de l'émotion. Quand le moteur vrombit, de l'autre côté des vitres s'ouvre le possible. On oublie vite que quelqu'un nous guide au travers de ce plan-séquence idéal. Il faut s'abandonner pour fantasmer.

Il est 20h. Nyon ruisselle de partout quand je claque la portière. Seule avec une inconnue au volant. Sensation étrange que celle d'être dépossédée de la suite des événements. Plus de smartphone à chatouiller, ni de décisions à prendre. Je suis en suspens. Les premières appréhensions se dissipent, la curiosité prend le dessus. Déjà apparaît une jeune femme qui a renversé ses affaires. Un petit lion orangé s'évade du tas de bibelots répandus sur la route. Le récit est lancé. Rapidement, la voiture quitte la ville, s'engouffre dans des ruelles résidentielles, puis sur des chemins flanqués de cailloux et de nappes boueuses. Flirtant avec le tempo des essuie-glaces, une mélodie évoque Car Cleveland de John Lurie. Du reste, j'ai l'impression d'être dans Stranger than Paradise, le froid en moins. Enivrée par l'air dans mes cheveux et le blues du saxophone, il fait bon incarner la pellicule.

Ralentissant près d'un impressionnant talus de terre, j'aperçois un homme dénudé qui dégringole et une femme lunaire qui marche les yeux dans le vague. Impériale. Elle avance, inaccessible. Ce sont deux chiens errants qui s'ignorent sur un sol en morceaux. Encore une énigme à l'histoire secrète que je tisse en silence. Autre direction. Mouvement d'appareil et, soudain, ce couple improbable qui vagabonde. Lui cueille des mauvaises herbes pendant qu'elle baragouine dans une radio d'une autre époque. Est-ce le même homme, celui du talus? Pourquoi est-il là à présent? Au pas, seule résonne la voix enraillée de la fille. Derrière elle, le Jura, coiffé d'un nuage de ouate dense et rose. Absurde photographie.

Sans un regard, la conductrice monte le volume. Nous filons à nouveau, éclaboussant tout au passage. Une paisible étrangeté m'entoure alors que nous gagnons la plaine de l'Asse. Je distingue une silhouette au loin. Peut-être la demoiselle au lion miniature? Aussitôt vue, aussitôt disparue. Ce n'est pas du montage, c'est de la danse.

Alors que la route me ramène au centre-ville, une pancarte du far° me rappelle au réel... C'est fou comme la ville a changé. Maintenant, la luminosité est jaune, palpable, presque gluante. Souverain, un arc-en-ciel nargue le lac. Sur le débarcadère, un canard chasse un héron, tout est matière à rêverie. Au gré d'une marche arrière, je reconnais des ombres familières. Ultime manœuvre. Je retiens mon souffle sur la voix hypnotique de Vincent Gallo. Dénouement final. Orchestré subtilement,  
Drive\_in #6/Nyon

est un chevauchement constant entre réalité et fiction. Cette femme aux deux bergers allemands était-elle là par hasard? L'éveil provoqué par la performance illumine le banal d'une lumière particulière. On se met à détailler le rien. Scrutant le dehors à la recherche d'un indice. Par-delà le capot, les personnages surgissent, s'absentent, reviennent là où on ne s'y attend pas. Le spectateur est l'unique fil rouge qui les maintient ensemble. Film d'une seule projection avec une technique maîtrisée: rythme, musique, revêtement, cadrage. Je n'ai pas vu la demi-heure passer. Quittant la voiture, sans mot dire, la conductrice me glisse un billet dans la main. Je n'ose le déplier, tout peut encore arriver.

Drive\_in #6/Nyon,  
Strasse,

jusqu'au 17 août, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## Le Far festival investit Nyon jusqu'au 17 aout

7 août 2013

-

Vaud



Le far, festival des arts vivants à Nyon, propose jusqu'au 17 août plus d'une vingtaine de spectacles entre théâtre, danse et performance.

Théâtres, danse, musique, performances: le Far festival, c'est chaque mois d'août, un événement culturel, rieur et déconcertant, privilégiant la découverte, la rencontre et l'émotion. Le Far c'est donc jusqu'au 17 aout. L'occasion de mesurer la créativité de 80 artistes, suisse, français, hongrois, italiens ou encore suédois. Fidèle à sa ligne, la manifestation propose pendant dix jours des créations qui sortent du cadre scénique. Mais concrètement qu'est-ce que les arts vivants? Ecoutez Anna-Isabel Mazon, chargé de communication pour le Far Festival.

Les arts de la scène sont à l'honneur à l'usine à gaz et dans d'autres lieux à Nyon. Selon Anna-Isabel Mazon, il y aura cette année un collectif italien très original avec une représentation vraiment particulière.

Informations complémentaires:

[www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

AUTEUR :

Foued Boukari

## Conférenciers de l'absurde

FAR



Les artistes associés Nicolas Leresche, Anne Delahaye et Sébastien Grosset présentent leur « Pouvoir du point ». Crédit: DR

Les conférences-spectacles sont à la mode. Les saisons théâtrales et les programmations de festivals en regorgent ces dernières années. A Nyon, le Far n'y échappe pas : deux spectacles du genre sont programmés cette année.

Ce sont bien des comédiens mais ils s'adressent directement au public, sur un sujet particulier, tels des professeurs d'université.

Les faux conférenciers font partie du Far à travers deux spectacles : « Conférence de choses », de la 2b company, et « Pouvoir du point », de la Compagnie de Genève. Ces deux créations prennent Wikipédia comme point de départ pour une digression qui semble sans queue ni tête.

Danielle Chaperon, vice-rectrice de l'Université de Lausanne et enseignante en dramaturgie, confirme que ce format théâtral est en recrudescence. « Ces fausses conférences questionnent la posture d'autorité. Pourquoi certains imposent leur connaissance aux autres? Dans ces spectacles, la figure d'autorité, caricaturale, se lézarde. »

A lire mardi dans notre édition papier.

Par CLAK

## Ouvrir les yeux sur Nyon

FAR



Au Far, le collectif italien Strasse embarque un spectateur à la fois dans une voiture, pour une performance originale. A bord, le passager n'a qu'à ouvrir les yeux et contempler la ville.

Tous les soirs, seuls cinq spectateurs du Far ont la chance d'embarquer, chacun leur tour, dans la voiture du collectif italien Strasse pour une virée «by night» dans les rues de Nyon.

Pendant une demi-heure, à côté d'une conductrice silencieuse, le passager est invité à découvrir sa ville avec un regard neuf. Sur le trottoir, sur la route, dans les champs, des silhouettes et des formes surgissent puis disparaissent, sans qu'on est le temps de savoir ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.

«Nous avons été surpris par le fait qu'il n'y ait aucun lieu abandonné», expliquent les artistes quand on leur demande ce qui les a frappés en arpentant le paysage nyonnais. «Il n'y a aucun immeuble vide où se raconter des histoires. Nous avons plutôt vu des édifices en construction.» Autre particularité: une certaine uniformité. «Architecturalement, il n'y a pas de points forts, tout semble se répéter.»

Mais pour l'équipe artistique, pas question de modifier le lieu, et le trajet à travers Nyon s'inspire librement de leur impression de la ville.

Retrouvez l'article complet dans notre édition de mercredi.

Par CLAK

## A Nyon, des spectateurs sont invités à simuler un coït sur scène

Marie-Pierre Genecand

Une simulation d'un rapport sexuel. Deux spectateurs s'adonnent à des ébats théâtraux, moyennant argent.



L'artiste bulgare Ivo Dimchev paie 250 francs les volontaires prêts à jouer en tenue de circonstance un rapport sexuel. Pure provocation ou geste philosophique?

Des spectateurs payés pour réaliser des actions sur un plateau de théâtre. L'affaire, un rien vénale, n'est déjà pas banale et suscite la curiosité. Mais lorsqu'on apprend qu'au nombre de ces prestations rémunérées figure une scène d'amour dénudée, la curiosité cède sa place à l'incrédulité. C'est pourtant ce que réussit le performeur Ivo Dimchev depuis une année que tourne son spectacle P Project.

De Vienne à Berlin, de Bruxelles à Sofia, d'Amsterdam à Oslo, les spectateurs se prêtent à la manœuvre contre paiement. «Et éprouvent une vraie joie à participer à la construction du spectacle», souligne Véronique Ferrero Delacoste, directrice du Festival des arts vivants qui a invité l'artiste bulgare à tenter l'aventure avec le public nyonnais, ces vendredi et samedi soirs.

L'enjeu d'une telle démarche? Sortir le public de sa «passivité», l'inclure dans le processus de création. Et lui poser la question de l'argent comme moteur de l'opération. Le statut du public a toujours divisé les penseurs depuis l'origine du théâtre. D'un côté, des philosophes comme Platon, Rousseau ou le situationniste Guy Debord ont reproché au théâtre d'aliéner le spectateur en le plaçant face une fabrique d'images illusoire et/

ou démobilitatrices. Les récentes festivités genevoises autour du tricentenaire de la naissance de Rousseau ont rappelé son amour des fêtes populaires qui seules pouvaient galvaniser le sentiment de citoyenneté. De l'autre côté, des intellectuels comme Jacques Rancière ou Alain Badiou attribuent au spectateur une part créative, donc active, dans la simple réception du spectacle. «Le spectateur compose son propre poème avec les éléments du poème qu'il a en face de lui», observe Jacques Rancière dans son livre *Le Spectateur émancipé*.

Plus loin, le philosophe place acteur et spectateur sur un pied d'égalité devant le «partage du sensible».

Clairement, Ivo Dimchev appartient à la première école. Et souhaite combattre l'inertie du public en l'impliquant dans la fabrication du spectacle. Une démarche qui a des précédents célèbres, à commencer par le Living Theater, théâtre activiste des années 60. Une précision, cependant: dans *P Project*, ne viennent sur scène que les spectateurs volontaires. Véronique Ferrero Delacoste a assisté à une représentation de ce spectacle à Amsterdam, elle raconte: «Il n'y a aucune provocation dans ce travail. Tout se déroule en douceur. Ivo Dimchev est seul sur scène avec son piano électrique. Deux laptops sont disposés de part et d'autre du plateau. Tout d'abord, l'artiste sollicite dans le public un responsable de la caisse qui contient mille francs. La personne reste assise à sa place, et gère l'argent tout au long du spectacle. Ensuite, il requiert deux personnes pour venir écrire de la poésie en direct sur scène. Contre 25 francs chacune, les deux poètes d'un soir prennent place derrière les laptops et composent en anglais des textes proches de l'écriture automatique. Puis, Ivo Dimchev propose une série d'actions – chanter, faire des claquettes, danser, etc. – en lien avec la notion de représentation, qu'il rémunère chaque fois un peu plus. Enfin, arrive la requête de la scène d'amour dénudée, qu'il paie 250 francs pour chaque partenaire. Sans doute parce que l'artiste a réussi à mettre quelque chose de joyeux et de sain dans sa prestation, des gens se prêtent au jeu.»

Sur YouTube, des extraits du spectacle témoignent, de fait, d'une ambiance détendue, y compris le début de l'étreinte qui, sur cette captation prise à Berlin, est encore pudique. Si les spectateurs tardent à investir le plateau, l'artiste, perruque de femme pour robe transparente, occupe l'espace en improvisant des chansons sur la base des textes livrés en direct. Il n'y a donc pas de mise sous pression du public, ni de prise en otage.

Demeure tout de même la question de l'argent. Payer pour des prestations installe inévitablement un rapport marchand. A la manière du performeur genevois Yann Marussich qui interrogeait le sadisme potentiel du spectateur quand, dans *Traversée*, en 2004, il se faisait treuiller au sol par des volontaires issus du public via un câble serré autour de son cou, Ivo Dimchev renvoie l'audience à sa part intéressée à travers ce deal performatif. «C'est juste, admet Véronique Ferrero Delacoste. Mais ce n'est pas la seule motivation, car le public en question n'est pas à quelques dizaines de francs près. Le moteur réside surtout dans l'envie de construire un spectacle ensemble et en direct.»

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que l'argent, le vrai, s'invite sur un plateau. Le Suisse Martin Schick, 34 ans, mène une vaste démarche post-capitaliste où les billets circulent entre scène et salle. Dans *Cmmn sns prjct*, par exemple, Martin Schick et l'Argentine Laura Kalauz apparaissent en sous-vêtements devant un présentoir d'objets hétéroclites. Les artistes commencent par offrir ces objets (machine à café, raquettes de ping-pong, gant de cuisine, etc.) à l'audience, puis, lorsqu'ils souhaitent se rhabiller, demandent à des spectateurs d'acheter les habits d'autres spectateurs afin de les leur donner... L'idée? Transformer le théâtre en une aventure collective et pe+nsér des pistes pour l'après-capitalisme, sachant que «le capitalisme va se terminer anyway un jour», dit le jeune artiste. En employant l'argent dans une fiction théâtrale, les artistes anticipent peut-être le moment où il sera éculé dans la réalité...

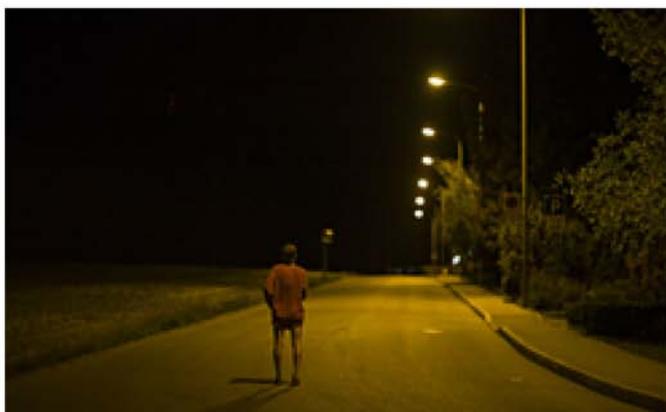
## Une virée déroutante au cœur de la ville de Nyon

Le Far°, Festival des Arts Vivants à Nyon, occupe la cour de l'Usine au bord du lac et différents lieux de la ville jusqu'au 17 août. Présentation du projet Drive\_In#6 porté par le collectif d'artistes italiens "Strasse".

Auteur : Céline Bilardo



La voiture du projet Drive\_In n'embarque qu'un passager-spectateur à la fois, pour un itinéraire déroutant de 25 minutes dans la ville de Nyon.



Les personnes rencontrées sur le parcours sont-elles là par hasard?



Dans la pénombre, la radio de la voiture crache une bande-son choisie avec soin. "Les spectateurs ont parfois des réactions surprenantes, certains prennent vraiment peur", expliquent Francesca et Sara, artistes du collectif "Strasse". Photos: Luca Chiaudano

Il y a d'abord cette attente dans la cour de l'Usine à Gaz de Nyon, le nerf du Festival des Arts Vivants (Far°) qui se tient jusqu'à samedi dans toute la ville. Elle est aussi le lieu de rendez-vous donné pour partir en vadrouille en tant que seul passager, pour 30 minutes, avec une inconnue.

#### Destination inconnue

Il fait nuit quand arrive le carrosse. On le distingue à peine. Puis, à l'arrêt, au bord de la route, une portière s'ouvre. Une fille aux cheveux blonds et courts lève sa main et m'interpelle par un: «

Are you waiting for the Drive In ?

» Les salutations échangées,

la porte claque. La conductrice enclenche le moteur. Elle seule connaît le parcours.

Les rues défilent et la chauffeur répète un geste régulier depuis le début: elle semble augmenter le volume de la radio. Les minutes passent sur l'écran de la machine, une mélodie se distingue enfin. La voiture accélère, ralentit, prend un virage à gauche puis à droite. Et les phares s'éteignent, pour se rallumer quelques secondes plus tard. Une femme, un large pull sur les épaules, marche le long de la route. Elle a les jambes nues.

À peine le temps de scruter cette personne surgie de nulle part que la voiture reprend de la vitesse. À la hauteur d'un rond-point, une femme semble avoir fait tomber ses courses. À petits pas, elle les ramasse, tranquillement. La conductrice tourne lentement. Puis accélère d'un coup. Deuxième passage du rond-point: la femme et ses affaires ont disparu.

Cette première surprise pousse alors le spectateur à regarder, tout autour, si une seconde ne l'attend pas dans un tournant. Et ce sont seulement cinq minutes qui viennent de s'écouler à bord de Drive\_In.

#### Une expérience déroutante

Pendant les 25 minutes restantes, les états d'âme varient. Du rire (nerveux?) à l'effroi, en passant par la curiosité, l'excitation, on s'évade. Par la fenêtre, il y a le décor. De la radio, la musique devient bande-son. Le seul passager se fait réalisateur. Tout détail de la route, les gens, les arbres, le vent s'entremêlent. Est-ce que cette personne est vraiment là par hasard? Et celle-là? Entre fiction et réalité, la barrière se fait mince durant ce parcours surréaliste.

#### "Les spectateurs ont des réactions surprenantes"

«Strasse», c'est le nom du collectif féminin venu d'Italie qui a imaginé le projet Drive\_In. Les artistes milanaises se jouent de l'espace urbain depuis 2006. Elles s'en inspirent pour donner corps à un projet mêlant cinéma et théâtre, les domaines respectifs de Francesca De Isabella, et Sara Leghissa. «

Le projet Drive\_In était tout d'abord filmé. Nous avons ensuite décidé d'enlever la caméra pour laisser place à un passager

», explique Francesca, réalisatrice et conductrice de la voiture. La pellicule se déroule au gré des chemins empruntés. «

Les spectateurs ont parfois des réactions surprenantes, certains prennent vraiment peur

», observe Sara Leghissa, qui interprète l'un des personnages rencontré sur le parcours. La jeune femme conclut en souriant: «

Au moment où la porte se referme et que la voiture vrombit, nous n'avons plus vraiment le contrôle, cela dépendra du passager

».

## Le Festival des arts vivants veut un public actif

Festival



Le spectacle « P Project » du Bulgare Ivo Dimchev. Crédit: La Côte

Ce week-end, le festival des arts vivants de Nyon sera plus participatif que jamais. Eteindre la lumière ou aller jusqu'à simuler l'acte sexuel, les artistes osent tout.

«Tonight lights out!», à voir vendredi et samedi soir, est une performance dans laquelle le public est amené à jouer un rôle central. La règle du jeu est simple; chaque spectateur se voit confier un interrupteur, relié à une ampoule suspendue au plafond du lieu de représentation. Le but de l'opération? Parvenir au terme de la performance, à produire de l'obscurité en éteignant toutes ces sources lumineuses, puis expérimenter de manière collective, les ténèbres. Pour atteindre son objectif l'artiste et metteur en scène belge David Weber-Krebs, peut compter sur l'acteur rollois expatrié Mathias Domahidy (lire encadré) qui en bon maître de cérémonie, se charge de préparer la somme d'individus que constitue le public, à travailler ensemble vers un but commun.

Ce week-end également, l'artiste bulgare Ivo Dimchev amène le public à prendre part au spectacle moyennant une somme d'argent. Jusqu'à demander aux volontaires de simuler l'acte sexuel, en étant complètement nus.

A lire demain, dans notre édition papier.

Par Grégory Balmat / Cécile Gavlak

## Au far°, il en reste encore à voir

JEUDI 15 AOÛT 2013 Cécile Dalla Torre

Postez un commentaire

NYON • Pour cette 29e édition du far°, pas d'air de déjà vu dans des créations et premières suisses qui repoussent toujours plus loin les expérimentations formelles. Et les réussissent.

Au 29e far°- festival des arts vivants, à Nyon, il reste encore quelques rendez-vous à ne pas manquer d'ici à samedi. Intitulé cette année «Tu vois comment», l'événement estival de Suisse romande, qui célèbre formes chorégraphiques et théâtrales contemporaines, enchaîne premières suisses et créations particulièrement séduisantes depuis mercredi.

Dans une veine conceptuelle, les lignes de fuite au ruban adhésif de Grégory Stauffer et Bastien Gachet prolongeront la posture des corps des deux performeurs dans l'espace naturel – mais bidimensionnel – ce soir encore (

La Léproserie 2/3

à 19h). A l'heure où le soleil commence à pâlir, le spectateur se déplace dans les jardins du Musée du Léman pour trouver le meilleur angle de vue possible sur cette proposition qui bannit le relief des corps, en écho aux recherches sur le mouvement menées dans les années 1920. Petit «génie» contemporain paré de plumes et de tissages, – hélas plus visible cette semaine –, François Chaignaud interroge lui aussi les racines de son art, dans l'écrin suranné, et rendu intimiste, de la Maison communale de Nyon. Entre rituel et carnaval, Dumy Moyi

et les sonorités majestueuses de madrigaux ou chants balkaniques interprétés par le danseur lui-même bourdonnent encore à nos oreilles. Saluons ce feu follet malicieux s'agitant dans le noir, qui ravive l'exotisme d'une Joséphine Baker au fil de courtes représentations se succédant pour un public volontairement restreint.

Parmi les spectacles qui marqueront aussi le festival cette année, les vues des paysages vidéos et mentaux de la danseuse suédoise Gunilla Heilborn restent gravées sur la rétine, après son

This is not a Love Story

. La jeune chorégraphe Franco-Suisse Perrine Valli a l'art pour sa part de nous dévoiler tout un pan de la masculinité dans un Cousin lointain sonore et visuel

, et surtout très radiophonique, programmé ensuite au Théâtre de L'Usine (Genève) cet automne. Après ses Protragronistes

intrigants, Vincent Thomasset a revu et corrigé le film de Capra,

Arsenic et Vieilles dentelles

, dans une comédie hallucinante et tout bonnement inclassable.

A expérimenter jusqu'à samedi, le périple en voiture du collectif italien Strasse vous embarquera en solo entre les lumières des champs et des villes, à toute berzingue ou à vitesse minimale, le temps de dompter le paysage scénique qui se déroule sous vos yeux.

Demain à 22h30, Anne Delahaye, Nicolas Leresche et leur comparse Sébastien Grosset vous en mettront plein les mirettes dans la cour de l'Usine à Gaz, planqués derrière leur écran d'ordi. Leur

Pouvoir du point

en dira long sur le savoir encyclopédique du XXe siècle. Une occasion hilarante de déborder des théâtres pour interroger la représentation et ce qu'elle nous donne à voir.

Pierre Mifsud, derrière son bureau de conférencier, en connaît aussi un rayon. Avec lui, aucun jeu de mot ni détournement du savoir. Sa Conférence de choses

tramée par François Gremaud vous fera sauter du coq à l'âne, là où nous mèneraient les clics sur Internet (dernière demain à 18h). Enfin, soirée unique aujourd'hui pour un duo sensuel et hypnotique de Marco Berrettini et Marie-Caroline Hominal. Puis place aux projets participatifs où vous serez vous-même chargé d'éteindre les lumières (dès demain). Forcément, c'est aussi un peu à vous de voir, maintenant...

Jusqu'au 17 août, [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

## **Le festival far° à Nyon tire un bilan positif de sa 29e édition**

La 29e édition du festival far° à Nyon s'est achevée samedi après onze jours dédiés aux arts vivants tels que le théâtre, la danse ou la performance. Onze créations originales et huit premières suisses figurent notamment au bilan de la manifestation, que les organisateurs qualifient de réussie.

Fidèle à sa ligne, far° a proposé des créations qui sortent du cadre scénique et "défrichent les sentiers artistiques", écrivent dimanche les organisateurs. Quelques spectacles ont constitué les temps forts du festival. Parmi ceux-ci, on trouve "La dérive des continents", "Les fondateurs dans le Jura", "Les protragronistes", "Bodies in the cellar", "P Project" et "ifeel2".

Placée sous le mot d'ordre "Tu vois comment", une expression locale typique, la manifestation a accueilli près de 3200 spectateurs, répartis sur dix lieux, et 84 artistes. Le taux de fréquentation s'est élevé à 89%, pour un budget de 680'000 francs, précisent les organisateurs. Vingt-cinq bénévoles ont apporté leur concours.

(ats)

## Le Far: fin de festival et début de la suite

Festival



Les Nyonnais ont profité pendant dix jours du décor du Far qui a envahi l'Usine à gaz. Crédit: Audrey PIGUET

Le Far s'est achevé hier. Bilan des festivités : plus de 3000 spectateurs en dix jours et un tirage au sort pour un projet de performance qui sera réalisé en 2014.

«Tu vois comment», clamait l'affiche de la 29e édition du Far, festival des arts vivants de Nyon. Les spectateurs ont effectivement eu tout le loisir de découvrir comment les acteurs construisent leurs œuvres. Ils ont aussi pu faire comme. Faire comme les artistes et monter sur scène.

Parmi les nombreuses propositions participatives, «Le projet Klérotèrion» a poussé loin l'implication du spectateur. Le Suisse Karim Bel Kacem, auteur de cette installation, a invité le public à déposer une suggestion de performance dans sa bulle à idées pour que l'équipe du festival la réalise en 2014.

Samedi soir, Blaise Triponez, de la Loterie Romande, s'est donc chargé de tirer au sort l'une des 50 boules correspondant à une idée de performance artistique. Le groupe d'artistes résidents du Far, « Watch & Talk », a été le grand vainqueur. Le hasard a donc fait que l'art revient aux artistes et non à l'un des quelque 3000 spectateurs venus au Far. La suite de ce tirage au sort à découvrir lors de l'édition 2014.

Par Cécile GAVLAK

## Coltivare talento in Svizzera, con uno sguardo all'Italia

Il Festival Far° Nyon raccontato dalla sua direttrice, alla fine di un'edizione che ha mescolato giovani formazioni svizzere e star internazionali con un'accurata selezione di artisti italiani



Nyon (Svizzera) , 18 Agosto 2013 -

L'erba del vicino è sempre più verde? Pare proprio di sì, se il campo del quale parliamo è quello delle arti performative e se il nostro vicino è in Svizzera. A metà strada tra Ginevra e Losanna, da una piccola cittadina affacciata sul lago, il Festival Far° Nyon si è delineato negli anni come un luogo di richiamo per pubblico e artisti,

riuscendo a unire l'aspetto di un'importante vetrina dedicata all'innovazione con una dimensione partecipativa di grande attrattiva. Ne parliamo con **Véronique Ferrero Delacoste**, direttrice del Festival, per conoscere meglio una realtà che, tra giovanissime formazioni svizzere (come **Philippe Wicht** o **Similar Constructions**) e star della scena internazionale (**Gunilla Heilborn** e **Ivo Dimchev**) ospita un'accurata selezione di artisti italiani.

***Véronique Delacoste:** Il Festival nasce 29 anni fa in una piccola città con l'idea di portare il Teatro in questo territorio, iniziando con quello di ricerca, rinunciando ai classici del teatro di parola. Oggi si svolge nella parte centrale di agosto, in 12 giorni, a partire da l'Usine à Gaz, un piccolo complesso industriale ristrutturato, per coinvolgere la città e il suo dintorno. Il programma non è limitato da una selezione di luoghi: ogni anno cerchiamo la situazione migliore per i progetti raccolti. Considerando la nostra posizione, tra Losanna e Ginevra, siamo spinti a differenziare la nostra offerta. Per questo, a fianco dei progetti ospitati, abbiamo molte creazioni originali, che nascono dall'invito rivolto agli artisti a rispondere a una domanda, a reagire a una situazione, sempre in relazione al titolo dell'edizione.*

La proposta culturale del Festival è complessa, eppure la risposta del pubblico è positiva. Cos'è ad attrarre e unire visioni così diverse?

*C'è quello che chiamiamo il **Laboratorio del Pensiero**: sono diversi appuntamenti che accompagnano il pubblico e gli artisti nell'esperienza del Festival. Ogni anno uno specialista (studioso delle arti performative, critico o pensatore) guida un laboratorio di scrittura che si tiene al mattino, aperto a tutti. La stessa persona cura gli appuntamenti pubblici prima e dopo gli spettacoli, appena fuori dal teatro. C'è poi il **Watch&Talk**, un gruppo di artisti residenti, provenienti da tutta Europa per vedere gli spettacoli e discuterne. Il Festival non è tanto una successione di spettacoli, ma un tempo in cui si costruisce una comunità di artisti e pubblico, uno spazio dove gli scambi sia formali che informali possono accadere.*

Come continua il tuo lavoro tra un'edizione e l'altra?

*Inizio a lavorare alla programmazione a partire dagli incontri, dalle conversazioni, dalle opere viste durante l'anno. Lascio emergere riferimenti e sensazioni comuni. Tutto questo, in autunno, si cristallizza in un titolo, una frase, che serve da filo rosso per la progettazione. Da qui, inizia la ricerca degli spettacoli, ma non solo. Mi piace rinvenire proposte meno recenti, magari dimenticate, che avrebbero oggi qualcosa da dire, affiancando il loro messaggio a quello di altre opere, nuove. Questo lavoro di articolazione, per me, è centrale.*

Parlando di programmazione, dove guardi quando cerchi materiali per una nuova edizione? In Italia, ad esempio?

*Ovviamente, negli anni conosci e frequenti i posti in cui trovi una sensibilità simile alla tua. Oggi seguo regolarmente la programmazione di Xing, a Bologna, guardo alle proposte di Contemporanea Prato e FAST Terni, vado, se posso, al Festival di Santarcangelo e a Uovo Performing Arts, Milano. Io ho sempre avuto voglia di conoscere quello che succede in Italia; ho iniziato interessandomi al lavoro di Kinkaleri, che seguo da molti anni. Parlo con loro, come con altri artisti, per avere un diverso punto di vista, segnalazioni e suggerimenti, sulla realtà che vivono, sulle compagnie che conoscono.*

E che idea ti sei fatta, ad oggi?

*Sono molto contenta della presenza di artisti italiani al festival, quest'anno. È la prima volta che presentiamo un panorama simile: c'è Strasse, qui da diverse settimane per il nuovo allestimento di DRIVE IN, Barokthegreat e Christian Chironi, ma anche Marco Berettini, che ha costruito la sua carriera all'estero, ma è italiano. Sono proposte radicali, molto interessanti. Mi fa piacere sentire, in questi e in altri artisti che ho incontrato, come Codice Ivan, qualcosa di nuovo. Non posso fare a meno di farmi delle domande sul vincolo di causalità tra la situazione che sta vivendo il paese e le proposte che vi nascono. Sono stati degli anni molto difficili e poco interessanti dal punto di vista politico. Le cose devono andare così male per far nascere idee interessanti? Non credo. Ma è difficile non pensarci. Quel che è certo, è che oggi dall'Italia arrivano proposte con dei contenuti, delle necessità, importanti. E questo, per il Festival, è stato un bellissimo incontro.*

E così possiamo definire anche il nostro. Un incontro che auguriamo al lettore di fare di persona, se avrà l'occasione di visitare questo interessante festival internazionale sul Lago di Ginevra, con la sua nuova edizione, l'anno prossimo.

(Andrea Falcone)

## A Nyon, des spectateurs simulent un coït sur scène

Par Muriel Grand  
. Mis à jour à 09h43

Dans P Project  
, Ivo Dimchev paie le public pour des actions sur scène, dont un faux acte sexuel.

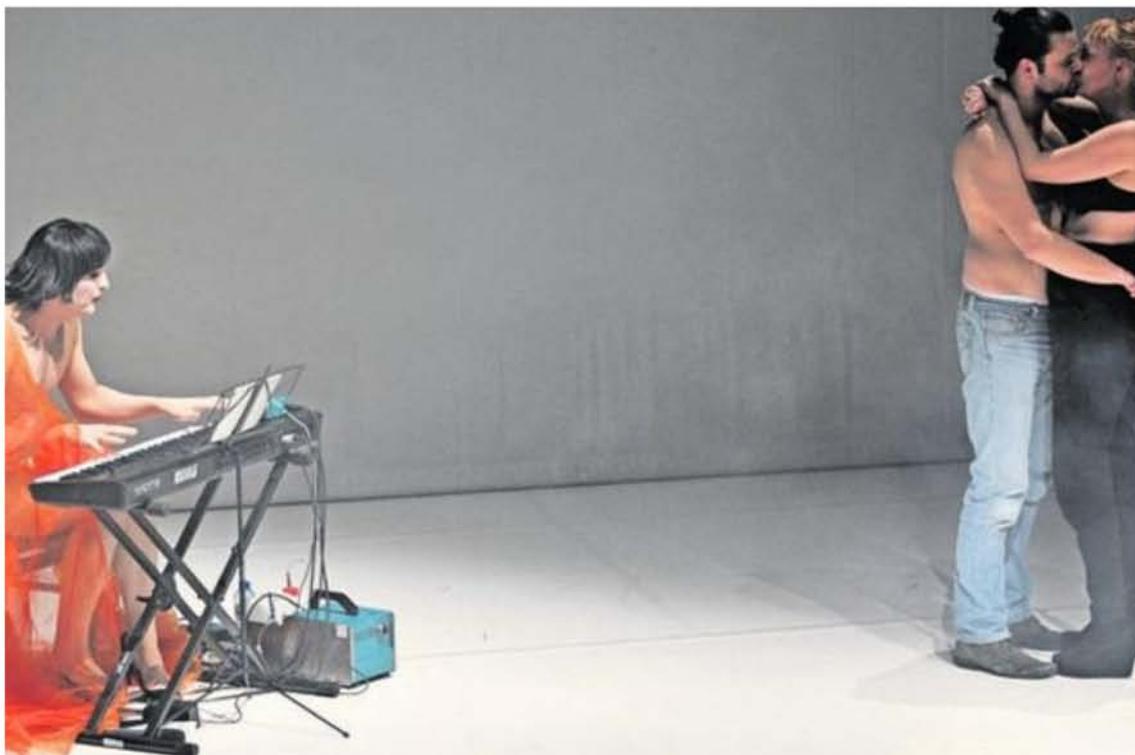


Image: DR

Ecrire des poèmes, faire des claquettes, danser du hip-hop, s'embrasser en enlevant le haut ou même simuler l'acte sexuel entièrement nu, le tout contre rémunération: telle est la proposition insolite d'Ivo Dimchev aux spectateurs de sa performance intitulée

P Project

, présentée ce week-end dans le cadre du Festival des arts vivants (far°) à Nyon.

En entrant dans la salle, la majorité du public ignore ce qui va se passer. Il sait seulement que, suivant la thématique du far° pour cette édition 2013, le spectacle les mettra à contribution. «Nous voulions éviter l'effet de voyeurisme et la provocation», précise Véronique Ferrero Delacoste, directrice de la manifestation.

20 francs pour un poème

Vêtu d'un string et d'une étoffe orange transparente, sans oublier une perruque, du maquillage et des hauts talons, Ivo Dimchev s'installe à son piano électrique. Avec humour, il explique son objectif: construire le spectacle avec le public. D'où l'invitation à se porter volontaire pour exécuter diverses actions, en échange d'une certaine somme: «Si vous participez à la performance, c'est normal que vous soyez payés», explique-t-il. La caisse est confiée à un membre de l'assistance, qui sera chargé de distribuer l'argent.

Première tâche, payée 20 francs: rédiger en direct des textes sur un ordinateur portable, sur lesquels le performeur bulgare improvisera une chanson. «Vous pouvez écrire n'importe quoi: dans ce contexte, ça deviendra de la poésie», encourage Ivo Dimchev. Assez rapidement, deux femmes se présentent et s'exécutent de bonne grâce, obéissant au fur et à mesure aux indications de l'artiste. Ce sera d'ailleurs le cas pour pratiquement toutes les actions de cinq minutes qui suivront. Le public réagit au quart de tour, selon le plaisir et l'implication que montre l'auteur de la prestation... ou pas. «Je l'ai fait pour l'argent!» lance la danseuse de claquettes, en prenant ses 40 francs. «Ce n'est pas grave, tant que le spectacle continue», réplique Ivo Dimchev.

Tout au long de la performance, le jeune homme s'emploie à créer une atmosphère détendue, multipliant les plaisanteries et les mimiques. «Faites-vous plaisir!» insiste-t-il auprès des acteurs d'un soir. Le public rit beaucoup. Mais l'affaire se corse quand il faut deux personnes pour mimer l'acte sexuel, entièrement nues, au prix de 250 francs chacune. Dans la salle, la tension est palpable. «Prenez votre temps... Ce n'est pas si difficile, on est au théâtre!» Après cinq minutes, un couple se décide. Mais sa prestation trahit un certain professionnalisme...

#### Responsabilité partagée

Il ne s'agit cependant pas de la dernière étape: il faudra encore des volontaires pour une prestation libre d'une minute, et enfin pour écrire une critique positive et négative de la performance, qui sera payée... par le public. «J'ai pris ça comme un jeu, explique l'auteur de la critique négative, qui a gagné 30 francs. C'est incroyable, tout ce que l'artiste a réussi à nous faire faire.» Les autres spectateurs sortent tout aussi enthousiasmés par la démarche, et les questions qu'elle pose.

«Chaque spectateur prend la responsabilité du déroulement du show, explique Ivo Dimchev. Même sur les gradins, chacun juge la performance de l'autre et se projette dans les tâches exécutées, se confrontant indirectement à ses propres tabous sur l'argent, la nudité, la sexualité. Le paiement est aussi un moyen de vaincre la timidité du public, en rendant les choses plus claires. Au final, les deux parties y trouvent leur compte. Et tant que les gens sont sincères, ça fonctionne.»

(24 heures)

Créé: 19.08.2013, 11h00

## A Nyon, les spectateurs sont payés pour simuler un coït sur scène

Dans «P Project», Ivo Dimchev paie le public pour des actions sur scène, dont un faux coït.

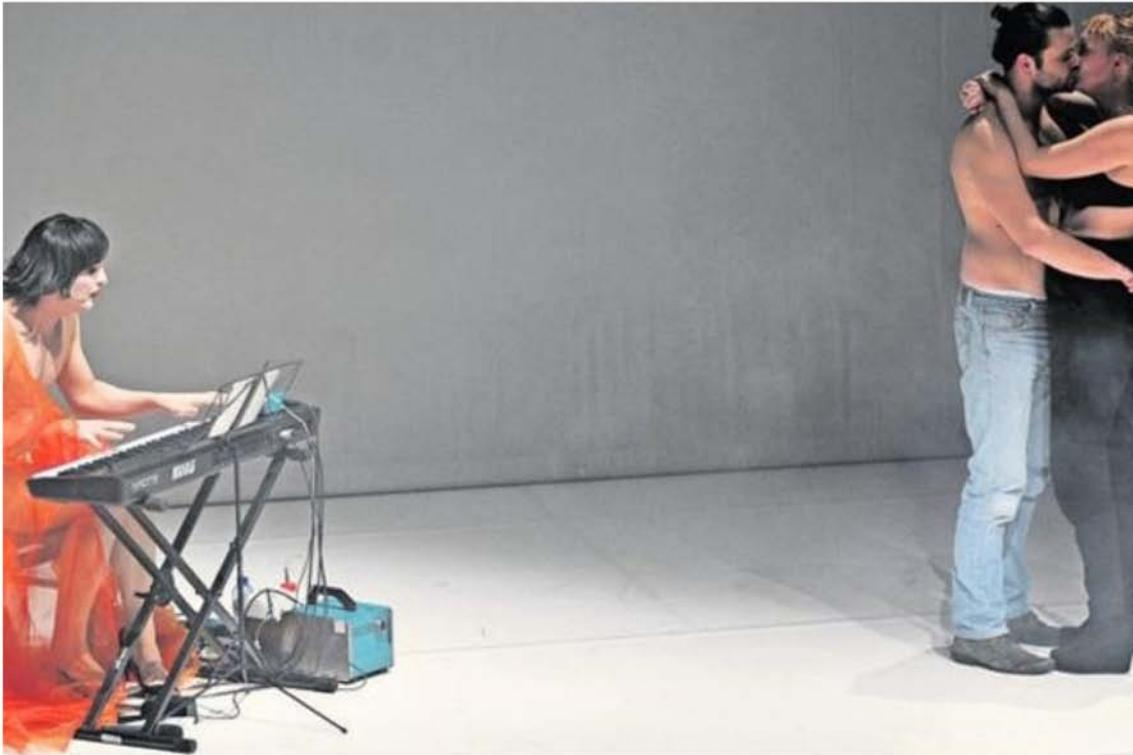


Image: DR

Partager & Commenter

Ecrire des poèmes, faire des claquettes, danser du hip-hop, s'embrasser en enlevant le haut ou même simuler l'acte sexuel entièrement nu, le tout contre rémunération: telle est la proposition insolite d'Ivo Dimchev aux spectateurs de sa performance intitulée P Project, présentée ce week-end dans le cadre du Festival des arts vivants (far°) à Nyon.

En entrant dans la salle, la majorité du public ignore ce qui va se passer. Il sait seulement que, suivant la thématique du far° pour cette édition 2013, le spectacle les mettra à contribution. «Nous voulions éviter l'effet de voyeurisme et la provocation», précise Véronique Ferrero Delacoste, directrice de la manifestation. 20 francs pour un poème

Vêtu d'un string et d'une étoffe orange transparente, sans oublier une perruque, du maquillage et des hauts talons, Ivo Dimchev s'installe à son piano électrique. Avec humour, il explique son objectif: construire le spectacle avec le public. D'où l'invitation à se porter volontaire pour exécuter diverses actions, en échange d'une certaine somme: «Si vous participez à la performance, c'est normal que vous soyez payés», explique-t-il. La caisse est confiée à un membre de l'assistance, qui sera chargé de distribuer l'argent.

Première tâche, payée 20 francs: rédiger en direct des textes sur un ordinateur portable, sur lesquels le performeur bulgare improvisera une chanson. «Vous pouvez écrire n'importe quoi: dans ce contexte, ça deviendra de la poésie», encourage Ivo Dimchev. Assez rapidement, deux femmes se présentent et

s'exécutent de bonne grâce, obéissant au fur et à mesure aux indications de l'artiste. Ce sera d'ailleurs le cas pour pratiquement toutes les actions de cinq minutes qui suivront. Le public réagit au quart de tour, selon le plaisir et l'implication que montre l'auteur de la prestation... ou pas. «Je l'ai fait pour l'argent!» lance la danseuse de claquettes, en prenant ses 40 francs. «Ce n'est pas grave, tant que le spectacle continue», réplique Ivo Dimchev.

Tout au long de la performance, le jeune homme s'emploie à créer une atmosphère détendue, multipliant les plaisanteries et les mimiques. «Faites-vous plaisir!» insiste-t-il auprès des acteurs d'un soir. Le public rit beaucoup. Mais l'affaire se corse quand il faut deux personnes pour mimer l'acte sexuel, entièrement nues, au prix de 250 francs chacune. Dans la salle, la tension est palpable. «Prenez votre temps... Ce n'est pas si difficile, on est au théâtre!» Après cinq minutes, un couple se décide. Mais sa prestation trahit un certain professionnalisme... Responsabilité partagée

Il ne s'agit cependant pas de la dernière étape: il faudra encore des volontaires pour une prestation libre d'une minute, et enfin pour écrire une critique positive et négative de la performance, qui sera payée... par le public. «J'ai pris ça comme un jeu, explique l'auteur de la critique négative, qui a gagné 30 francs. C'est incroyable, tout ce que l'artiste a réussi à nous faire faire.» Les autres spectateurs sortent tout aussi enthousiasmés par la démarche, et les questions qu'elle pose.

«Chaque spectateur prend la responsabilité du déroulement du show, explique Ivo Dimchev. Même sur les gradins, chacun juge la performance de l'autre et se projette dans les tâches exécutées, se confrontant indirectement à ses propres tabous sur l'argent, la nudité, la sexualité. Le paiement est aussi un moyen de vaincre la timidité du public, en rendant les choses plus claires. Au final, les deux parties y trouvent leur compte. Et tant que les gens sont sincères, ça fonctionne.»

Muriel Grand  
(TDG)

Créé: 19.08.2013, 09h49

## **Plus de 3000 spectateurs pour le far° à Nyon**

La 29e édition du festival far° à Nyon s'est terminée ce week-end sur un succès. Du 7 au 17 août, 3180 personnes ont assisté aux spectacles, ce qui représente un taux de fréquentation de 89%.

Le festival proposait cette année onze créations originales et huit premières suisses. Son soutien à la relève artistique suisse et sa collaboration avec la Haute École d'Art et de Design (HEAD) de Genève lui ont permis de renouveler et de rajeunir son public.

Cette édition 2013 a réservé plusieurs moments forts: la collaboration entre l'auteure Antoinette Rychner et le chorégraphe Philippe Saire, un spectacle à ciel ouvert dans un alpage proche de La Cure et l'expérience participative radicale d'Ivo Dimchev, qui invitait les spectateurs à simuler un rapport sexuel sur scène.

Le budget du festival avoisine les 680'000 francs. La 30e édition est agendée du 13 au 23 août 2014.

(ats)

## Naturale al cento per cento: la scena per Ivo Dimchev e Marco Berrettini

Gli spettacoli dei due artisti esplodono al Festival di Nyon, interrogando il pubblico, tra coinvolgimento diretto e immedesimazione



Nyon (Svizzera) , 2013-08-20 05:00:00

Tra gli appuntamenti più interessanti di "Tu Vois Comment", l'ultima edizione del Far° Festival in scena a Nyon dal 7 al 17 agosto, sono da segnalarsi almeno due proposte, per la particolarità dell'approccio e per la larga eco riscontrata nel pubblico. Sono queste performance vertiginose e illuminanti, che utilizzano la scena, la danza e il canto in modo singolare, per accogliere il pubblico e

rivelarlo a se stesso. La vertigine, in questo senso, è quella che si prova a vedersi rappresentati sul palco, riconoscendosi simili ad ogni altro animale, agitati per uno sguardo, in tensione per la vicinanza di un altro corpo.

In *IFeel2*, questa relazione è esplorata con calma distaccata e ironico coinvolgimento da **Marco Berrettini**, che mette in scena se stesso e la brava partner, **Marie-Caroline Hominal**, in un *pas de deux* continuo e ipnotico. Nudi dalla vita in su, in uno spazio disegnato da una moquette grigia che uniforme e diffonde la luce di 36 riflettori colorati, i due si fronteggiano marcando il tempo con un passo laterale incrociato, tra imponenti costruzioni vegetali sospese e con un accompagnamento musicale godibile e sofisticato.

Con questo semplice movimento, Berrettini evoca con divertimento il suo passato di campione tedesco di Disco-Dance, prima del passaggio alla *London School of Contemporary Dance* e dell'incontro con **Pina Bausch**. L'insieme, all'apparenza così compiuto e compatto, nasconde una complessità di composizione e di concetto. Il ritmo delle musiche, composte da **Samuel Pajand** insieme al coreografo, si sovrappone alla parte danzata, ma è fondamentalmente diverso: uno in tre tempi e l'altro in quattro, danno vita sulla scena a un piacevole conflitto, il primo dei molti presentati al pubblico.

Lo spettacolo, infatti, concorre a delineare un quadro delle ambiguità della cultura occidentale, tra naturalismo scientifico e fede nel creatore, tra mito del verde e civilizzazione. Questa modalità di lavoro, ludica e riflessiva insieme, compare già nelle ultime produzioni della compagnia, *iFeel* e *Si, viaggiare*. Ma né i testi suadenti dei pezzi trasmessi, né gli sviluppi drammaturgici della situazione iniziale, spezzano il legame che si è allacciato tra i due danzatori, e tra il loro e gli spettatori. Il pubblico interiorizza il ritmo, maturando un'energia potenziale che non si esaurisce nell'applauso, ma che trova soddisfazione nel concerto electro-pop live che segue lo spettacolo.

Diverso è l'approccio scelto in *P-Project*, l'evento che anima il Festival nelle sue serate conclusive: **Ivo Dimchev** non aspetta la fine della *piece* per interrompere la contemplazione dello spettatore. L'artista bulgaro, residente in Belgio, premiato da pubblico e critica come uno dei più interessanti creatori di performance degli ultimi anni, presenta uno spettacolo aperto, rincorrendo il sogno (o lo spettro) di una "libertà drammaturgica totale". Con un budget di mille franchi svizzeri a serata, Dimchev condivide il palco con chi vuole (per piacere, per gioco o per la reale retribuzione) dare un contributo all'opera, salendo sul palco e prendendo parte alla rappresentazione.

Il gioco, c'è da dirlo, funziona: Dimchev è un performer eccezionale, capace di trarre il massimo profitto e il massimo piacere da ogni interazione con lo spettatore, ma il punto non è questo. Costruendo un sistema di valori condiviso, oggettivando la percezione della difficoltà di salire sul palco con un equivalente in denaro (diverso a seconda del tempo richiesto e del contesto), egli fa una complessa opera di mediazione culturale. Egli offre la possibilità di provare (senza fraintendimenti) l'esperienza di lavorare all'interno di una comunità artistica, dove il valore di un'azione non è assoluto, ma è determinato collettivamente, in modo solidale.

Quanto l'adesione a questa comunità sia effettiva lo mostra la scena finale, quando, finito il budget a disposizione, è lo stesso pubblico a ricompensare gli ultimi collaboratori, valutando la loro azione. Si trattava, è interessante notarlo, della produzione di una recensione per lo spettacolo appena trascorso. Per la visionaria performance non poteva esserci finale più paradossale: ricreare un vincolo etico tra chi agisce la scena, chi la guarda e chi ne scrive. Dimenticare il marketing dei produttori, le strategie della comunicazione. E poi trasformare il tutto in un ricordo, sciogliendo l'illusione in uno scrosciante applauso.

*Spettacoli visti a l'Usine à Gaz, Nyon, nell'ambito di Far°, Festival des Arts Vivants*

(Andrea Falcone)

## L'infinita fabbrica dell'arte: i riferimenti culturali dei giovani svizzeri

Le ricerche inedite di Philippe Wicht e *Similar Constructions*, giovanissime realtà della scena elvetica (e internazionale)



Nyon (Svizzera) , 22 Agosto 2013 -

In territorio elvetico, il compito d'individuare e accompagnare le proposte delle nuove generazioni nelle arti performative non è svolto da uno o più concorsi nazionali, da enti stabili e giurie inappellabili. Prevalentemente, sono direttamente i Festival d'Innovazione, insieme ai centri di formazione e produzione, a intercettare le proposte che emergono dal basso, per coltivarle, caso per caso, e farle sbocciare.

Questa differenza di provenienza e percorso non impedisce, però, alle giovani compagnie di avere un orizzonte comune.

Le proposte più innovative presentate a *Far° Nyon* in prima nazionale condividono infatti una premessa post-drammatica, la stessa determinazione a interrogare se stessi e il pubblico senza concedere niente all'illusione della scena, al fascino del racconto, al cruccio della contestualizzazione. Il punto di arrivo dei due percorsi è, però, diverso: in un caso s'inserisce nel filone della performance informale e relazionale, nell'altro si avvicina al teatro visivo, con un allestimento estetizzante e fortemente concettualizzato.

*Commande* di **Philippe Wicht** risponde a uno stimolo della direzione del Festival, che ha invitato l'artista a interrogarsi e formulare una proposta sul concetto di produzione culturale. Annunciata agli spettatori come "una fabbrica infinita per l'arte", la piece si rivela un brillante dispositivo teatrale, al cui interno si muovono tre attori, tra parti fissate e improvvisazione, per enumerare ed esemplificare aspetti della "creazione". Basta una parola, un semplice nome, per dare un contesto ad azioni e parole inizialmente prive di senso, mostrando al contempo che ogni spiegazione è opinabile, ridicola, convenzionale.

L'autore, sotto i pesanti panni di un "diablo" sudamericano, osserva tutta la scena dal fondo della sala, discretamente appartato su una sedia pieghevole, accanto a un casco di banane. È suo il "commande" del titolo, l'ordine, un controllo esercitato in maniera tanto sottile da far sembrare ogni evento spontaneo? O, piuttosto, anch'egli non può che uniformarsi a un assetto di tipo diverso, seguire la realtà e il suo corso? Le interpretazioni si confondono in uno spettacolo volutamente aperto, dove si mescolano riferimenti artistici al secolo scorso (**Andy Warhol** e la *Factory*) a rimandi al percorso di gruppi contemporanei (come **François Gremaud** e la sua *2B Company*, con cui Wicht ha lavorato).

Non su affermazioni, ma su una serie virtualmente infinita di domande, si basa la *piece* d'esordio del collettivo belga-svizzero **Similar Constructions**, *Flatland*. Lo spettacolo sviluppa la suggestione fornita dall'omonimo racconto pubblicato nel 1884 da **Edwin Abbot** (*Flatland, A Romance of Many Dimensions*) per immaginare uno spazio libero, in cui i concetti e le forme pure prendono corpo. Questo luogo d'indagine si sovrappone temporaneamente alla **Sala Comunale di Nyon**; il pubblico è accompagnato nella sua percezione da una voce nel buio, con un'elaborazione sonora che grazie alla stereofonia lascia intuire la dimensione spaziale, poi svelata dalla luce.

L'illuminazione va e viene, per mostrare i membri del collettivo, in attesa o al lavoro, sulla scena o ai margini dello spazio. I performer dosano la loro presenza, facendo proprie le istanze interrogative del testo che accompagna la visione. Trasportano oggetti che rimandano a situazioni di confine, tra astrattezza e quotidianità (una lunga barra di metallo, semplici sfere) per dar vita a semplici partiture. Il gruppo riprende in questi quadri le suggestioni lanciate dalle opere di fantascienza più rarefatte del Novecento (*Solaris* di **Andrej Tarkovskij** e **Stanisław Lem**, *THX1138* di **George Lucas**, tra le altre), per sottrarre progressivamente oggettività al reale, far emergere l'incertezza della sua percezione.

L'interessante elaborazione collettiva del lavoro ha anche qualche lato negativo. Il performer appare trattenuto, quasi preoccupato, nel tentativo di uniformarsi all'immaginario evocato. Per il pubblico non è sempre facile poterlo seguire. Spesso, il fascino per l'acrobazia intellettuale si sostituisce alla reale comprensione. Per entrambi i gruppi, c'è un grande desiderio di mettersi alla prova, cercando il confronto diretto con la scena artistica passata, oltreché attuale. Una simile attitudine a sconfinare, a guardare nei campi affini delle arti e cercare un contatto, non potrà che essere uno stimolo al miglioramento. È proprio questa la seconda caratteristica comune ai due progetti, capaci di coltivare il pensiero, generare nuovi ruoli e compiti complessi, a costo di prendersi qualche rischio.

*Commande*, visto a Nyon, Esp'Asse, nell'ambito di Far° Festival des Arts Vivants, 2013

*Flatland*, visto a Nyon, Salle Comunale, nell'ambito di Far° Festival des Arts Vivants, 2013

(Andrea Falcone)